

SAS [183] – Renegade 1

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RENEGADE [1]

*J'ai a voulu tuer
Barack OBAMA ?*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-183

Renegade
Tome I

© Éditions Gérard de Villiers, 2010.
ISBN 978-2-3605-3427-2

CHAPITRE PREMIER

Ronald Taylor émergea de la salle du *Joint Operation Center*, au 9^e étage du building abritant le *Secret Service*, au cœur de H Street et de la 9^e Street North West, et fonça vers l'ascenseur. Son meeting quotidien avait débordé du temps prévu d'une bonne demi-heure et il était presque huit heures du soir.

Impossible d'échapper à cette grand'messe quotidienne. En tant que *Deputy Director* du *Secret Service*, l'organisation composée de 3 404 agents veillant sur la sécurité des Présidents des États-Unis et de leur famille, il se devait d'y assister jusqu'à la dernière seconde. Le *Secret Service* fonctionnait comme une machine bien huilée, grâce à un confortable budget de 1,4 milliard de dollars par an, mais chaque journée demandait des heures de préparation afin de s'assurer que rien ne viendrait troubler la quiétude ou mettre en danger l'unique « client » du *Secret Service* : le Président des États-Unis. En l'occurrence Barack Hussein Obama, quarante-quatrième président des États-Unis.

Nom de code pour le *Secret Service* : Renegade. Grâce à ce dernier, les dirigeants du *Secret Service* s'imaginaient ajouter une couche de protection supplémentaire sur leur auguste et unique client. Ce qui était en réalité une vaste farce, tous les habitués de la Maison Blanche connaissant le nom de code du Président.

Cette tradition des noms de code avait déjà une longue histoire. Bill Clinton s'appelait « Eagle », Richard Nixon « Searchlight », Georges W. Bush « Torch blazer » et Ronald Reagan « Rawhide ». Chaque président devait choisir son nom de code sur une liste présentée par le *Secret Service*.

Comme des chats de race nés dans le courant de la même année, tous les noms de code des membres de la famille présidentielle commençaient par la même lettre que le Président. Son épouse, Michelle, était « Renaissance », sa fille Malia, « Radiancé », et Sacha, la cadette, « Rosebud ».

L'ascenseur arriva et Ronald Taylor s'y engouffra, avec un coup d'œil nerveux sur sa montre. Il avait rendez-vous avec Amanda Delmonico, sa maîtresse argentine, à sept heures et demie, à sa galerie

d'art contemporain, dans M Street, à Georgetown, complètement à l'ouest de la ville. Or, avec la circulation, il lui faudrait au minimum quarante minutes pour y parvenir.

Tandis qu'il descendait le long de l'atrium, il tapa fébrilement le numéro du portable d'Amanda, qui, hélas, passa immédiatement sur messagerie.

Il y avait un cocktail à sa galerie *Cherub Antiques* pour une exposition spéciale de vieux objets Tiffany. Amanda Delmonico ne devait pas avoir pris son portable, ou ne l'entendait pas.

Quelques minutes plus tard, Ronald Taylor jaillissait du garage souterrain de l'immeuble de briques rouges surveillé par une meute de caméras, et fonçait dans la 9^e rue, en direction du sud, passant devant l'immeuble du FBI, trois blocs plus loin.

Comme chaque fois qu'il allait retrouver Amanda, il avait le ventre tordu de désir. Une sensation qu'il avait été étonné de redécouvrir, à 54 ans. Il faut dire que la jeune femme, avec son physique de déesse *latina*, avait de quoi révolutionner n'importe quel mâle.

Une longue silhouette pleine d'élégance, avec juste ce qu'il fallait de poitrine et de fesses, d'interminables jambes et un visage harmonieux où la grosse bouche rouge occupait une place de choix. Son regard direct sous les sourcils épilés et recourbés avait immédiatement accroché Ronald Taylor, lors de leur première rencontre, trois mois plus tôt, justement lors d'un cocktail en l'honneur d'une exposition du sculpteur Erte⁽¹⁾.

Ronald Taylor, qui habitait lui aussi Georgetown, une petite maison avec un jardin minuscule dans Bank street, allée donnant dans M street, avait trouvé un jour une invitation pour ce cocktail dans sa boîte aux lettres, probablement distribuée dans tout le voisinage.

Ce soir-là, il avait pu échapper à ses obligations assez tôt pour arriver vers la fin du cocktail. La plupart des invités étaient déjà partis et c'est peut-être la raison pour laquelle une des hôtesse s'était précipitée vers lui, un verre de Martini à la main, avec une chaleur inattendue.

— *Welcome at the Temple of the Art*⁽²⁾, avait-elle lancé avec un sourire éblouissant. *My name is Amanda.*

Ronald Taylor en était resté tétanisé. Avec ses longs cheveux noirs tombant sur les épaules, sa bouche énorme légèrement maquillée, son regard direct et doux, le haut pailleté retenu par deux fines bretelles et la longue jupe descendant jusqu'aux chevilles, Amanda Delmonico semblait être le rêve impossible de l'Homme Marié.

Or, Ronald Taylor n'était plus vraiment marié. En instance de divorce, même, de sa femme, Ginger, analyste à la Fondation Carnegie, épousée sept ans plus tôt sur un coup de tête. Leur couple avait survécu, cahin-caha, se refroidissant à un rythme implacable et

régulier. Très vite, ils n'avaient plus fait l'amour qu'une fois par semaine, puis une fois par mois, et enfin plus du tout.

Ce qui ne semblait pas déranger Ginger. Elle n'avait jamais été portée sur le sexe et avait épousé Ronald Taylor pour s'assurer un train de vie décent et même agréable. Ramenant souvent chez elle du travail qui l'absorbait jusqu'à onze heures du soir.

Or, au *Secret Service*, on commençait tôt. Ginger et Ronald avaient fini par, pratiquement, ne plus se voir. Jusqu'au jour où, d'un commun accord, ils avaient décidé de divorcer. C'est là que les problèmes avaient surgi. Ginger réclamait trop d'argent, et, surtout, de garder la maison. Pendant que leurs avocats respectifs tentaient de trouver un terrain d'accord, ils avaient commencé une cohabitation « douce », se croisant parfois et faisant chambre à part.

Ronald était persuadé que sa femme n'avait pas d'amant. Lui-même n'avait pas de maîtresse. Certes, parfois, après une semaine éprouvante, il allait boire un Scotch à un bar tout en haut de Wisconsin Avenue, près de U street, « The Good Guys ». Une douzaine de danseuses portoricaines et dominicaines se relayaient pour chauffer à blanc les clients, tous célibataires, à coup de « lap dance » et de strip-tease.

Certains se faisaient ensuite soulager sur le parking pour la modeste somme de 200 dollars.

Pas Ronald Taylor, qui se devait d'observer une certaine réserve en tant que membre important du *Secret Service*.

Bien entendu, il avait tenu au courant son administration de ses déboires conjugaux, qui avait enregistré sa nouvelle situation. Certes, on ne lui interdisait rien, mais les mesures de sécurité à la fois tatillonnes et féroces, interdisaient au *deputy Director* du *Secret Service* de se faire sucer au fond d'une voiture dans un parking.

D'ailleurs, Ronald Taylor n'était pas vraiment tenté. C'était un homme de devoir, né à Falls Church, dans le Maryland, droit comme un I dans sa tête.

Le jour où il avait rencontré Amanda Delmonico, quelque chose avait basculé dans son univers. D'abord, elle le fixait comme s'il avait été Georges Clooney. Après lui avoir offert un Martini, elle lui avait fait faire le tour de la galerie, lui montrant des pièces qu'il n'avait absolument pas les moyens de se payer. D'ailleurs, il ne regardait que sa « guide », flottant sur un petit nuage rosé.

Il était neuf heures et quart quand il s'était rendu compte qu'il était le dernier visiteur de la galerie. Son hôtesse avait bâillé et soupiré :

— Je meurs de faim ! Je donnerais n'importe quoi pour m'asseoir !

Presque à l'insu de son plein gré, Ronald Taylor s'était entendu lui offrir de dîner avec lui.

— Avec plaisir ! avait accepté aussitôt Amanda Delmonico, mais je

rentrerai tôt. Je suis morte.

Ils s'étaient retrouvés dans un boui-boui éthiopien, un des innombrables restaurants « ethniques » de M street, où la nourriture était carrément infecte, au coude à coude avec des huppies attardés et des marginaux barbus, abasourdis par la tenue élégante d'Amanda Delmonico.

Évidemment, dans cet environnement cradingue, elle faisait tache...

À dix heures et quart, ils avaient fini. Galant, Ronald Taylor avait proposé à la jeune femme de la raccompagner...

Celle-ci partageait un appartement avec deux copines dans Sixteen Street, tout près de Dupont Circle. Durant le trajet, elle lui avait appris qu'elle était argentine et « tournait » à travers le monde en travaillant dans différentes galeries d'art.

Arrivée devant son building, elle s'était retournée vers Ronald Taylor et avait affirmé d'une voix douce.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, grâce à vous !

Ronald Taylor dégustait encore ce compliment lorsque la jeune femme s'était penchée sur lui, effleurant sa bouche d'un « *good-night kiss* » chaste et léger.

Certes, c'était une habitude américaine courante et cela n'avait pas en principe de connotation sexuelle, mais Ronald Taylor avait eu l'impression de revenir trente ans en arrière lorsqu'il flirtait sur le campus de l'Université de Georgetown.

Avant de fermer la portière, Amanda Delmonico lui avait lancé d'une voix engageante.

— Passez à la galerie, quand vous avez une minute ! Nous avons souvent de nouveaux objets.

Ronald Taylor avait suivi des yeux le balancement mesuré de ses hanches, ému comme un collégien. Se disant que, même la Vénus de Milo l'intéresserait moins que cette pulpeuse jeune « *latino* ».

Ce n'est qu'en redescendant Wisconsin avenue qu'il avait réalisé qu'il venait de tomber amoureux.

Ronald Taylor freina brutalement pour éviter une vieille Chevrolet qui débouchait sur sa droite à Washington Circus et lui grillait la priorité. Perdu dans ses pensées, il redescendit sur terre.

Se disant qu'il se conduisait comme un collégien à sa première « date⁽³⁾ ». Un mile plus loin, après avoir franchi le pont sur Rock Creek, il rejoignit M street où se jetait Pennsylvania Avenue.

Il y avait beaucoup de circulation et, pour éviter de s'énervier encore, il se força à penser à sa journée du lendemain. En tant que *Deputy Director* du *Secret Service*, c'était à lui d'assurer, chaque matin, que

tout le dispositif était en place pour la protection du Président.

C'est dire qu'il se trouvait bien au centre d'une bulle sécurisée hérissée de contre-mesures électroniques, de plusieurs cercles de protection tendant à éliminer tout risque pour sa personne.

Ce n'était pas une simple routine. L'assassinat des présidents était une vieille tradition américaine.

Qui avait commencé avec Abraham Lincoln en 1865. Rien qu'au siècle précédent, John Kennedy était tombé sous les balles de Lee Harvey Oswald, le 22 novembre 1963. En septembre 1975, une allumée dangereuse, Lyneth Framm, avait tiré au Colt 45 sur Robert Nixon, et le 30 mars 1981, Ronald Reagan avait été grièvement blessé par un illuminé, John Hinckley...

C'est dire que la protection du président des États-Unis n'était pas un long fleuve tranquille.

Dès qu'il mettait les pieds hors de son cocon de la Maison Blanche, il attirait les déséquilibrés et les illuminés de tous poils, comme le miel attire les ours.

Dieu merci, le lendemain était un jour « cool » pour le *Secret Service*. Comme chaque année, le 15 mars, le président des États-Unis recevait à la Maison Blanche les sportifs américains qui s'étaient distingués l'année précédente. Cette réception avait lieu sur la *South Lawn*⁽⁴⁾ de la Maison Blanche, où des buffets seraient installés pour la centaine d'invités avec qui le président Obama viendrait passer une heure, entre 15 et 17 heures, au gré de son emploi du temps.

Bien entendu, ces sportifs ne présentaient aucun risque, mais étaient quand même filtrés selon les normes tatillonnes établies par le *Secret Service*.

Pénétrer à la Maison Blanche était un honneur rare. Même les correspondants des grands médias étrangers n'y avaient pas droit systématiquement. En effet, pour y être accrédité, c'est-à-dire posséder une carte qu'on montrait aux « marines » de garde à la porte *West*, il fallait s'y rendre tous les jours... Sinon, les journalistes, admis au compte-goutte dans le *Press Room*, devaient se contenter de quelques déclarations lues d'un ton monocorde par un porte-parole ; depuis le 11 septembre 2001, la protection du Président avait viré à la paranoïa.

Être reçu dans le Bureau Ovalé, situé dans l'aile West de la Maison Blanche, était quasiment impossible, sauf pour quelques hauts dignitaires étrangers.

En sus des centaines d'agents en civil et en uniforme qui veillaient sur la sécurité du Président lorsqu'il se trouvait à la Maison Blanche, plusieurs dispositifs invisibles complétaient les moyens humains. Des missiles sol-air, des « Stringers », installés sur les toits, ainsi que des dispositifs aveuglants, des capteurs « optronics », et même des tireurs d'élite anti-snipers, lorsque le Président s'aventurait sur la pelouse ou

se montrait au *Truman Balcony*.

Même dans le Bureau Oval, de multiples « *Panic Buttons* » dissimulés, camouflés en sceaux présidentiels, permettaient au Président d'appeler au secours au cas, fortement improbable, où un de ses visiteurs officiels se jetterait sur lui pour l'étrangler.

Il était en effet hors de question de pénétrer dans le Saint des Saints, avec une arme ou même un coupe-papier ; tous les visiteurs, sans exception, passaient dans un portail magnétique réglé au plus fin et une épingle à chapeau était considérée comme une arme de Première catégorie.

Bien entendu, les abords immédiats de la Maison Blanche étaient tout aussi protégés. Depuis le 11 septembre, Georges W. Bush avait fait interdire la circulation dans Pennsylvania avenue, devenue zone piétonnière entre la 15^e et la 17^e rue. On se méfiait aussi des insectes et des virus : l'air, à l'intérieur de la Maison Blanche, était légèrement pressurisé afin de repousser les « envahisseurs invisibles »...

Tout était prévu. Au cas improbable où la Maison Blanche serait cernée par des éléments hostiles venus d'ailleurs, le Président pouvait s'enfuir grâce à un tunnel secret partant du sous-sol de l'*East Wing* – domaine de la famille présidentielle – et débouchant dans le sous-sol du *Treasury Department*, de l'autre côté de Pennsylvania avenue.

En sus de toutes ces précautions, on pouvait bien entendu faire appel à des chasseurs F.16 basés à Andrews Air Force Base, opérationnels en quelques minutes. Trois équipages attendaient dans leurs cockpits vingt-quatre heures sur vingt-quatre, prêts à décoller pour attaquer un éventuel avion détourné.

Bloqué dans un embouteillage, Ronald Taylor se mit à tapoter nerveusement son volant. Afin de calmer son exaspération, il jeta un coup d'œil sur son PC où s'affichaient les événements du lendemain.

Le Président ne bougeait pas de la Maison Blanche, mais son épouse, Michelle, accompagnée de ses deux filles, devait déjeuner dans une grande brasserie de la 15^e rue, Old Ebbit Grill, pour revenir ensuite assister à la fête des Sportifs.

De la Maison Blanche à Old Ebbit Grill, il n'y avait guère plus de trois cents mètres.

Pas question, pourtant, de s'y rendre à pied. La famille Obama prendrait place dans « *The Beast* », la Cadillac blindée 2010 servant à transporter le Président et sa famille.

Les portières faisaient 18 pouces⁽⁵⁾ d'épaisseur, les glaces étaient blindées, les pneus pouvaient rouler à plat, la carrosserie était conçue pour résister à des impacts de roquettes RPG 7, le réservoir d'essence était « *bullet-proof*⁽⁶⁾ » et il y avait à l'intérieur une réserve d'oxygène.

Comme le déplacement était court, c'est un « petit » convoi qui accompagnerait la First Lady au restaurant. À peine six ou sept

voitures dont trois Cadillac rigoureusement semblables, afin qu'on ne sache jamais dans laquelle se trouvaient les hôtes sacrés.

Il fallait tout faire pour déjouer les plans d'éventuels « *jackals* », comme les appelaient les membres du *Secret Service*. Évidemment, lors d'un déplacement prévu à l'avance pour le Président lui-même, les précautions étaient beaucoup plus lourdes. Un convoi d'une trentaine de voitures, des hélicoptères et des équipes du *Secret Service* en civil et en uniforme prêts à toutes les surprises.

Le feu passa enfin au vert et Ronald Taylor referma son PC. Il était à quelques minutes du bonheur. Encore trois blocs et il stoppa devant le numéro 2918, sur l'emplacement d'une borne d'incendie. Il y avait encore de la lumière dans la Galerie « *Cherub Antiques* » et il soupira de soulagement. Amanda Delmonico l'avait attendu.

Elle devait d'ailleurs le guetter car elle apparut presque aussitôt sur le pas de la porte et lui adressa un petit signe joyeux.

Ronald Taylor sentit son poulx s'envoler : la jeune femme portait la même tenue que le jour de leur première rencontre : le haut pailleté, avec les petites bretelles et la longue jupe moulante jusqu'aux chevilles. Il s'était toujours juré de lui faire l'amour dans cette tenue.

Déjà, la jeune femme ouvrait la portière et se glissait à l'intérieur de la Buick.

— Tu es en retard ! dit-elle sans acrimonie. Tu n'as pas eu de problèmes ?

— Non, non, assura le *deputy Director* du *Secret Service*, seulement les préparatifs pour demain. Il y a beaucoup de détails à vérifier.

— Dommage que tu ne puisses pas m'emmener ! soupira Amanda Delmonico tandis qu'il décollait du trottoir, ça doit être très impressionnant.

Ronald Taylor sourit : même lui, à son poste, ne pouvait imposer une invitée qui n'avait pas de raison de se trouver à la Maison Blanche. Bien entendu, son Service était au courant de sa liaison avec Amanda Delmonico. Il avait communiqué au Service de Sécurité intérieure son numéro de passeport et tous les éléments permettant de s'assurer qu'elle n'était sur aucune liste de suspects connectés à des mouvements terroristes. On avait même interrogé WALNUT, l'ordinateur central de la CIA, regroupant tous les fichiers américains et étrangers.

Rien de suspect n'avait émergé et Ronald Taylor pouvait donc filer un parfait amour.

— Je te téléphonerai, promit-il, je te décrirai ce qui se passe. Mais il ne faut le dire à personne.

— Bien sûr ! approuva-t-elle.

Ils s'appelaient plusieurs fois par jour, la nuit aussi. Pour se dire des choses insignifiantes. Amanda Delmonico semblait aussi amoureuse de lui que lui d'elle. Et Ronald Taylor songeait désormais à hâter son

divorce, afin d'être plus libre.

Il posa machinalement sa main sur la cuisse gainée de satin, de la longue jupe, n'osant pas remonter trop haut. Il était très pudique.

— Tu as un peu de temps ? demanda la jeune femme.

— Oui.

— Tant mieux, fit-elle, tu m'as manqué.

Elle se pencha et posa ses lèvres sur son cou, juste au-dessus du col de chemise. Il en eut la chair de poule.

Peu à peu, la circulation se fluidifiait. Maintenant, ils longeaient sur leur droite la *Georgetown University*. Le Key Bridge enjambant le Potomac apparut sur leur gauche. M street se terminait là par un coude menant au pont.

De l'autre côté du Potomac, la route se scindait en trois : la route 66, le Georges Washington Parkway et un chemin menant à un hôtel Marriott de quatorze étages, juste au bord de la rivière. Ronald Taylor s'y engagea et pénétra dans le parking. Un peu comme dans un motel, une vingtaine de chambres du rez-de-chaussée donnaient sur le parking. Ronald Taylor arrêta la Buick devant la 124 et éteignit ses phares.

La gorge un peu serrée : chaque fois qu'il venait là, il avait l'impression de commettre le péché d'adultère.

C'était pourtant plus confortable qu'une banquette arrière de voiture...

La première fois qu'il avait vraiment flirté avec Amanda Delmonico, c'était justement dans cette Buick, en face de chez elle. Une étreinte brève et violente où il avait éjaculé sans même s'en rendre compte. Essoufflée, Amanda avait remarqué d'une voix détachée :

— La prochaine fois, il faudrait qu'on se retrouve dans un endroit tranquille. Tu sais que je ne peux pas chez moi. À cause des deux autres, c'est trop compliqué.

Ronald Taylor ne se voyait pas non plus amener sa conquête sous le toit conjugal. C'est alors qu'il s'était souvenu des ragots colportés au sein du Service. Bien entendu, les agents du *Secret Service* savaient *tout de tous* les présidents. Sur *tous* les plans.

C'est ainsi qu'il avait appris que Bill Clinton, alors simple sénateur, avait l'habitude d'amener ses conquêtes dans ce Marriott, qui abritait les amours secrètes de nombreux politiciens de Washington.

Lorsqu'il avait proposé timidement cette alternative à Amanda Delmonico, la jeune femme lui avait adressé un sourire plein de sensualité.

— C'est très excitant de se retrouver comme ça ! J'ai toujours rêvé d'aller à l'hôtel avec un homme. J'aurai l'impression d'être une putain...

Ronald Taylor avait rougi. Décidément, l'âme féminine était un

cloaque... Cependant, quand il s'était retrouvé dans une chambre anonyme avec Amanda, ses scrupules s'étaient envolés... Il lui avait fait l'amour avec une telle précipitation qu'il en avait décousu sa robe !

Il tourna la clef dans la serrure de la chambre 124, retenue par ses soins la veille ; d'un seau à champagne posé sur une table basse dépassait le goulot d'une bouteille de champagne français, du Taittinger Brut.

Amanda Delmonico battit des mains en riant.

— Tu es merveilleux, Ron !

Elle se jeta à son cou, pressée contre lui de toute sa longueur. En sentant le pubis incrusté contre lui, Ronald Taylor eut envie de sauter la case champagne et de la basculer directement sur le lit... Il lui fallut un effort de volonté surhumain pour se détacher de la jeune femme et faire sauter le bouchon avec un plouf joyeux.

Ils contemplèrent les bulles irisées qui se pressaient à la surface et Amanda Delmonico leva son verre.

— À nous !

Ils n'allèrent pas au-delà de la première coupe. Ronald Taylor n'en pouvait plus. Leurs regards se croisèrent et il se jeta littéralement sur Amanda. Pendant quelques instants, ce fut une étreinte furieuse, désordonnée, tandis qu'il sentait son érection gonfler comme un ballon. Appuyée au mur, la jeune femme lui rendait ses baisers, avec la même fougue.

Enhardi, il glissa une main entre le haut de la jupe et les paillettes du bustier, puis remonta.

Découvrant la chair tiède d'un sein, sans soutien-gorge. Ce simple détail le rendit fou. Tellement que la jeune femme recula un peu.

— Attends, tu vas tout déchirer !

D'un geste naturel, elle glissa une main dans son dos et descendit le zip, secouant ensuite les minces bretelles pour faire tomber le tissu de ses épaules.

Torse nu, le regard brillant, elle fit face à son amant.

— Je te plais toujours ?

— Tu es magnifique ! fit Ronald Taylor d'une voix étranglée.

De nouveau, elle se colla à lui, défit sa cravate, puis fit tomber sa veste, passant ensuite une main entre leurs deux corps et la refermant sur son érection.

Elle eut un petit rire excité.

— Tu as très envie de moi...

Déjà, elle passait de nouveau la main dans son dos pour descendre le zip de sa jupe...

— Non, attends ! supplia Ronald Taylor. Reste comme ça.

Amanda lui jeta un regard complice. Elle avait compris.

Elle se laissa faire lorsqu'il la poussa sur le lit et commença à

remonter la longue jupe, découvrant très vite les cuisses fuselées. Le tissu souple remontait facilement sur les hanches. Lorsque le triangle noir du slip apparut, Ronald Taylor avait la bouche sèche. Il était en train de réaliser le fantasme de leur première rencontre...

Amanda se souleva légèrement pour faire glisser son slip et retomba, les jambes ouvertes, les talons crochés dans le couvre-lit.

— Baise-moi ! Comme ça ! demanda-t-elle.

C'était la première fois qu'elle employait un mot cru. Fébrilement, Ronald Taylor descendit son pantalon et son caleçon jusqu'aux genoux, avant de se laisser tomber entre les jambes offertes. Il en tremblait. C'est d'une seule poussée qu'il envahit le ventre d'Amanda ; Son cœur battait la chamade. Il écrasa sa bouche sur les lèvres épaisses de la jeune femme tout en la martelant de toutes ses forces.

Leurs langues se chevauchaient, il était déchaîné. Amanda se mit à émettre des gémissements syncopés chaque fois que le membre raidi plongeait dans son ventre. Déchaînant encore plus Ronald Taylor. Il saisit les deux jambes repliées de la jeune femme et les releva à la verticale, afin de pouvoir la pilonner encore plus fort.

Cette fois, la jeune femme cria, le visage convulsé par le plaisir, tandis qu'il se déversait en elle.

Ils demeurèrent ensuite foudroyés l'un et l'autre, jusqu'à ce que la jeune femme souffle.

— C'était très bon, darling ; tu étais fort.

Ronald Taylor roula sur le dos, épanoui. Amanda en profita pour se relever, faisant retomber sa longue jupe le long de ses jambes. Elle alla se verser une gorgée de Taittinger et regarda son amant qui la fixait avec une expression bizarre. Une expression qu'elle décrypta très vite. Son champagne bu, elle s'approcha du lit et demanda à mi-voix.

— Ça t'excite de savoir que je suis nue sous ma jupe ?

Il n'osa pas répondre « oui ».

Amanda eut un sourire salace, le regard fixé sur le membre de son amant qui se redressait. Puis, sans ôter sa jupe, elle se pencha sur lui, effleura d'abord son sexe encore humide d'elle, puis l'engoula avec lenteur, aussi loin qu'elle le put ;

Ronald Taylor poussa un cri étranglé.

— Non, attends, je vais me laver !

Amanda fit « hon-hon » sans cesser sa fellation. À genoux sur le lit, elle se mit à lui administrer une caresse sophistiquée, frottant parfois sa poitrine nue contre le sexe dressé avant de le reprendre dans sa bouche.

Ronald Taylor faisait des bonds de carpe sur le lit, comme prisonnier de cette bouche vorace. Ses mains partaient dans tous les sens, accrochaient les seins, caressaient la croupe tendue de satin beige.

— Arrête ! gémit-il. Je veux te baiser encore.

Amanda continua de plus belle. Voyant qu'elle ne changerait pas d'avis, il glissa une main sous la longue jupe, retrouvant le ventre inondé qu'il venait de transpercer. Il avait encore les doigts enfoncés dans la moiteur du sexe d'Amanda lorsqu'il se sentit partir, irrésistiblement.

Il se vida dans la belle bouche, sans pouvoir se retenir, les doigts crispés sur le ventre de la jeune femme.

Avec l'impression d'être un surhomme.

Amanda redressa la tête et le fixa de son regard direct.

— Tu sais à quoi je pensais ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête négativement ;

— Je m'imaginais être une putain qui veut absolument satisfaire son client, pour qu'il ne l'oublie pas. Est-ce que j'ai réussi ?

Il n'en revenait pas.

— C'est horrible ce que tu dis ! protesta-t-il. Tu n'es pas une...

Il n'osait pas dire « putain ». Elle lui ferma la bouche d'un baiser qui avait le goût de son propre sperme.

— Non, fit-elle. C'était très excitant. Tu as tes fantasmes, j'ai les miens.

Vidé, Ronald Taylor ne voulut pas engager la discussion. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour deux fois de suite, sans problème. Il se dit qu'il allait divorcer et épouser Amanda. Il ne pouvait être qu'heureux avec une femme aussi amoureuse et inventive.

La bouteille de Taittinger Brut était vide, comme la tête de Ronald Taylor. L'idée de rentrer chez lui, lui donnait la nausée. Il reprit le volant comme un zombie, gardant tout le trajet une main sur la cuisse d'Amanda, traversant Washington presque sans s'en rendre compte.

Devant l'immeuble de Connecticut Avenue, Amanda Delmonico se pencha vers lui et l'embrassa.

— N'oublie pas de m'appeler demain ! dit-elle. Je veux que tu me racontes la réception. Que tu me dises comment Michelle est habillée.

— Je t'appellerai ! promit Ronald Taylor.

CHAPITRE II

En ce 15 Mars 2010, il n'y avait pas un nuage dans le ciel de Washington et la température était plutôt clémente. Changement brutal après la vague de froid qui avait paralysé la capitale fédérale le mois précédent.

Nassir Moussawi se leva et jeta un coup d'œil à sa Swatch. Le soleil entrant à flot par la verrière du petit local l'avait réveillé juste à temps pour la première prière. Il jeta un coup d'œil aux deux hommes qui dormaient sur des matelas posés à même le sol, enveloppés dans des couvertures, et décida de leur accorder quelques minutes de sommeil supplémentaires.

Puis, lorsqu'il eut déplié son vieux tapis de prières sur le parquet de bois, il alla quand même les secouer respectueusement : c'étaient des « *shahids*⁽⁷⁾ » et ils méritaient d'être traités comme tels.

Ils s'éveillèrent d'un coup, dès qu'il eut effleuré leur épaule. Coutumiers de la clandestinité, ils ne dormaient que d'un œil, comme les chats.

D'eux-mêmes, ils commencèrent à prier, d'abord debout, puis agenouillés sur le tapis, à côté de Nassir Moussawi. Lorsqu'ils se redressèrent, leurs regards brillaient d'une joie inhabituelle et Nassir Moussawi les envia. Tous les trois étaient chiites et considéraient le martyr comme la motivation la plus noble de l'existence.

Khaleb Chehab et Taleb El Mallat allaient passer à la postérité, certes sous des noms d'emprunt – Abu Ali et Abu Hussein – mais ceux qui savaient les béniraient.

Nassir Moussawi était déjà en train de faire chauffer de l'eau pour le thé, sur un petit réchaud, dans le minuscule coin cuisine. Ce petit entrepôt de Macomb street, tout en haut de Connecticut Avenue, était bien pratique. Depuis plusieurs années, il servait de planque aux militants du Hezbollah qui passaient par Washington et ne voulaient pas aller à l'hôtel. Selon une routine bien rodée.

Ceux qui avaient reçu l'autorisation de l'utiliser trouvaient les clefs dissimulées dans une petite boîte métallique collée à l'aide d'un aimant dans le pare-chocs avant d'une antique Mercury, sur cales, dans la cour.

Un haut grillage en interdisait l'accès et le local était loué depuis des années par un « sympathisant » du Hezbollah libanais qui payait scrupuleusement le loyer par virement bancaire. Commerçant ayant pignon sur rue, il n'avait jamais éveillé l'attention de personne.

— Allah est avec nous ! remarqua Nassir Moussawi en apportant la théière, ainsi qu'une assiette d'oranges, de dattes et de biscuits. Le temps est magnifique.

— Allah est toujours du côté de ceux qui le servent ! répondit Khaleb Chehab d'une voix monocorde.

Accroupis, ils mangèrent et burent en silence. La circulation sur Connecticut Avenue faisait un bruit de fond rassurant. Dans ce quartier de petits pavillons, d'entrepôts et de terrains vagues, le bâtiment de Macomb street n'attirait pas l'attention. Jamais, il n'avait reçu la visite de la police.

Le premier, Taleb El Mallat se glissa dans la salle de bains rudimentaire, tandis que Khaleb Chehab se plongeait dans un vieux Coran.

Après sa douche, et avant de se rhabiller, il prit dans son sac à dos une longue bande Velpeau et entreprit d'envelopper soigneusement son sexe. Il savait que, dans quelques heures, son corps serait déchiqueté et il espérait que cette partie essentielle de son enveloppe physique serait ainsi préservée, afin qu'il puisse profiter de la récompense promise aux « *shahids* » : des vierges dont il pourrait user et abuser avec la bénédiction d'Allah.

Khaleb Chehab lui succéda dans la salle de bains et accomplit le même cérémonial.

Lorsqu'il en ressortit, Nassir Moussawi avait déjà punaisé sur un des murs de la pièce un grand drapeau jaune du Hezbollah, orné en son centre d'un bras brandissant une Kalachnikov.

Pendant que Khaleb Chehab et Taleb El Mallat se plaçaient le dos au mur, il sortit sa petite caméra numérique et régla la lumière.

Les deux hommes attendaient, silencieux, priant, les yeux baissés.

— Je suis prêt ! annonça enfin Nassir Moussawi.

Ils se raidirent et leur expression devint encore plus grave. Khaleb Chehab commença à lire d'une voix forte, en arabe, un texte sorti de sa poche.

À peine une minute, tandis que son ami fixait la caméra d'un air farouche.

À peine le papier replié, ils lancèrent d'une seule voix :

« Allah Ou Akbar ! Que Dieu punisse les Mécréants, les Sionistes et les Impérialistes. »

Nassir Moussawi vérifia ensuite que sa prise était bonne. Il n'aurait pas l'occasion de la refaire...

Ils se rassirent à même le sol et continuèrent à grignoter des dattes

et des biscuits accompagnés de thé.

Ensuite, tandis que les deux « shahids » s'isolaient dans la prière, Nassir Moussawi s'approcha de deux valises posées contre le mur.

Il ouvrit la première. Elle contenait 40 kilos de TNT, en pains de un kilo, enveloppés dans du papier huilé. Nassir Moussawi mit à nu un des pains. Celui-ci comportait une alvéole cylindrique fermée par un bouchon qu'il dévissa. Il y glissa ensuite un détonateur électrique, prolongé par deux fils, un rouge et un bleu.

Avec du scotch, il fixa alors sur le pain une pile de torche électrique et colla de la même façon le fil bleu sur le pôle +. Puis, il colla à bonne distance le fil rouge. Il suffisait de le décoller et de le mettre en contact avec le pôle – pour fermer le circuit et déclencher l'explosion.

Il referma le couvercle de la valise et passa à la suivante.

Désormais, tout était prêt.

Il était presque midi et le soleil brillait toujours autant. Nassir Moussawi se leva le premier et lança d'une voix grave :

— Mes frères, c'est l'heure d'accomplir la volonté d'Allah le Tout Puissant et le Miséricordieux.

Sans un mot, les deux Libanais se levèrent. Khaleb Chehab referma soigneusement le Coran qu'il était en train de lire et l'embrassa avant de le glisser sous sa veste. Ensuite, les deux hommes, vêtus de jeans, de gros pulls et de vestes verdâtres, prirent chacun une des valises posées dans un coin de la pièce et gagnèrent la cour.

Le soleil chauffait agréablement et le ciel était toujours aussi immaculé.

Nassir Moussawi referma soigneusement la porte de l'entrepôt, remit les clefs dans la petite boîte métallique qu'il cacha sous le pare-chocs avant de la vieille Mercury.

Ensuite, il se mit au volant d'un fourgon blanc, immatriculé dans le New-Jersey, celui avec lequel il était allé accueillir, deux jours plus tôt, Khaleb Chehab et Taleb El Mallat à la gare d'Union Station où ils avaient débarqué en provenance d'une petite ville industrielle du Michigan, Dearborn. Une des bases de la branche militaire clandestine du Hezbollah aux États-Unis.

Beaucoup de Libanais s'étaient installés depuis longtemps à Dearborn, travaillant dans les usines de l'industrie automobile et le Hezbollah avait pu facilement recruter des militants parmi les chiïtes.

Les deux militants placèrent leurs valises à l'arrière du fourgon. Chacune pesait quarante kilos : des pains de TNT avec leurs détonateurs dérobés sur un chantier de démolition de Chicago par des voyous locaux et échangés ensuite contre des voitures volées et

maquillées, par des militants du Hezbollah. Ces échanges permettaient aux membres clandestins de l'organisation de se procurer beaucoup de choses utiles : des faux papiers aux explosifs en passant par les armes. Celles-ci étaient rarement utilisées, la politique de Hassan Nasrallah, le patron du Hezbollah, étant simplement d'entretenir aux États-Unis des structures dormantes. De toutes façons, les responsables Hezbollah des États-Unis ne pouvaient pas bouger une oreille sans un ordre précis transmis par un envoyé spécial de la branche extérieure du Parti de Dieu, venu de Beyrouth ou de Téhéran.

Après avoir déposé leurs « bagages », Khaleb Chehab et Taleb El Mallat prirent place dans la cabine du fourgon. Nassir Moussawi ouvrit le portail grillagé, se gara dans la rue et referma avec soin, avant de prendre la direction de Connecticut Avenue.

Celle-ci était dégagée en direction du nord. Vingt minutes plus tard, ils sortirent du District Fédéral pour pénétrer dans le Maryland.

Une voiture de la *Highway Patrol* les doubla. Ils roulaient à 45 miles à l'heure, sur la bande de droite, évitant la moindre incartade.

Les deux Libanais regardaient distraitement le paysage, perdus dans leurs pensées.

Il leur fallut encore un quart d'heure avant de rejoindre le freeway 435, sorte de périphérique encerclant la capitale fédérale à une vingtaine de kilomètres de ses limites. Ils le prirent en direction de l'est et, au bout d'une quinzaine de kilomètres, le freeway prit la direction du sud, au milieu d'un tissu urbain qui rappelait la Californie.

Enfin, à la hauteur de Landover Hills, Nassir Moussawi mit son clignotant et s'engagea dans la rampe menant à la Hanson Highway, qui filait droit vers l'est.

Ils approchaient.

Il était presque une heure lorsque Nassir Moussawi s'arrêta sur le parking d'une station-service Exxon où l'on pouvait également se restaurer. Le fourgon se gara à côté de plusieurs gros camions dont les chauffeurs étaient en train de déjeuner. Le barman se tourna vers ses deux compagnons.

— Vous voulez manger quelque chose ?

— Non ! firent-ils d'une seule voix.

Afin de ne pas attirer l'attention, Nassir Moussawi gagna la cafeteria, laissant les deux hommes dans la cabine. Ceux-ci étaient parfaitement à l'aise : aux États-Unis depuis cinq ans, ils parlaient bien anglais, possédaient des « *green cards*⁽⁸⁾ » en règle et vivaient comme des Américains.

Une demi-heure s'écoula encore avant que Nassir Moussawi ne regagne le fourgon.

— Il arrive ! dit-il simplement.

Effectivement, cinq minutes plus tard, une autre fourgonnette

blanche portant sur ses portières le sigle « *General Aviation Maintenance* » s'arrêta près d'eux. Un homme se trouvait dans la cabine. Il descendit à terre pour ouvrir les portes arrière du fourgon. Khaleb Chehab et Taleb El Mallat étaient déjà sortis. Ils gagnèrent l'arrière de la fourgonnette avec leurs deux valises et les chargèrent dans le nouveau véhicule.

Ensuite, l'un après l'autre, ils étreignirent silencieusement Nassir Moussawi. Khaleb Chehab sortit de sa poche un petit rouleau de billets – peut-être deux cents dollars – et le lui tendit.

Nassir Moussawi l'accepta avec un sourire. C'était ce qui leur restait du viatique remis à leur départ de Dearborn. Les deux hommes prirent alors place à l'arrière du fourgon blanc dont Nassir Moussawi referma les portes. Ensuite, laissant son véhicule sur le parking de la Station service, il monta à côté de l'homme qui conduisait le van blanc.

— *Yallah*⁽⁹⁾ ! lança-t-il d'une voix ferme.

Le conducteur sortit du parking et tourna tout de suite dans une voie perpendiculaire à John Hanson freeway, Church street.

Les dés étaient jetés.

Nassir Moussawi regardait nerveusement défiler le paysage. C'est lui qui avait organisé toute l'opération, en tant que responsable de la branche américaine du réseau militaire extérieur du Hezbollah. Recrutant et coordonnant ses différents éléments. Sauf un.

Trois mois plus tôt, après avoir reçu un message codé de Beyrouth, il avait pris un bus pour le Canada, à Dearborn. Une fois arrivé là-bas, il avait emprunté le train pour gagner Montréal où il avait embarqué sur un vol Air Canada à destination d'Amsterdam.

Utilisant un faux passeport canadien, déjà en sa possession. À Amsterdam, il avait pris alors un vol KLM pour Rome, avec un second passeport, hollandais celui-là, à un autre nom. C'est là qu'il avait rendez-vous avec l'homme qui avait succédé à Imad Mugniyeh à la tête des Opérations Extérieures du Hezbollah. Ce dernier lui avait donné les instructions précises pour l'opération qu'il avait ensuite planifiée.

Au Hezbollah, rien ne se faisait par e-mail ou par SMS. Uniquement par des messagers identifiés.

Le retour s'était passé de la même façon. Pour les autorités américaines, Nassir Moussawi s'était rendu au Canada pour rendre visite à sa famille, un point, c'est tout.

Ensuite, Nassir Moussawi avait recruté les militants nécessaires au succès de l'opération. Ce qui avait été le plus facile : les Chiites adorent le martyr. L'homme qui conduisait le fourgon blanc, Abi Charla, savait qu'il allait mourir mais paraissait totalement calme.

Nassir Moussawi agressa une prière muette à Allah. Les dés étaient jetés : s'ils ne réussissaient pas aujourd'hui, il faudrait attendre longtemps une autre occasion.

Le vigile en poste dans le petit bâtiment contrôlant les allers et venues, à l'entrée de Freeway Airport, sortit de son bureau pour venir contrôler le fourgon de la « *General Aviation Maintenance* » et adressa un sourire amical au chauffeur.

— *Hi*⁽¹⁰⁾ ! Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ?

Les gens de la compagnie d'entretien venaient fréquemment procéder à des réparations ou à des réglages sur les appareils de tourisme stationnés sur le petit aéroport. Abi Charla baissa les yeux sur une feuille punaisée à une planchette de bois posée sur ses genoux.

— C'est pour le N 84532, annonça-t-il. Réglage moteur.

— Il est là-bas en bout de piste, indiqua le vigile. Le Cessna 150 blanc.

Un petit quadriplace qui ne volait que pendant les week-ends, pour de courtes balades. En semaine, il y avait peu d'animation sur ce petit aéroport à l'équipement succinct.

— OK. On y va.

Abi Charla redémarra, se dirigeant vers le lieu de stationnement du Cessna 150. Plusieurs autres appareils étaient garés dans la même zone, une douzaine de monomoteurs et deux bimoteurs dont un très vieux Beechcraft.

Le vigile ne posa aucune question sur l'homme qui accompagnait Abi Charla. Ils venaient fréquemment à deux mécaniciens.

Arrivé devant le Cessna 150, Abi Charla descendit du fourgon avec Nassir Moussawi, laissant les deux autres Libanais dans le fourgon. Ils soulevèrent les deux capots moteurs latéraux et Abi Charla se glissa dans le cockpit.

Comme prévu, la clef de contact était en place. Comme pour la plupart des appareils. Il procéda à un rapide check-up et appuya sur le starter. Le moteur démarra sans difficulté et se mit à ronronner.

Le Libanais vérifia alors les commandes, la pression d'huile et les différents paramètres. Grâce à des cours pris sur un autre aéroport, il était qualifié pour ce genre de machine et s'y trouvait parfaitement à l'aise.

Il tourna la tête vers l'entrée du terrain. Le vigile était rentré dans son bâtiment et, à un kilomètre de distance, ne pouvait pas les surveiller.

Abi Charla regarda le ruban asphalté de 800 mètres qui s'allongeait devant lui. L'unique piste d'envol de Freeway Airport. Il coupa le moteur du Cessna et redescendit sur le tarmac.

Juste au moment où un grondement puissant se faisait entendre vers le sud.

Devenant vite assourdissant.

Quelques secondes plus tard, deux F.16 de la Garde Nationale du Maryland passèrent au-dessus d'eux, volant encore à basse altitude.

Ils venaient certainement d'*Andrews Air Force base* où stationnaient les unités chargées de la protection aérienne. Deux Squadrons de F.16, dont trois chasseurs, étaient toujours prêts à décoller dans un délai de quelques minutes, leurs pilotes se relayant dans le cockpit.

Il y avait pas mal de fausses alertes et leurs décollages brutaux exaspéraient les gens du voisinage qui avaient multiplié en vain les pétitions : la sécurité du Président des États-Unis passait avant toute autre considération.

Le silence retomba.

Bucolique.

Il faisait presque chaud.

Nassir Moussawi et Abi Charla faisaient semblant de s'activer sur le moteur, le faisant tourner de temps en temps.

Khaleb Chehab et Taleb El Mallat étaient toujours à l'intérieur du fourgon blanc, invisibles.

Nassir Moussawi baissa les yeux sur sa Swatch puis vérifia que son portable, dans la poche extérieure de sa chemise, était bien allumé, 14 heures 35. Ils se trouvaient là depuis une demi-heure environ et il n'attendait plus que le signal prévu tel qu'on le lui avait expliqué à Rome, pour embarquer dans le Cessna les deux kamikazes et leurs charges d'explosifs, avant de décoller en direction de la Maison Blanche.

Pour accomplir un exploit qui effacerait le souvenir du 11 septembre 2001.

Pour la plus grande gloire d'Allah, le Tout-Puissant et le Miséricordieux.

CHAPITRE III

Plusieurs hommes à l'allure sévère, nu-tête, cheveux courts, allure sportive, micro dans l'oreille gauche, faisaient les cent pas devant le 675 *Fifteen Street*, juste en face de l'*East Wing* de la Maison Blanche. Chacun arborait au revers de son manteau un pin en forme d'étoile à cinq branches, signe de reconnaissance des membres du Secret Service.

Ils dévisageaient avec suspicion tous les gens qui poussaient la porte double du « *Old Ebbit Steak House* », une des plus anciennes brasseries de Washington, offrant, en sus, un des meilleurs « *Oysters Bar*⁽¹¹⁾ » de la capitale fédérale. Parfois, un des agents interpellait discrètement et brièvement un client qui lui paraissait suspect, avant de le laisser pénétrer dans la grande brasserie, toujours bourrée à l'heure du déjeuner.

Le long du trottoir, en principe interdit à tout stationnement en raison de sa proximité avec la Maison Blanche, juste de l'autre côté de la rue, stationnait un long convoi de véhicules noirs, chauffeurs au volant.

L'escorte de Michelle Obama qui déjeunait au « Old Ebbit », en compagnie de deux amies.

Bien que l'entrée de la Maison Blanche ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres et en dépit du temps magnifique pour un mois de mars, le *Secret Service* avait exigé que la First Lady utilise un des exemplaires de « *The Beast* » pour gagner le restaurant où, pourtant, sa réservation avait été faite à la dernière minute et sous un faux nom...

La hantise du *Secret Service*, c'était toujours « *the Jackal* », c'est-à-dire le déséquilibré qui a décidé de tuer le président ou un membre de sa famille. Sans organisation derrière lui, sans complicités, avec simplement une obsession mortifère. Aussi, dès qu'un membre de la famille présidentielle se hasardait hors du cocon protecteur de la Maison Blanche, les membres du Secret Service faisaient tout pour qu'il emmène avec lui son cocon blindé.

Pour un « petit déplacement », non programmé officiellement, comme ce déjeuner, c'était un dispositif « léger ».

Une vingtaine d'hommes et sept véhicules, dont « *The Beast* », à l'épreuve d'à peu près tout.

Sauf des imprévus, hantise du *Secret Service*.

Quelques mois plus tôt, lors de son premier « *State Dinner* » en l'honneur du Premier Ministre indien, Barack Obama avait donné des sueurs froides à ses protecteurs du *Secret Service*.

Un couple qui semblait parfaitement respectable, avait réussi, d'abord, à se faufiler dans cette réception ultra-filtrée, uniquement sur invitation personnalisée, et même, horreur suprême, à se faire photographier en compagnie du couple présidentiel qui les avait pris pour des invités « réguliers ». La femme, une grande blonde en robe de soirée et l'homme, corpulent et rubicond, ne déparaient absolument pas dans cette soirée hypermondaine.

On ne les avait pas fusillés, mais trois membres du *Secret Service*, accusés de négligence, avaient été licenciés. Et, pour la énième fois, leurs chefs avaient révisé les procédures sécuritaires, afin de les renforcer encore plus.

En dépit de cet incident, arrivé dans le Saint des Saints, l'idéal, pour les membres du *Secret Service*, c'eût été que le Président ne mette jamais les pieds hors de la Maison Blanche.

Walter Newman, en charge du convoi de la First Lady, regarda nerveusement sa montre : 3 h 10. Il aurait fallu que la First Lady soit de retour à 2 h 30 pour organiser l'accueil des meilleurs sportifs américains, conviés par le nouveau Président.

Hélas, le protocole interdisait d'intervenir auprès de la First Lady pour lui signaler son retard. Il allait appeler un de ses hommes présents à l'intérieur du *Old Ebbit Steak House* pour se renseigner, quand une voix annonça dans son oreillette.

— « *Renaissance* » asked for the bill⁽¹²⁾ !

Trente secondes plus tard, Walter Newman donnait l'ordre de mettre les moteurs des voitures en route. Le véhicule de police qui ouvrait la voie au petit convoi alluma ses gyrophares. Les hommes du *Secret Service* se déployèrent sur le trottoir, au nord et au sud de la porte du restaurant, prêts à bloquer les piétons.

Quelques clients sortirent du *Old Ebbit*, jetant un coup d'œil intrigué à ce déploiement de forces et s'esquivèrent rapidement. Enfin, la haute silhouette – 1 m 78 – de Michelle Obama émergea du restaurant. Escortée par une demi-douzaine d'agents du *Secret Service*.

Ceux qui se trouvaient sur le trottoir bloquèrent immédiatement les rares piétons, la veste ouverte, prêts à dégainer leurs armes.

La First Lady, émergeant du restaurant, dit rapidement au revoir à ses amies avant de s'engouffrer dans « the Beast » dont la portière claqua sur elle avec un bruit de coffre-fort.

La voiture de police se mit en travers de Fifteen Street, bloquant la circulation, et le petit convoi démarra à vive allure.

Walter Newman, lui, monta à la volée dans la dernière voiture et poussa un soupir de soulagement. Le reste de la journée allait se dérouler à la Maison Blanche où tout était réglé comme du papier à musique.

Même les insectes n'avaient pas le droit de visite, grâce au système d'air pulsé sous pression. Le couple présidentiel ne devait respirer que de l'air dépourvu de la moindre impureté.

Dans quelques minutes, ils franchiraient la grille et la West Wing et Michelle Obama retrouverait le cocon blindé à l'abri des malfaisans.

Les quelques déséquilibrés qui tentaient régulièrement d'escalader les grilles du parc de la Maison Blanche étaient vite repérés et neutralisés.

Les boiseries du restaurant Livingstone adoucissaient encore l'éclairage tamisé de ce restaurant chic viennois, qui avait supplanté le « *Drei Hussaren*⁽¹³⁾ », classique de la nourriture traditionnelle un peu lourde, fréquenté par tous les aristocrates de la capitale autrichienne.

Le prince Malko Linge laissa son regard errer sur la salle, ne prêtant qu'une oreille distraite aux propos lénifiants de James Brady, le chef de Station de la CIA à Vienne. Concentrant son attention sur une table proche du bar où deux femmes dînaient en tête à tête. Il lui avait bien semblé reconnaître dans la pénombre la comtesse Von Thyssen avec qui il avait eu une brève et brûlante aventure, quelques années plus tôt. D'habitude, elle ne quittait pas son mari. Après leur brève et furtive étreinte dans une cabine téléphonique de l'aéroport de Schwechat, il ne l'avait plus revue. Il faut dire qu'elle était dans le collimateur de la volcanique Alexandra, sa fiancée de toujours, qui reniflait les salopes comme un chien truffier les truffes.

Même derrière quatre couches de respectabilité, les yeux baissés et les genoux serrés...

Comme si elle avait lu dans ses pensées, la comtesse Von Thyssen tourna la tête dans sa direction, et, après une légère hésitation, esquissa un sourire. Malko en éprouva un léger picotement à l'épigastre. Certes, il était en déplacement d'affaires à Vienne, convoqué par la CIA ; certes, Alexandra était aussi à Vienne où elle dînait avec des amis. Certes, ils devaient se retrouver dans leur suite du Sacher, après leurs dîners respectifs. La jeune femme détestait ce qu'elle appelait les « spooks⁽¹⁴⁾ ». Malko espérait qu'elle n'en avait pas profité pour passer la soirée avec un de ses innombrables prétendants, qui, à l'entendre, se transformaient en agneaux platoniques dès qu'ils

s'approchaient d'elle.

La voix de James Brady l'arracha à la contemplation de la comtesse Von Thyssen et il s'ébroua mentalement.

— Mon cher Malko, dit l'Américain, je ne vous ai pas invité seulement pour bavarder agréablement comme nous le faisons, mais pour vous transmettre une proposition du nouveau Directeur Général.

— Ah bon ?

Malko avait du mal à rembrayer sur la réalité, se voyant déjà en train de culbuter la Von Thyssen.

— Vous savez que Langley a particulièrement apprécié les efforts que vous avez faits pour épingler les Syriens dans l'affaire Hariri, continua l'Américain. Ray Syracuse, notre COS de Beyrouth, a envoyé un rapport extrêmement élogieux.

— Merci, fit Malko. Hélas, les Syriens nous ont baisés. Et cela a coûté pas mal de vies humaines. Y compris l'équipage du Falcon 2000, où se trouvait notre témoin, sûrement saboté sur l'ordre des Services syriens.

— Je sais, reconnut James Brady, les Libanais ont arrêté le mécanicien qui avait placé l'engin explosif dans le Falcon et il a avoué. Il risque la perpétuité.

— Cela ne rendra pas la vie à ceux qui sont morts, conclut Malko avec tristesse.

Son expédition libanaise était maintenant vieille de près de six mois.

Il se versa un peu de Bordeaux, un excellent Château La Lagune. James Brady ne lui laissa même pas le temps de porter le verre à sa bouche.

— Au cours de cette enquête, enchaîna-t-il, vous avez été aidé par un membre du Hezbollah, Ali Mugniyeh, qui vous a communiqué des informations vitales.

— Qui n'ont servi à rien...

— Certes, mais à Langley, on pense que cet informateur pourrait se révéler très utile.

Malko fut tellement surpris qu'il en oublia son verre de Bordeaux.

— Comment ? Les Syriens ont fait le ménage et il n'y a plus aucun témoin *vivant* qui puisse les inquiéter.

— Ce n'est pas à propos de l'affaire Hariri, corrigea James Brady. Nous en avons fait notre deuil.

— Sur quoi, alors ?

L'Américain se gratta la gorge.

— À Langley, on pense pouvoir utiliser cet Ali Mugniyeh comme informateur sur ce qui se passe à Téhéran. Vous savez que nous manquons cruellement de « sources » humaines là-bas. Vous seriez autorisé à lui offrir ce qu'il demande.

Malko jeta un regard apitoyé à son vis-à-vis, effaré par la stupidité

épaisse des bureaucrates.

— James, dit-il, Ali Mugniyeh nous *hait*. Nous avons assassiné son père et son oncle ; toute sa famille lutte contre nous depuis des dizaines d'années. Jamais il ne se fera « retourner ».

— Pourtant, insista l'Américain, il vous a aidé, au risque de sa vie...

Malko esquissa un sourire.

— Bien sûr ! Seulement, il s'est servi de nous pour accomplir sa vengeance. Uniquement, parce que nous étions les seuls à pouvoir le faire.

— Peut-être, reconnut James Brady, mais on peut toujours essayer de le recontacter. En lui exposant ce que nous voulons. Seriez-vous prêt à retourner à Beyrouth ?

Malko sourit.

— Je suis *toujours* prêt à retourner à Beyrouth, ville que j'adore. Mais cela ne servira à rien.

Sauf à continuer son idylle brève et brûlante avec la pulpeuse Sybil Murr.

Soudain, il aperçut la Von Thyssen et son amie qui se levaient. Elles avaient fini de dîner.

— Excusez-moi une seconde, lança-t-il à James Brady.

Il rejoignit les deux femmes au vestiaire où elles s'enveloppaient de fourrures.

— Malko ! lança Martha von Thyssen d'une voix mondaine et énamourée. Je ne vous avais pas vu.

Menteuse.

Elle lui tendit sa main à baiser, sous le regard concupiscent de sa copine.

— J'ai un dîner d'affaires, expliqua Malko, mais j'ai presque terminé. Nous pourrions prendre un verre quelque part.

Martha von Thyssen eut une moue désolée.

— Pas ce soir, mon cher Malko, j'ai promis à mon mari de rentrer très vite. Lui *aussi* avait un dîner d'affaires. Mais je crois que mon amie Clara est libre.

C'était de l'humour noir. Ladite Clara ressemblait à une chèvre avec des bas. Martha von Thyssen souriait toujours. Pensant probablement au jour lointain où Malko l'avait fait jouir très convenablement dans une cabine téléphonique pourtant exiguë. Le maître d'hôtel avait déjà ouvert la porte du restaurant.

— Une autre fois ! lança-t-elle avant de sortir. Embrassez Alexandra pour moi.

Plus salope, tu meurs.

Dépité, Malko revint à sa table, de mauvaise humeur.

— Donc, l'Agence souhaite que je me rende à Beyrouth pour reprendre contact avec Ali Mugniyeh, enchaîna-t-il. C'est un voyage

totallement inutile.

— Essayez quand même. On vous en sera très reconnaissant, insista le chef de Station.

— Bon ! soupira Malko. J'ai des dîners cette semaine, mais je peux y aller la semaine prochaine.

La CIA était sa perfusion financière et le château de Liezen coûtait de plus en plus cher. Sans parler d'Alexandra, qui, parfois, ne limitait pas ses emplettes à la lingerie.

Le visage de James Brady s'éclaira.

— Merci ! Je vais pouvoir transmettre la bonne nouvelle. Et prévenir Ray Syracuse, qui sera heureux de vous revoir.

Déjà, il demandait l'addition, mission accomplie.

Malko se retrouva, quelques minutes plus tard, dans le lobby minuscule du Sacher, après y avoir été déposé par l'Américain. Frustré et agacé. Il passa la tête dans le *Rote Café* où quelques couples cacochymes buvaient leur tisane et décida de regagner sa suite.

Alexandra ne s'y trouvait pas et il en éprouva un certain agacement. À tout hasard, il essaya son portable. Bien entendu, il était sur messagerie. Soi-disant, Alexandra l'oubliait toujours au fond de son sac...

Il aperçut une paire de bas abandonnée sur un fauteuil et en prit un. Il était filé. Comme il était parti avant Alexandra, il découvrait seulement maintenant comment elle s'était habillée pour sa soirée de « copines », étant arrivée de Liezen en jean et pull cachemire, sa tenue de *gentlewoman farmer*... Malko regarda pensivement le bas tristement abandonné. On ne met pas des bas et un porte-jarretelles pour aller dîner avec une copine... Il alla dans la salle de bains et faillit s'asphyxier tant l'odeur résiduelle de Shalimar était puissante. Un coup d'œil à la penderie lui apprit qu'Alexandra avait mis une robe noire Dolce Gabbana dont le décolleté offrait sa magnifique poitrine comme sur un plateau.

Conclusion : ou sa copine était lesbienne, ou Alexandra lui avait menti.

Furieux, il redescendit au bar et se fit servir une « *Russki Standarte* ». Puis, une seconde. Juste avant de commander la troisième, il regarda dans la mémoire de son portable et retrouva le numéro de celui qu'il avait longtemps appelé « Mr X », en réalité Ali Mugnyeh, leur lien au cœur du Hezbollah. Celui qui l'avait aidé à retrouver le dernier témoin vivant de l'affaire Hariri. Il composa le numéro, s'y reprit à trois fois, pour finalement obtenir une voix arabe et chantante qui lui apprit que ce numéro était déconnecté. Hors service.

Jamais deux sans trois. Décidément, ce n'était pas une bonne soirée.

Le fantasme de la CIA disparaissait avec les siens. Il n'irait pas à

Le capot moteur gauche levé, comme si on procédait à une réparation, le Cessna 150 se trouvait toujours sur l'aire de stationnement, en bout de piste du Freeway Airport. Khaleb Chehab et Taleb El Mallat, eux, étaient encore terrés dans le fourgon blanc.

Abi Charla était à la place du pilote, la verrière repoussée en arrière. Nassir Moussawi regarda sa Swatch pour la millièème fois. Tellement oppressé qu'il avait du mal à respirer. On aurait dû l'appeler une heure plus tôt.

Sans ce coup de fil, il était réduit à l'impuissance. Que pouvait-il s'être passé ?

À l'idée de repartir, de « démonter », il en avait la nausée. Du Cessna, Abi Charla lui lança.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, avoua Nassir Moussawi ; si dans un quart d'heure, il n'y a rien, on repart.

Il regarda nerveusement vers le chemin d'accès au petit aéroport.

S'attendant presque à voir débouler des voitures de police. La mort dans l'âme, il adressa une dernière prière au ciel. Si, à 15 heures 45, il n'avait aucune nouvelle, il repartait avec ses hommes.

Il restait douze minutes.

CHAPITRE IV

Ronald Taylor était sur les dents. Depuis une demi-heure déjà les grands sportifs invités par le Président Obama, faisaient la queue à la *North West Gate* de la Maison Blanche.

Le processus était immuable. Après un rapide coup d'oeil afin de s'assurer que le visiteur donnait l'image d'un individu convenable, un membre du *Secret Service* en uniforme débloquent la porte. Ensuite, l'invité tendait une pièce d'identité à un des quatre agents retranchés dans leur guérite blindée. L'un d'entre eux vérifiait sur une liste communiquée à l'avance que l'âge et le numéro de Sécurité Sociale correspondaient.

Bien qu'il s'agisse en principe de sportifs de haut niveau à la réputation sans taches, un autre membre du *Secret Service* vérifiait sur son ordinateur si l'individu ne se trouvait pas sur une liste du *National Crime Information Center* du FBI.

Un invité, même attendu par le président, était refoulé s'il se trouvait sur cette liste.

Ensuite, l'heureux sportif était admis dans le local de sécurité, où il franchissait un portail magnétique et où on lui délivrait un badge à son nom.

Enfin, il était alors autorisé à se diriger vers la *West Wing* à travers la *South Lawn*, encadré par des agents du *Secret Service* disposés pratiquement derrière chaque magnolia. Le buffet avait été installé en dessous du *Rose Garden*, dans le coin *South-East* de la Maison Blanche.

Le président n'était pas encore arrivé, donc le buffet pas encore ouvert. Les sportifs attendaient, sagement regroupés sur la pelouse, sous la surveillance d'innombrables caméras couvrant chaque pouce carré du terrain en légère pente vers le sud.

Le portable de Ronald Taylor vibra. On l'appelait de la *Northwest gate*.

On venait de découvrir qu'un des invités – un joueur de Basket de très haut niveau – avait été condamné neuf ans plus tôt pour possession de marijuana. Après quelques secondes de réflexion, Ronald Taylor laissa tomber sa sentence.

— *Don't let him in* ⁽¹⁵⁾.

Après l'incident du State Dinner, aucune entorse au règlement n'était désormais tolérée. Un homme qui a fumé une fois de la marijuana peut se jeter sur le président et l'étrangler. D'autant qu'il s'agissait d'un Noir de 1m90, bâti comme un mammoth.

La victime refoulée s'éloigna en pleurant. D'autant qu'on ne lui avait pas communiqué la cause de sa disgrâce. Lui qui était venu de l'Oklahoma...

Ronald Taylor jeta un coup d'œil à sa montre. Trois heures trente-cinq. Tous les invités étaient désormais regroupés sur la pelouse, entre la Maison Blanche et un immense écran de trente-cinq mètres sur douze, qui avait été dressé sur la *South Lawn*, afin d'y projeter une compilation des plus beaux exploits sportifs des invités du président.

Du coup, on ne distinguait même plus le Washington Monument, au sud de la Maison Blanche.

Mêlés aux invités, des agents du *Secret Service* guettaient le moindre mouvement suspect ou même déplacé. C'était pire qu'à la cour du Roi Louis XIV. Rien ne devait troubler l'harmonie d'une réception présidentielle. Ronald Taylor appela de son portable le responsable qui veillait à l'intérieur de la Maison Blanche, en face du Bureau Oval, où le président était en train de travailler.

— Tout est OK, annonça-t-il. Les invités sont tous arrivés.

— « Renegade » sortira dans cinq minutes, répondit l'agent du Secret Service. Il est prévu une trentaine de minutes de présence. Il faut déclencher le départ du film dix minutes après son arrivée. Le film dure dix-sept minutes. Lorsqu'il sera terminé, « Renegade » remontera dans l'*Oval Bureau*.

Tout était minuté comme le départ d'une fusée intercontinentale.

Rassuré, Ronald Taylor prit son second portable « privé » et sortit de sa mémoire le numéro d'Amanda Delmonico. Celle-ci répondit dès la première sonnerie.

— Tout se passe bien ? demanda-t-elle. Il y a des gens connus ?

— Plein ! assura Ronald Taylor, sans donner de noms ; il ne connaissait rien au sport, même la crème des sportifs américains était là, y compris quelques vétérans et des para-sportifs, handicapés de naissance ou par accident.

— Je voudrais bien être là, soupira Amanda. Je n'ai jamais vu le président de près...

— C'est un très bel homme ! affirma Ronald Taylor. OK, il va falloir que je te quitte...

— Il est là ?

— Pas encore. Dans quelques minutes.

— Il reste longtemps ?

— Non, une demi-heure environ.

— Tu es libre ensuite ? Moi, j'en suis pas à la galerie. J'ai été accueillir un gros client qui arrive de New-York. Je suis à l'Union Station et je ne retournerai pas à M Street. On aurait pu se voir après...

— Impossible ! coupa Ronald Taylor, je suis bloqué jusqu'à ce soir.

— OK. Appelle-moi quand tu as fini. *I love you.*

— *I love you, too.*

Il raccrocha, le cœur en fête, et regarda autour de lui. Tout était sous contrôle. Encore un jour sans problème. D'ailleurs, parfois il se demandait comment il pouvait y avoir des problèmes avec cette organisation minutieuse bien rodée et dévouée corps et âme au président des États-Unis.

Il y eut un léger mouvement de foule : Barack Obama venait de sortir de la Maison Blanche, encadré par plusieurs agents du *Secret Service*, et se dirigeait, souriant, vers ses invités.

La sonnerie de son portable envoya une telle décharge d'adrénaline dans les artères de Nassir Moussawi qu'il crut qu'elles allaient exploser.

Fébrilement, il écrasa la touche établissant la communication et lança :

— *Aiwa*⁽¹⁶⁾ ?

— Identifiez-vous, demanda une voix de femme en arabe.

Surpris, le Libanais mit quelques secondes à répondre, donnant alors son nom de code au sein de l'organisation : Abu Nadjaf.

— Bien, fit la voix féminine. Vous pouvez y aller. Qu'Allah soit avec vous.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, son interlocutrice avait déjà raccroché.

Il regarda son portable quelques instants. Tout se passait comme le lui avait promis celui qui avait demandé l'opération, six mois plus tôt à Rome.

Il étouffait d'orgueil : le Hezbollah avait réussi à avoir une « taupe » à la Maison Blanche.

Hélas, il fallait vite redescendre sur terre. Il fit tourner sa main droite au-dessus de sa tête, signifiant à Abi Charla de lancer le moteur, puis courut jusqu'au fourgon blanc, ouvrant les portes arrière.

— *Yallah* ! lança-t-il aux deux kamikazes.

Ceux-ci sautèrent sans hésiter à terre, traînant chacun leur valise et coururent vers le Cessna. Nassir Moussawi les fit monter d'abord, puis leur passa leurs lourdes valises. Khaleb Chehab s'assit à côté du pilote, tandis que Taleb El Mallat s'installait derrière. Chacun rabattit aussitôt le couvercle de sa valise, découvrant le détonateur enfoncé dans le TNT. Il n'y avait plus qu'à établir le contact électrique pour déclencher

l'explosion. Ce qui serait fait dans les dernières secondes du vol.

Nassir Moussawi regarda la verrière se refermer. Abi Charla tourna une seconde la tête vers lui et lui adressa un petit signe, avant de prendre le micro suspendu au-dessus de lui.

Le moteur du Cessna tournait maintenant à plein régime, balayant Nassir Moussawi d'un vent violent.

Le Libanais s'écarta tandis que le petit appareil commençait à rouler.

Il le regarda s'éloigner sur la piste et s'arrêter pour faire son point fixe.

Nassir Moussawi était déjà remonté dans le fourgon blanc. Il se dirigea vers la sortie et stoppa en face du bâtiment abritant le vigile, qui sortit.

— Ils font un essai, cria Nassir Moussawi. Je vais chercher une pièce.

Le vigile leva le pouce en l'air, sans même répondre et rentra regarder la télé.

Abi Charla lança dans un micro, sur la fréquence réservée aux avions de tourisme.

— Baltimore Control, ici, N 84532. Freeway Airport. Demande autorisation de décoller pour un *test flight*⁽¹⁷⁾ d'une dizaine de minutes.

La réponse ne tarda pas.

— N 84532. Ici Baltimore Control. Autorisation accordée. Restez dans le carré 150, niveau 2. *Over*.

— *Roger*, répondit Abi Charla.

Il lança à fond le Lycoming, faisant trembler toute la carcasse du petit Cessna 150, puis lâcha les freins.

L'appareil se lança sur la piste, roulant de plus en plus vite jusqu'à ce que ses roues quittent le sol. Aux deux tiers de la piste, il avait décollé.

Dès qu'il eut atteint l'altitude de 500 mètres, il prit la direction du nord-est. Baltimore ne se trouvait qu'à 25 miles nautiques, ce qui représentait à peine un quart d'heure de vol. Au lieu de prendre de l'altitude, il resta au niveau 2⁽¹⁸⁾, survolant un grand parc naturel, le *Patuxent Environmental Science Center*.

La visibilité était parfaite et c'était son meilleur atout : bien qu'ayant prévenu le contrôle de Baltimore, il devait voler à vue afin d'éviter les hélicoptères ou les avions légers qui croisaient dans cette zone et ne possédaient pas de radars.

Arrivé à mi-chemin de Baltimore, il amorça un virage vers l'est qui lui permit de prendre une course plein sud, laissant Washington DC

sur sa gauche.

Le moteur ronronnait calmement, la jauge d'essence était aux trois quarts et il avait largement de quoi atteindre son objectif.

Une vingtaine de milles plus loin, il amorça un nouveau virage, prenant d'abord une course plein ouest, jusqu'à ce qu'il repère, au-dessous de lui, le cours sinueux du Potomac. La grande rivière qui coulait vers le sud, à travers l'État de Virginie, remontait jusqu'à Washington, filant ensuite vers l'est, séparant la capitale d'Annapolis du grand cimetière d'Arlington.

Arrivé au-dessus du fleuve, il descendit encore, jusqu'à l'altitude de 300 pieds⁽¹⁹⁾. Avec son petit monomoteur, il avait largement la place de passer entre les deux rangées d'arbres qui bordaient le cours du fleuve.

Il avait tellement répété le parcours qu'il ne jetait que rarement un coup d'œil à la carte posée sur ses genoux, où un trait gras en rouge indiquait son itinéraire. Celui-ci sinuait avec le Potomac, remontant brutalement vers le nord, peu après l'île Théodore Roosevelt, située entre les deux rives.

Après le *Arlington Memorial Bridge* qui reliait la ville au cimetière d'Arlington, le trait rouge montait brusquement vers le nord, survolant le « *Tidal Basin* », sorte de lac artificiel niché au nord du Potomac, puis filait directement vers la grande étendue verte au sud de la Maison Blanche.

Abi Charla jeta un coup d'œil à son voisin.

Les yeux fermés, Khaleb Chehab semblait prier, ne s'intéressant pas du tout au paysage.

Abi Charla, lui, surveillait le ciel. L'avantage de voler au-dessus du Potomac le mettait à l'abri des radars et même du repérage à vue. Seuls les riverains avaient pu apercevoir le petit avion, qui semblait particulièrement inoffensif. Il pouvait promener des touristes faire des repérages géographiques ou, tout simplement, s'être perdu.

Le Libanais avait réprimé un sourire en passant le long des imposants bureaux de la Central Intelligence Agency, qui occupaient près de cent hectares le long du fleuve.

Une voix qui sortait du haut-parleur le fit sursauter !

— Ici, Baltimore Control. N 84532 où êtes-vous ? Je ne vous vois pas sur mon écran.

Abi Charla prit son micro et répondit aussitôt d'une voix calme.

— Ici N 84532, mon décollage a été retardé par un incident technique. Je décolle dans une minute.

— Roger ! répondit aussitôt Baltimore Control.

Abi Charla raccrocha son micro : il venait de gagner quelques précieuses secondes. Le Cessna 150 n'était pas signalé comme « missing » et donc, aucune contre-mesure aérienne ne serait prise.

D'ailleurs, même si les F.16 en alerte permanente à Andrews Air

Force Base décollaient maintenant, ils n'auraient jamais le temps d'intervenir. Le Cessna 150 n'était qu'un tout petit point presque invisible au radar et volant si bas que les chasseurs le rateraient.

Il inclina le manche à gauche et, en même temps, écrasa la pédale commandant les ailerons. Le Cessna 150 s'inclina, virant brutalement sur l'aile. Abi Charla ne le redressa qu'une fois l'avant de l'appareil en ligne avec l'obélisque du Washington Monument, planté au centre de l'*Ellipse*, le grand espace vert s'étendant au sud de la Maison Blanche. C'était un excellent point de repère car, en suivant ce cap, Abi Charla arriverait exactement où il le souhaitait : sur la *South Lawn* de la Maison Blanche, où sa « cible » était en train de distribuer de bonnes paroles à un groupe de sportifs.

Cérémonie annoncée d'ailleurs dans tous les journaux.

Sans changer d'altitude, il passa légèrement à gauche de l'obélisque du Washington Monument. Il était si bas qu'il voyait les promeneurs lever la tête vers lui, intrigués par ce petit avion ; presque tout le monde, à Washington, savait que le survol de la zone autour de la Maison Blanche était interdit.

Abi Charla se tourna vers Khaleb Chehab, le visage grave, et cria :

— Mes frères, nous allons accomplir la volonté de Dieu, vous êtes prêts ?

— *Allah Ou Akbar* ! lancèrent les deux hommes d'une seule voix.

Chacun avait ouvert le couvercle de sa valise et arraché de son scotch, le fil rouge du détonateur et le tenait d'une main ferme à quelques centimètres de la pile reliée à son autre extrémité au fil bleu. En une fraction de seconde, ils déclencheraient l'explosion du TNT.

Juste au moment où le Cessna s'écraserait au milieu de la foule réunie sur la *South Lawn*. Le plus près possible du président Barack Obama.

Même s'il était éloigné de quelques mètres de l'impact, la déflagration des quatre-vingts kilos d'explosifs serait mortelle dans un rayon de cinquante mètres.

Redressé sur son siège, Khaleb Chehab regardait grandir dans le pare-brise du Cessna la silhouette anguleuse des bâtiments de la Maison Blanche.

C'était la première fois qu'il la voyait autrement que dans un film et c'était sûrement la dernière.

CHAPITRE V

Le Président Barack Obama bavardait avec un groupe de sportifs, totalement détendu. Ancien basketteur lui-même, il avait attiré autour de lui les meilleures « stars » de ce sport.

Le buffet était assiégé par la petite foule, comme toujours, mais, à peine servis, les gens venaient s'agglutiner autour du 44^e président des États-Unis, dans l'espoir de pouvoir échanger quelques mots avec lui.

Mêlés à la foule, les agents du *Secret Service* en civil surveillaient les invités, guettant un geste incongru ou menaçant, qui ne viendrait probablement jamais, étant donné la férocité du filtrage à l'entrée ; en plus, tous les invités étaient de bons citoyens américains, pétris de civisme. Ce genre de réunion ne comportait pratiquement aucun risque. Ce qui n'empêchait pas les agents en uniforme du *Secret Service* de rester vigilants autour du périmètre où se trouvait le président.

Ronald Taylor reposa son verre d'orangeade, particulièrement détendu lui aussi, et regarda sa montre. Dans une vingtaine de minutes, le président regagnerait le Bureau Oval et lui filerait au siège du *Secret Service* où il avait rendez-vous avec Robert Lutz au *Joint Operation Center*, au neuvième étage, afin de préparer le prochain déplacement du Président hors de Washington.

Ces déplacements étaient la hantise du *Secret Service*, générant un fastidieux travail de recouplement avec le FBI.

Les individus capables de menacer le président étaient classés en trois catégories :

Class 1, pas dangereux.

Classe II, individus malveillants mais n'ayant pas la possibilité de mettre leurs mauvaises idées en pratique.

Et enfin, Classe III, ceux qui pouvaient représenter un danger. Ces derniers étaient – en principe – tous fichés par le FBI. Donc, avant chaque visite, les agents du *Secret Service* allaient les voir un par un pour leur demander ce qu'ils comptaient faire durant le temps de la visite présidentielle. Leur précisant qu'ils seraient placés sous une surveillance constante.

Bien sûr, il eût été plus simple de les arrêter préventivement, mais

l'Amérique était encore une démocratie respectueuse des opinions, même les plus extrémistes.

Ronald Taylor s'ébroua, pensant à ce qu'il ferait dans la soirée. Pourvu qu'Amanda soit libre. Même s'ils ne pouvaient pas faire l'amour, il avait terriblement envie de la voir et devait se retenir pour ne pas l'appeler : hélas, il était formellement interdit, même pour les membres du *Secret Service*, d'utiliser un portable à des fins personnelles, en présence du président.

Le numéro 2 du *Secret Service* chercha à le repérer dans la foule. Il était toujours entouré de ses basketteurs.

Soudain, son oreillette vibra : un appel d'un des guetteurs postés sur le toit de la Maison Blanche.

Il sursauta et, immédiatement, ses réflexes professionnels reprirent le dessus. Fonçant vers le président, il écarta les basketteurs et lança à Barack Obama :

— *Mister Président ! Mister Président !* Un avion non identifié se dirige vers la Maison Blanche.

Barack Obama le regarda, un peu interloqué. Cela ressemblait presque à un entraînement et il se sentait totalement en sécurité dans son « cocon ».

D'ailleurs, bon an mal an, environ quatre cents avions étaient interceptés dans la « *nonfly zone*⁽²⁰⁾ » où ils s'étaient aventurés par erreur et forcés de se poser.

Le *Joint Operation Center* du *Secret Service* était en liaison permanente avec la tour de contrôle du *Ronald Reagan National Airport*, situé à quelques milles de la Maison Blanche.

Mais, en réalité, il s'agissait plus de mesures de routine que de parer à une menace réelle. Depuis le 11 septembre 2001, les cockpits des appareils commerciaux avaient été sécurisés, des « *air marshalls* » armés se trouvaient sur la plupart des vols, et, même, de nombreux pilotes étaient armés eux aussi. Donc, il était très peu probable, et ce n'était jamais arrivé, que des terroristes puissent s'emparer d'un avion pour le jeter sur la Maison Blanche.

Aussi, avant d'abattre un appareil s'étant aventuré dans la zone interdite, les autorités y regardaient à deux fois. Des missiles sol-air avaient pourtant été installés sur le toit de la Maison Blanche et les chasseurs basés à *Andrews Air Force Base* avaient déjà intercepté quelques pilotes du dimanche égarés.

Sans jamais découvrir une menace sérieuse.

Pourtant, Ronald Taylor appliqua ses consignes à la lettre : prenant le président des États-Unis par le bras, il l'entraîna de force vers le perron de la Maison Blanche, sous le regard ahuri de ses invités.

Aussitôt, d'autres agents du *Secret Service* se précipitèrent, bousculant les sportifs, pour entourer le Président d'une véritable

muraille humaine.

L'équipe chargée de la protection de « Renaissance ».

— Michelle Obama — appliqua le même protocole, l'entraînant vers l'intérieur de la Maison Blanche.

Au-dessus du brouhaha des conversations, on perçut alors un bruit nouveau qui se rapprochait et grandissait. Sans conteste un moteur d'avion de tourisme.

Cela venait du sud, mais on ne pouvait rien voir à cause du gigantesque écran Sony *Jumbotron* planté sur la *South Lawn* et mesurant trente-cinq mètres sur douze. Maintenant éteint, il avait servi à projeter une compil d'évènements sportifs, à partir de projecteurs installés sur le perron de la Maison Blanche.

Le grondement de l'avion invisible grandissait et Ronald Taylor se dit soudain que toutes les contre-mesures n'avaient servi à rien.

Dans quelques secondes, l'avion inconnu serait là. Allait-il passer au-dessus de la Maison Blanche ou, au contraire, s'écraser sur la pelouse ?

Avec encore plus de vigueur, Ronald Taylor entraîna le président Obama vers le perron. Se disant qu'il n'aurait pas le temps de le mettre à l'abri.

Abi Charla poussa un hurlement de rage. Il avait redressé le Cessna qui volait désormais en vol horizontal. Sa trajectoire devait le mener à s'écraser en haut de la *South Lawn*, juste là où se trouvaient le président et ses invités. Il pourrait même diriger l'appareil directement sur le Président !

Et voilà, que brutalement, il se trouvait devant un immense mur blanc, qui dissimulait à sa vue tout le haut de la *South Lawn* !

Justement la zone choisie pour y écraser le Cessna.

Les pensées se bouscullaient dans sa tête. Il aperçut soudain un trait de feu jaillissant du toit de la Maison Blanche.

Un missile sol-air.

L'engin passa largement au-dessus de lui.

Il pouvait virer, pour revenir par l'est ou par l'ouest, mais se dit qu'il n'y arriverait jamais. Les défenses de la Maison Blanche, une fois activées, l'abattraient facilement.

Il ne lui restait donc qu'une solution.

Le grand rectangle blanc approchait à toute vitesse. Il fonça droit dessus et hurla à l'attention de ses deux passagers.

— *Allah Ou Akbar* ! Dès qu'on touche, vous appuyez !

Il n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit d'autre : l'hélice du Cessna venait de déchirer la toile de l'écran géant. En un éclair, Abi

Charla aperçut un énorme magnolia juste dans sa ligne de vol. Impossible de l'éviter.

Hurlant des insultes, il tenta, en vain, d'éviter le gros arbre. Une seconde plus tard, l'avant du Cessna 150 explosa contre le tronc de l'arbre et Abi Charla mourut sans même s'en apercevoir. Seul, Taleb El Mallat eut le temps de fermer le circuit de son détonateur. Ce fut suffisant. Par « sympathie » toute la charge de T.N.T explosa. Avant d'être déchiqueté, il eut juste le temps de lancer un ultime « Allah Ou Akbar ».

La déflagration fit trembler et tomber quelques-unes des vitres de l'*Executive Mansion*.

Le petit Cessna 150 venait de se désintégrer contre un des énormes magnolias de la *South Lawn*, au milieu d'une assourdissante explosion.

Une vague d'air brûlant balaya la *South Lawn*, charriant des débris de toutes sortes, mais le tronc du magnolia amortit considérablement l'onde de choc.

Ronald Taylor poussa violemment le président des États-Unis et s'allongea littéralement sur son corps, rejoint par plusieurs de ses hommes. On aurait dit une mêlée de rugby un peu sauvage.

Le silence retomba en quelques secondes, rompu aussitôt par une fusillade nourrie.

Tous les agents du *Secret Service* présents tiraient sur ce qui restait du Cessna.

Des invités, groggy, se relevaient, des infirmiers se précipitèrent vers ceux qui ne se relevaient pas ; il y avait quand même des blessés et peut-être des morts.

Une épaisse fumée montait du lieu de l'explosion. À tout hasard, les agents du *Secret Service* placés à l'extérieur, étaient en train d'établir un cordon de sécurité tout autour de la Maison Blanche...

Trois F.16 venaient de décoller de *Andrews Air Force Base* et fondaient vers la Maison Blanche, au cas où il y aurait eu un second avion-suicide.

En réalité, personne ne savait encore ce qui s'était réellement passé. Les tirs cessèrent et une vingtaine d'agents du *Secret Service* encerclèrent l'épave où rien ne bougeait. Le groupe qui protégeait le Président se releva et le porta littéralement jusqu'au Bureau Oval. Choqué, mais pas effrayé, Barack Obama demanda l'ouverture d'une enquête immédiate avant de s'enfermer dans le Bureau Oval.

À 16 heures 17, une dépêche « flash » d'Associated Press apprit aux Américains que le quarante-quatrième président des États-Unis venait d'échapper par miracle à un attentat terroriste.

Le premier depuis le 11 septembre 2001.

Il était 4 heures 10 quand un des vigiles du building où se trouvaient les bureaux de la station télé Al Jazeera, à Washington, reçut un coup de fil donné par un homme qui se présenta comme un membre du commando Imad Mugniyeh. Il avertissait qu'une cassette video se trouvait dans une poubelle en face de l'immeuble et qu'il fallait la diffuser tout de suite.

Bien entendu, le vigile avertit la rédaction qui prévint le FBI et la police locale.

Dix minutes plus tard, la rue était barrée aux deux extrémités et une équipe de déminage sortait, avec de multiples précautions, une grosse enveloppe de la poubelle. Passé au détecteur d'explosif et au compteur Geiger, l'objet se révéla sans danger.

Les gens d'Al Jazeera trépignaient pour la diffuser aussi vite que possible. Il fallut quand même attendre presque deux heures avant d'obtenir le feu vert du FBI qui, lui-même, l'avait demandé à la Maison Blanche.

Cependant, c'était impossible de garder le silence. La dépêche A.P. avait fait le tour des États-Unis et du monde en un éclair et, depuis, tous les médias convergeaient vers la Maison Blanche dont le porte-parole avait promis une déclaration, juste avant le journal télévisé de 7 heures.

Enfin, à 7 heures moins dix, Al Jazeera reçut l'autorisation de diffusion, à condition qu'un « *special agent* » du FBI visionne la cassette avant diffusion pour s'assurer qu'elle ne contenait aucune révélation pouvant menacer la sécurité nationale.

C'est à 6 h 52, quelques minutes avant toutes les autres stations de télé, que les téléspectateurs américains découvrirent ses images : deux hommes, placés devant le drapeau jaune du Hezbollah libanais décoré d'un bras brandissant une Kalachnikov, lisant une déclaration en arabe et en anglais.

Elle était très courte :

« Au nom du Dieu Tout Puissant et Miséricordieux, nous avons décidé de venger notre frère Imad Mugniyeh, assassiné il y a deux ans à Damas, par les Sionistes et les Impérialistes. Nous sommes fiers de notre contribution à la paix. Allah Ou Akbar ! »

Une voix « off » terminait la déclaration en précisant que les deux « martyrs », Abu Ali et Abu Hassan, étaient désormais au paradis, après avoir rempli leur mission sacrée.

Cette cassette commença à passer en boucle sur toutes les télévisions du monde.

Une heure plus tard, le Sayyed⁽²¹⁾ Hassan Nasrallah, chef du Hezbollah libanais, publia une déclaration affirmant que son mouvement n'était pour rien dans l'attentat contre le président des États-Unis qu'il réprouvait et qu'il s'agissait sûrement d'une provocation sioniste.

Le porte-parole de la Maison Blanche annonça que le président Barack Obama dînerait en famille à la Maison Blanche et qu'il se rendrait le lendemain aux chevetes des sept blessés, plus ou moins gravement.

Par miracle, il n'y avait que deux morts : un agent du Secret Service qui se trouvait en faction à côté du magnolia et un joueur de base-ball qui avait reçu un morceau d'acier brûlant en pleine poitrine.

Bien entendu, tout le périmètre de la South Lawn était désormais « *off limits* » en attendant que les constatations techniques débutent dès l'aube du lendemain.

Un communiqué de la Maison Blanche parut un peu plus tard, fustigeant les mouvements terroristes soutenus par certains « *Rogue State*⁽²²⁾ ». Il n'en dit pas plus, mais tous les commentateurs pointèrent le doigt vers l'Iran dont personne n'ignorait les liens avec le Hezbollah. L'État libanais, trop faible, n'était même pas mis en cause.

La salle de réunion du 7^e étage de l'OHB⁽²³⁾ de la CIA était bourrée et il avait fallu rajouter des chaises. Lorsque Ted Boteler, le Directeur de la Division des Opérations, entra dans la pièce, toutes les conversations se turent.

— Messieurs, annonça le haut fonctionnaire, nous nous trouvons face à un défi inouï. Certes, par miracle, le Président n'a pas été atteint, mais l'attentat d'aujourd'hui prouve que les terroristes n'ont pas désarmé. Le président exige des résultats et nous devons nous montrer à la hauteur.

» Déjà, Mueller⁽²⁴⁾ nous taille des croupières, pour se dédouaner. Il faut trouver les coupables et démanteler le réseau responsable de cette odieuse attaque.

Le directeur de la Division « Middle East » leva la main et remarqua.

— Ce n'est pas la première fois que le Hezbollah s'attaque à un président américain. Souvenez-vous, en 1996, le président George W. Bush devait se rendre au Liban, à Beyrouth. Il était prévu qu'*Air Force One* atterrisse à Chypre et, que de là, il soit acheminé par hélicoptère à Beyrouth.

» Notre Station de Beyrouth avait alors appris par une « source » sûre, que le Hezbollah connaissait l'heure de décollage et l'itinéraire de

l'hélicoptère présidentiel. En réalité, c'était un « repent » qui faisait partie du complot pour abattre l'hélicoptère de George W. Bush à l'aide de missiles SAM 16. Certains avaient été acheminés à Chypre et d'autres étaient positionnés à l'aéroport de Beyrouth.

» Nous avertimes le président qui décida d'aller quand même à Beyrouth.

» Il fallut alors organiser un parcours « bis ». Évitant Chypre, le vol présidentiel se posa à Damas et gagna Beyrouth dans un convoi hautement sécurisé roulant à 150 km/heure.

Ted Boteler hocha la tête, il se souvenait parfaitement de cet incident.

— Je viens de m'entretenir longuement avec notre chef de Station de Beyrouth, Ray Syracuse, dit-il. Il recommande de faire appel à notre « stringer », le prince Malko Linge. Celui-ci, il y a quelques mois, a été en contact avec un membre important du Hezbollah, qui semblerait prêt à faire défection. Il peut sûrement nous aider à faire avancer l'enquête.

Il se tourna vers son *Deputy*, John Cronin.

— Pouvez-vous appeler immédiatement Malko Linge ?

John Cronin fit un rapide calcul.

— Sir, en Autriche, il est quatre heures du matin...

Ted Boteler ne broncha pas.

— *No problem*. Réveillez-le. Qu'il puisse prendre un vol dans la matinée et être ici demain. C'est une urgence, il nous pardonnera.

CHAPITRE VI

La salle à manger de l'hôtel Hay Adams, dans Sixteen street, à un jet de pierre de la Maison Blanche, était si sombre que Malko reconnut à peine Ted Boteler, le nouveau patron de la Division des Plans de la CIA, qu'il connaissait pourtant fort bien.

L'Américain semblait épuisé, et, à peine après avoir posé à côté de sa chaise une lourde serviette en cuir noir, commanda au maître d'hôtel un Chivas Régal avec beaucoup de glace.

— Cela fait quarante-huit heures que je n'ai pratiquement pas dormi ! avoua-t-il.

— Je n'ai pas dormi non plus beaucoup, répliqua Malko, avec un sourire, depuis que vous m'avez réveillé à quatre heures du matin.

Malgré tous ses efforts, il n'avait pu rejoindre Washington que la veille au soir, faute de vol Vienne-Washington direct. Arrivé de New-York la veille, une limousine de la CIA était venue le chercher au *Ronald Reagan National Airport* pour l'emmener directement au Hay Adams dont il avait retrouvé les boiseries sombres et l'atmosphère confite presque avec plaisir : on se serait cru en Europe, à part la pénombre glaciale dans laquelle était plongée la salle à manger.

Les Américains adoraient manger dans le noir et, si possible, dans une clim à faire geler vif un esquimau. Il s'était réchauffé avec une vodka avant d'examiner ses voisins. C'était toujours intéressant. Le Hay Adams, en raison de sa situation exceptionnelle et des conditions financières particulières qu'il accordait aux Sénateurs, était devenu le lieu de rendez-vous de tous les maris infidèles de Washington. C'était facile, après un repas discret, de gagner une chambre au lieu de ressortir dans le froid.

Justement, dans le box voisin, une femme, le visage dissimulé sous une voilette, attendait certainement son amant, en sirotant un Martini avec une paille.

Bustier de dentelles noires, bouche très maquillée, ongles peints. Effectivement, pendant que Malko l'observait, elle fut rejointe par un homme ventripotent, septuagénaire marqué, au teint rougeoyant, qui se glissa dans le box à côté d'elle.

Ted Boteler détourna pudiquement le regard et dit :

— J'espère que John Mulligan ne sera pas trop en retard. C'est lui qui a demandé à nous voir ici... Il n'avait pas le temps d'aller de l'autre côté de la rivière.

John Mulligan était l'Irlandais qui avait remplacé le vieil ami de Malko, Frank Capistrano, comme *Special Advisor for Security* à la Maison Blanche. Malko qui le connaissait depuis le temps qu'il était le N° 2 de la Division des Opérations à la CIA, l'avait rencontré l'année précédente, lorsque Frank Capistrano avait effectué la « passation de pouvoirs ».

— Le voilà ! fit-il.

Un rouquin massif, aux cheveux rejetés en arrière, venait de surgir près du bar, une lourde serviette de cuir à la main. Le maître d'hôtel l'escorta jusqu'à leur box.

— *Sorry to be late*⁽²⁵⁾ ! lança John Mulligan, en ce moment, c'est le bordel. On n'arrive jamais à se sauver. Ted, merci d'être venu jusqu'ici.

Ted Boteler arbora un large sourire.

— C'est un plaisir ! affirma-t-il.

Sans mentir. Le Hay Adams était nettement plus glamour que la cafeteria de Langley aux lugubres murs gris et à la nourriture infecte.

La brune à la voilette dévorait des yeux le nouveau venu, sans se préoccuper de son voisin sexagénaire qui lui triturerait la cuisse. John Mulligan ne sembla pas s'apercevoir de l'intérêt qu'il déclenchait chez cette créature sûrement dépravée.

— Comment va POTUS ? demanda Ted Boteler.

Potus était l'acronyme de *President of the United States*. Utilisé par les membres du staff de la Maison Blanche par discrétion, dans les lieux publics.

— *He is pissed off*⁽²⁶⁾ ! laissa tomber John Mulligan. On enchaîne les réunions d'analyse. Il nous a dit que sa famille a été très choquée et qu'il en veut énormément à ceux qui ont commis cet attentat, rien qu'à cause de cela. Il a été OK, a été visiter les blessés dans deux hôpitaux. Il a écrit lui-même à la veuve du membre du *Secret Service* qui a été tué et demandé qu'on lui remette à titre posthume la Médaille du Congrès. En tout cas, il ne montre aucune nervosité et a refusé l'offre du *Secret Service* de placer, en plus des missiles, une batterie anti-aérienne sur le toit de la Maison Blanche et d'élargir encore le périmètre de survol interdit. Seule nouvelle mesure : désormais, il y aura *toujours* en l'air une patrouille de F.16.

Malko sourit.

— Ça va polluer et cela ne servira pas à grand-chose. Apparemment, l'appareil kamikaze volait très bas et n'a été repéré par personne, sauf au dernier moment par les guetteurs de la Maison Blanche, et, à ce moment, cela ne servait plus à rien.

— C'est vrai, reconnut le *Special Advisor*, mais cet attentat a

traumatisé tout le monde car il rappelle le 11 septembre 2001. Il a également fait prendre conscience au *Secret Service* qu'il continuait à fonctionner sur de vieux schémas, qui ne sont plus à l'ordre du jour.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ted Boteler.

— Ils se concentrent sur l'hypothèse d'un attentat unique, d'un « jackal », un déséquilibré, qui guetterait le président lors d'une de ses sorties. Comme c'est arrivé le 30 mars 1981 lorsqu'un déséquilibré, John Hinckley, a tiré sur le Président Reagan, alors que ce dernier sortait à pied de l'hôtel Hilton à Washington. Le blessant d'une balle en pleine poitrine.

» Finalement, ils n'ont pas vraiment pris en compte des menaces terroristes, considérant que le schéma du 11 septembre n'était pas renouvelable, en raison des précautions prises désormais sur les avions commerciaux.

» Ce qui s'est passé il y a trois jours a prouvé que c'était possible. Et, malheureusement, presque impossible à prévoir, sauf par un travail de fond du FBI.

— Que savez-vous aujourd'hui de cet attentat ? demanda Malko, comme le maître d'hôtel apportait des cartes. Pour lui, son choix était immuable : *Caesar's Salad et New-York steak, rare*⁽²⁷⁾. Ce qu'il y avait de mieux dans la cuisine américaine.

Les autres l'imitèrent et John Mulligan commanda un vin chilien pour accompagner le repas. Il n'avait pas la sophistication de Frank Capistrano.

John Mulligan attendit que le maître d'hôtel soit reparti pour répondre à Malko.

— Nous avons, hélas, encore peu d'éléments, mais tous les débris n'ont pas encore été analysés. Les restes de l'appareil, un Cessna 150, sont toujours sur la South Lawn, protégés par des bâches.

— Et les corps de ses occupants ?

— Ce qui restait d'eux a été transporté à l'institut médico-légal de Bethesda. Il y avait trois individus à bord.

— Ils sont identifiés ?

— Deux d'entre eux, grâce à une vidéo diffusée par Al Jazeera où ils annoncent leur attentat. Le FBI les a retrouvés dans son fichier. Ils étaient fichés comme sympathisants hezbollah, sans plus. Ils s'appellent Khaleb Chehab et Taleb El Mallat et habitaient Dearborn, dans le Michigan, où se trouve une importante colonie de Libanais chiites. Tous deux travaillaient dans une usine Général Motors et se trouvaient en chômage technique. Bien sûr, on va recouper ces informations, mais il y a très peu de doutes.

— Et le troisième ?

— Il est en cours d'identification. Grâce à l'immatriculation du Cessna 150, nous avons pu reconstituer son itinéraire. C'est un appareil

habituellement stationné sur un petit aéroport du Maryland, Freeway Airport, appartenant à un agent d'assurances. Celui-ci a été mis hors de cause : il se trouve à Miami. Le jour de l'attentat, un fourgon d'une compagnie d'entretien s'est présenté à l'aéroport, soi-disant pour procéder à un réglage sur le moteur de cet avion.

» D'après le vigile de l'aéroport, il y avait deux hommes dans la cabine, mais, lorsqu'il est reparti, il n'y en avait plus qu'un. Le FBI a appris que ce véhicule était conduit par un employé de cette compagnie, Abi Charla. Ce dernier a disparu et c'est probablement lui qui pilotait le Cessna. Il avait un brevet avec une qualification pour ce type d'appareil.

— Et les deux kamikazes ?

— Ils se trouvaient vraisemblablement à l'intérieur du fourgon.

— Comment ont-ils pu mettre l'avion en route ? s'étonna Malko.

— La clef était sur le contact. Il paraît que c'est courant.

Un ange passa. Angélique. L'Amérique était encore un pays ouvert.

— On sait comment ces deux kamikazes sont passés de Dearborn à cet aéroport perdu du Maryland ?

— Non, reconnu John Mulligan. Il n'y a aucune trace d'eux sur les vols commerciaux. Ils ont dû prendre le train ou venir en voiture.

— Et l'explosif ?

— Du TNT, comme on en utilise sur les chantiers ou dans les carrières. D'après les spécialistes, entre soixante et cent kilos.

— Aucune trace de ce fourgon blanc ?

— Si. On l'a retrouvé sur le parking d'une station-service Exxon de Hanson Highway. Vraisemblablement, celui qui le conduisait a continué avec un véhicule dont nous ignorons tout... Le FBI est en train de passer cette station au peigne fin et d'interroger tous ceux qui pourraient avoir aperçu ces terroristes.

On déposa devant eux des *Ceasar's salads* monstrueuses. De quoi nourrir une famille haïtienne pendant une semaine. Après en avoir brouté quelques feuilles, Malko remarqua :

— Il s'agit d'une opération complexe et bien montée, qui a nécessité une longue préparation. Style 11 septembre.

John Mulligan se rembrunit instantanément.

— Il vaut mieux que le public ne fasse pas le rapprochement... Sinon, cela risque de déclencher une sacrée paranoïa... Hélas, j'y ai pensé moi aussi.

— Je ne pensais pas que le Hezbollah soit aussi bien organisé aux États-Unis, remarqua Malko.

Ted Boteler leva le nez de sa salade pour dire :

— Le FBI nous avait signalé plusieurs cellules clandestines de la branche militaire dans le Michigan, le New-Jersey et même New-York. Ceux qui ont participé à cet attentat séjournent vraisemblablement aux

États-Unis dans des conditions légales.

» C'est ce qui va rendre l'enquête difficile. Sans la vidéo de revendication, nous serions encore loin de les identifier. Cela donne au moins une piste au FBI pour commencer son enquête.

— Vous avez vu cette vidéo ? demanda Ted Boteler à Malko.

— Non.

— C'est un classique : deux hommes, le visage découvert, ceux que nous avons identifiés et qui sur ce film se font appeler Abu Ali et Abu Hassan, revendiquant l'opération, au nom d'un commando « Imad Mugniyeh ».

Malko en posa sa fourchette.

— L'exécution d'Imad Mugniyeh a eu lieu à Damas, il y a un peu plus de deux ans, le 12 février 2008.

John Mulligan lui adressa un mince sourire.

— Vous comprenez maintenant pourquoi on vous a réveillé à quatre heures du matin...

— Bien sûr, reconnut Malko, mais je ne vois pas en quoi je peux vous aider...

— Ce n'est pas mon avis, rétorqua le *Special Advisor* de la Maison Blanche. Il y a quelques mois, vous avez été en contact avec un homme qui voulait justement venger la mort de Imad Mugniyeh, son neveu Ali.

— Votre chef de Station de Beyrouth, Ray Syracuse, en sait autant que moi, répliqua Malko. Au départ, c'est avec un de ses « *deputies* », Louis Carlotti, que le contact avait été établi.

— Vous savez bien que ce pauvre Louis Carlotti est mort, précisa Ted Boteler et que Ray Syracuse a déjà trop de boulot à Beyrouth pour avoir le temps de participer à une enquête sur notre attentat.

Malko secoua la tête, peu convaincu.

— Je ne vois pas en quoi je peux être utile ; l'attentat a été revendiqué, les principaux coupables identifiés. Même s'il reste des zones d'ombre, on peut l'attribuer sans conteste au Hezbollah.

Ted Boteler hocha la tête et reconnut.

— *Right !* Mais ce n'est pas aussi simple. Les militants hezbollah vivant aux États-Unis appartiennent à la branche « extérieure » du mouvement.

— Cette branche a des liens assez lâches avec le Hezbollah libanais et a toujours été très proche des Iraniens. D'ailleurs, son responsable, Imad Mugniyeh, vivait à Téhéran. Nous ne sommes pas sûrs de l'identité de celui qui l'a remplacé. Cependant, il prend ses ordres à Téhéran. La branche extérieure n'intéresse pas le Hezbollah libanais, seulement les Iraniens qui la gardent comme éventuelle force d'intervention contre les Américains, si les tensions s'accroissaient.

» Vous savez bien qu'il y a deux « courants » forts dans le Hezbollah. Celui, pro-iranien, principalement constitué des gens

originaires du sud Liban, comme Hassan Nasrallah, qui ont été formés en Iran. Et ceux de la Bekaa, plus « libanais ».

» Évidemment, même les « libanais » sont en bon terme avec l'Iran qui leur fournit armes et argent, mais leurs objectifs ne sont pas les mêmes.

John Mulligan attaqua son *New-York steak*, en avala une grosse bouchée et conclut :

— Mon cher Malko, vous avez justement mis le doigt sur le problème. Des membres du Hezbollah ont revendiqué cet attentat. Mais, qui sont les donneurs d'ordre ? Les Libanais ou les Iraniens ?

» En termes de représailles, ce n'est pas du tout la même chose...

» Donc, conclut-il avec un sourire ironique un peu forcé, faut-il bombarder Beyrouth ou Téhéran ?

Un ange traversa la salle sur la pointe des ailes et se fondit dans les boiseries d'acajou sombre. C'était en effet la *vraie* question.

Ils s'attaquèrent à leurs steaks et mâchèrent en silence pendant quelques minutes. Le New-York steak *froid*, c'est particulièrement indigeste...

Lorsqu'ils reposèrent leurs fourchettes, le problème demeurait entier.

— Je sais que les Iraniens vous attribuent la responsabilité de l'élimination d'Imad Mugniyeh, même s'ils reconnaissent une « participation » syrienne et israélienne, dit Malko.

» La revendication de ce commando kamikaze fait donc pencher la balance en faveur de l'Iran, si j'ose dire. Mais il faudrait posséder des éléments plus concrets avant de conclure... Je suppose que le Hezbollah et l'Iran ont déjà réagi ?

— Téhéran, pas encore, corrigea John Mulligan, mais Hassan Nasrallah, par les canaux habituels, a fait dire à notre Station de Beyrouth que le Hezbollah n'est en aucune façon impliqué dans cet acte terroriste.

— Revendiqué pourtant par lui... fit remarquer Malko.

— Ils prétendent n'avoir jamais donné d'instructions et ont laissé entendre qu'il faudrait plutôt regarder du côté de Téhéran, qui « gère » la branche extérieure.

On leur versa un peu de vin chilien. De quoi assommer un « toro bravo ».

— Malko, enchaîna John Mulligan, pensez-vous que le Hezbollah libanais ait pu manigancer cet attentat ?

Ted Boteler répondit à sa place.

— Ils ont déjà tenté d'assassiner George W. Bush, à Chypre...

— C'est vrai qu'ils haïssent l'Amérique et les Américains, enchaîna Malko. Souvenez-vous de William Buckley, de l'attentat contre ses « Marines » à Beyrouth et de tant d'autres actions hostiles.

John Mulligan secoua la tête et remarqua.

— C'était il y a plus de vingt ans. Langley me dit que depuis, le Hezbollah a beaucoup évolué, a renoncé au terrorisme, qu'il se comporte comme un parti politique ordinaire.

Malko esquissa un sourire.

— Qui possède quand même une milice plus puissante que l'armée libanaise, un réseau de communication indépendant et des stocks d'armes considérables, et qui a réussi à stopper l'armée israélienne en 2006 au sud du Liban. Ce n'est pas *tout à fait* un parti politique normal...

— Ce que vous soulignez renforce ma conviction, répliqua John Mulligan. Ils n'ont pas intérêt à déclencher un clash avec nous, surtout au moment où la Syrie fait la danse du ventre pour rejoindre le club des États « convenables ».

» Le Hezbollah dépend entièrement des Iraniens pour ses approvisionnements. Imad Mugniyeh vivait à Téhéran et les Iraniens ne nous aiment pas non plus.

» Ma question est très simple : pensez-vous que ce fou d'Ahmadinejad puisse être derrière cet attentat ?

La question prit Malko de court.

— Rien n'est impossible ! reconnut-il, les Iraniens ont déjà « soustrait » des attentats lorsqu'ils ont voulu venger les morts de l'Airbus d'Iranair, abattu par les missiles du croiseur Vincennes. Je crois que c'était en 1982. Mais cela va être difficile à prouver.

— Je sais, reconnut le *Special Advisor*, mais c'est *plus* qu'une question *académique*... Depuis hier, le Président Obama est l'objet de pressions intenses des Républicains qui le pressent de « faire quelque chose ». De ne pas rester les bras croisés après un tel outrage.

» C'est un peu comme si, en 1941, on n'avait pas réagi après Pearl Harbor...

— À Pearl Harbor, riposta suavement Malko, il y avait eu plusieurs milliers de morts, des navires de guerre coulés, des destructions énormes à Honolulu... Cette fois-ci, il n'y a que deux morts et un magnolia abîmé. Bien sûr, c'est encore trop.

John Mulligan le fixa, effaré.

— Mais, répliqua-t-il d'un ton presque plaintif, il s'agit de la Maison Blanche, du symbole de l'Amérique ! S'il n'y avait pas eu un écran géant de télévision qui a aveuglé le pilote du Cessna, il y a de fortes chances pour que le président eût été tué.

— C'est vrai, reconnut Malko, vous ne pouvez pas laisser cet attentat impuni. Ce serait un aveu de faiblesse épouvantable.

À la table voisine, le sexagénaire et sa conquête en voilette se levèrent et filèrent vers la sortie. Malko remarqua qu'au lieu de tourner à gauche, vers la rue, ils prenaient à droite, en direction des

ascenseurs... La sieste crapuleuse était programmée.

John Mulligan regarda sa montre et conclut à voix basse.

— Malko, le Président Obama va être amené très vite à prendre une décision lourde de conséquences. Beaucoup, dans son entourage, montrent l'Iran du doigt.

Malko sentit une coulée glaciale glisser le long de sa colonne vertébrale. Dans cette atmosphère paisible et bien pensante, c'était difficile de visualiser la tragédie... Estomaqué, il demanda à voix basse :

— Vous voulez bombarder l'Iran ?

John Mulligan ne répondit pas directement.

— Nous devons riposter, répliqua-t-il, mais nous devons le faire à *coup sûr*.

— C'est logique, admit Malko, mais comment résoudre ce dilemme ?

Le *Special Advisor* de la Maison Blanche secoua la tête.

— Nous devons être certains à 100 % de la culpabilité du *sponsor* avant de déclencher the *Wrath of God*⁽²⁸⁾.

Malko comprenait. Les Américains avaient plusieurs fois raté Bin Laden lorsqu'il était à Kandahar avec le Mollah Omar parce qu'ils voulaient être certains qu'il n'y aurait pas de dommages collatéraux...

Par moments, ils étaient extrêmement légalistes. Il se rendit compte que John Mulligan jetait sur lui un regard intense.

L'Américain se pencha à travers la table et dit à voix basse :

— Je vous ai demandé de venir à Washington pour que vous nous aidiez à réunir des preuves inattaquables permettant de frapper les *vrais* coupables. C'est probablement la plus importante mission que l'on vous ait jamais confiée. Vous n'êtes pas américain, donc votre objectivité sera plus grande. Votre ami, Frank Capistrano m'a assuré que vous avez les épaules assez larges pour une telle mission.

À la fois flatté et perplexe, Malko demeura quelques secondes silencieux, puis retrouva la parole pour demander :

— Je suis flatté de la confiance que vous m'accordez, mais comment voulez-vous que je vous apporte une réponse *sûre* ?

Le *Special Advisor* n'hésita pas.

— Vous êtes un des rares à avoir vu des Hezbollah ailleurs qu'à la télévision... Et vous avez eu un contact avec le neveu d'Imad Mugniyeh. Grâce à lui, nous pouvons peut-être réussir à trouver la vérité sur les « sponsors » de cet attentat.

CHAPITRE VII

Malko fixa les deux hommes, une lueur d'incompréhension dans le regard.

— Il y a une chose que je ne saisis pas, remarqua-t-il. J'ai dîné il y a quelques jours, à Vienne, avec votre COS qui m'a, *lui aussi*, demandé de retrouver Ali Mugniyeh. Pourtant, l'attentat n'avait pas encore eu lieu.

— C'est moi qui suis à l'origine de cette initiative, répondit aussitôt Ted Boteler. Le D.G. m'a demandé d'essayer de trouver des « sources » pour décrypter le système iranien, totalement opaque. Évidemment, depuis avant-hier, cela devient une urgence absolue.

— Je comprends, dit Malko, mais j'avais alors expliqué à James Brady que je pensais une telle entreprise impossible. En dépit de l'aide qu'il nous a apportée ponctuellement, il servait ses intérêts, pas les nôtres. Pourtant, comme je suis un homme scrupuleux, le soir même, j'ai tenté d'appeler le numéro auquel je le joignais à Beyrouth.

» Hélas, ce numéro a été désactivé.

» Je n'ai donc aucun moyen de le joindre, sauf à aller le chercher directement à Beyrouth.

— Inutile ! coupa Ted Boteler. Ray Syracuse nous a annoncé hier qu'Ali Mugniyeh ne se trouvait plus au Liban. Il a été « rappelé » en Iran et personne ne sait où il se trouve.

Malko eut un air désabusé.

— Cela règle le problème. Et, de toute façon, cela n'aurait rien donné. Ali Mugniyeh est notre ennemi, comme l'était son oncle.

» En plus, il a un passeport iranien et vit en Iran. Vous ne le voyez pas dénoncer ses bienfaiteurs. Même si j'allais à Téhéran, ce qui me semble impossible, cela ne servirait à rien, sinon à me retrouver à la prison d'Evin.

John Mulligan semblait accablé. Il l'était encore quand on apporta les cafés.

— J'ignorais que vous aviez cherché à le joindre, reconnut-il. Cela change évidemment les choses.

— Je suis désolé, avoua Malko, je pense que je n'ai plus qu'à reprendre l'avion pour l'Autriche. En vous remerciant de cet excellent

déjeuner.

Le *Special Advisor* l'arrêta d'un geste.

— Non, je souhaite que vous restiez à Washington. Encore quelques jours. L'enquête sur l'attentat ne fait que commencer et nous pouvons découvrir une piste.

— Si vous le souhaitez ! soupira Malko. Mais, vraiment, je ne vois pas à quoi cela va servir.

John Mulligan regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille ; *we keep in touch*⁽²⁹⁾ .

Ils le regardèrent s'éloigner vers la sortie du restaurant et Ted Boteler secoua la tête.

— J'imagine la pression à laquelle est soumis le président. Déjà, on l'accuse d'être indécis. S'il ne réagit pas à une tentative d'assassinat, sa réélection est foutue.

— Bombardez l'Iran ! suggéra Malko, mi-figue, mi-raisin. Cet attentat vous fournit un excellent prétexte pour, en même temps, écrabouiller les installations nucléaires iraniennes.

— Nous négocions avec eux, protesta, horrifié, le chef de la Division des Plans.

— Ils vous mènent en bateau, laissa tomber Malko en commandant un second café.

Ted Boteler hocha la tête.

— C'est ce que me disent les « schlomos »⁽³⁰⁾ Ils sont encore venus me voir ce matin en me suggérant d'aplatir l'Iran sous un tapis de bombes.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Pour un Prix Nobel de la Paix, comme Barack Obama, ce serait un peu limite. Souvenez-vous de l'Irak et des armes de destruction massives. Vous n'avez aucune *preuve* que l'Iran fabrique des armes nucléaires.

— Je sais, reconnut Ted Boteler, mais si on obtenait la preuve qu'ils ont essayé de tuer le Président des États-Unis, cela changerait tout.

— J'aimerais pouvoir vous aider, reconnut Malko, mais Ali Mugniyeh se trouve désormais sur une autre planète.

Ted Boteler eut un gros soupir.

— OK, on va réfléchir. Je vous rappelle. Vous êtes à la chambre 408, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

L'Américain appela le maître d'hôtel pour payer l'addition et ils gagnèrent le lobby où ils se séparèrent. Malko jeta un coup d'œil dehors. Le soleil avait disparu et un vent frais balayait la Sixteen street. Autant regarder la télévision.

Il appela l'ascenseur. Lorsque la cabine arriva, son voisin de table, le sexagénaire rubicond, en sortit et fila comme un pet sur une toile cirée.

Malko aperçut une limousine qui l'attendait au bord du trottoir, où il s'engouffra.

Le palier du quatrième était désert. Mais au moment où il mettait sa clef dans la serrure, la porte en face s'ouvrit sur la femme à la voilette qui avait déjeuné avec le sexagénaire rubicond.

Elle ne portait plus sa voilette, mais son maquillage était flambant neuf, avec une bouche très rouge contrastant avec ses yeux bleus. Leurs regards se croisèrent et Malko sentit instantanément qu'il avait devant lui une authentique salope. Son vison était ouvert sur un pull blanc au décolleté profond et une courte jupe grise, d'où émergeaient deux longues jambes également gainées de gris.

— *Good afternoon* ! lança-t-elle, comme font tous les Américains polis, lorsqu'ils croisent quelqu'un.

— *Good afternoon*, répondit Malko, il me semble que nous nous connaissons...

Elle fronça les sourcils.

— Ah bon ?

— Vous n'étiez pas à côté de ma table avec un monsieur qui semblait très amoureux de vous ? demanda-t-il.

Elle s'empourpra et baissa la voix, demandant d'un ton pétri de respect.

— Vous étiez à la table de M. John Mulligan, le *Special Advisor*.

— Vous le connaissez ?

— Moi non, mais mon ami siège à la Commission de la Défense. Il paraît que c'est un homme très important.

Elle semblait fondre. Malko en profita et lui tendit la main.

— Je m'appelle Malko Linge. Je travaille, moi aussi, dans la Défense.

Elle garda sa main dans la sienne en le regardant dans les yeux.

— Moi, c'est Ann. Ann Brodski.

— Vous séjournez à l'hôtel ?

— Oui, pour trois jours, ensuite je retourne dans le Tennessee.

— Donc, conclut Malko, vous êtes là ce soir. Accepteriez-vous de dîner avec moi ?

La jeune femme hésita, visiblement embarrassée.

— C'est difficile...

— Pourquoi ? Vous avez déjà un engagement ?

— Non, mais tout le monde à l'hôtel sait que je sors avec le Sénateur Dorsey mon sugar Daddy⁽³¹⁾. Ce soir, il a une séance de nuit, mais cela m'ennuie de m'afficher avec quelqu'un d'autre.

— Nous ne sommes pas obligés de dîner ici, souligna Malko. Vous connaissez le Jockey Club, dans l'hôtel Ritz Carlton ?

— J'en ai entendu parler.

— Retrouvons-nous là, vers huit heures, suggéra-t-il.

Les Américains dînaient comme les poules. Devant l'hésitation

manifeste d'Ann Brodski, il insista.

— Personne ne le saura, et c'est plus drôle que de rester seule dans votre chambre.

La jeune femme se décida d'un coup.

— OK, mais vous me promettez d'y arriver avant moi. Je ne veux pas attendre seule. J'aurais l'air...

— *I swear*⁽³²⁾, dit Malko. Je serai là-bas à partir de sept heures et demie.

Ronald Taylor n'avait pas touché terre depuis l'attentat. Certes, il ne menait pas l'enquête, mais devait répondre à des dizaines de questions de la part du FBI. Le soir de l'attentat, il avait été retenu au bureau jusqu'à une heure du matin.

Amanda Delmonico l'avait appelé vingt fois et il venait enfin de la prendre.

— Tu n'as rien ? demanda-t-elle aussitôt, apparemment folle d'inquiétude. Il y a eu des morts et des blessés. La télé n'arrête pas d'en parler.

— Deux morts seulement, minimisa Ronald Taylor, mais nous avons eu beaucoup de chance. Sans l'écran géant qui a aveuglé le pilote, il arrivait droit dans la foule ; nous n'aurions peut-être plus de président...

— Quand est-ce que je te vois ? demanda Amanda.

— Je ne sais pas, reconnut Ronald Taylor. Il n'y a plus d'horaires ; nous devons répondre à des tas de questions. Même à cette heure-ci, j'attends un « special agent » du FBI. Je te rappellerai demain à la Galerie. Moi aussi, j'ai très envie de te voir.

— Tu sais que mon contrat à Washington se termine bientôt, rappela la jeune femme d'un ton faussement léger. Bientôt, il faudra que tu viennes à Londres pour me voir.

Un grand froid envahit Ronald Taylor. C'est vrai, Amanda Delmonico n'était à Washington que pour six mois. Il faillit lui dire « ne pars pas », mais c'était une idée folle. Sa femme supporterait difficilement une cohabitation à trois et il n'avait pas les moyens de loger deux couples.

Il essaya de chasser cette idée désagréable de son esprit. Pour l'instant, il avait d'autres soucis.

— OK, conclut-il, si je ne termine pas trop tard, je te rappelle.

— Rappelle-moi ! insista la jeune femme ; cette histoire m'a bouleversée. Tu aurais pu être tué, assassiné par ces fous furieux. Il faudrait tuer tous les Arabes.

Ann Brodski pénétra dans le hall du Ritz Carlton et s'arrêta aussitôt, comme si elle avait envie de repartir.

Malko, enfoui dans un fauteuil du lobby, se leva et fonça sur elle. Aussitôt, la jeune femme arbora un sourire soulagé.

— J'avais tellement peur que vous ne soyez pas là. Je n'aime pas être seule. Les hommes m'abordent et me posent toutes sortes de questions...

— Venez, proposa Malko en l'entraînant dans l'immense galerie desservant les salles à manger et le bar.

Ann Brodski s'arrêta à l'entrée de celui-ci et dit.

— Ici, c'est bien, il n'y a pas trop de lumière...

Visiblement, elle ne voulait pas être vue avec Malko.

Ils se retrouvèrent dans un box plongé dans la pénombre, dans le coin le plus éloigné du bar. Ann Brodski commanda aussitôt un Martini et ouvrit la veste de son tailleur, révélant une petite poitrine aiguë et croisa ses jambes gainées de gris.

Elle suivit la direction de son regard et demanda.

— À quoi pensez-vous ?

— Vous avez de très jolies jambes, remarqua Malko, diplomate.

La jeune femme rougit.

— Merci, je fais beaucoup de sport.

Il ne voyait pas le rapport. Ils commandèrent. Pour elle, salade et poulet frit. Malko reprit un « *New-York steak* ». Songeant à sa conquête, il réclama du champagne au maître d'hôtel, qui revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1999. Ann Brodski en battit presque des mains.

— J'adore le champagne ! Dans le Tennessee, on n'en boit jamais.

— Qu'est-ce qu'on boit ?

— De la bière. Beaucoup de bière et des Martinis.

— Qu'est-ce que vous faites là-bas ?

— Je m'occupe d'enfants handicapés, je les aide, je leur donne des cours, je les fais jouer...

Inattendu.

— Comment avez-vous connu votre ami le Sénateur ?

— Il est de là-bas. Il était venu visiter l'école où je donne mes cours. Il m'a demandé de lui faire un rapport et m'a donné rendez-vous à son hôtel, le lendemain. Je suis venue, mais il n'a pas lu mon rapport.

— Je le comprends, fit galamment Malko.

Elle vida sa flûte de Comtes de Champagne avec un sourire.

— Oh, il est gentil ! Lui aussi m'a dit que j'avais de très jolies jambes. Depuis, il m'invite une fois par mois à Washington, quand il a une session.

— C'est lui qui vous a demandé de porter une voilette ?
Elle lui jeta un regard noir.
— Non, c'est moi. Pourquoi ? Vous trouvez cela ridicule ?
— Au contraire, fit Malko, c'est très sexy. J'ai toujours rêvé de connaître une femme qui porte une voilette.

Ann Brodski lui jeta un regard bizarre.

— *You're pulling my leg...*⁽³³⁾

— Pas du tout, jura Malko, presque sincère. C'est un accessoire de la séduction. Cela donne du mystère.

Rassérénée, Ann Brodski se lança.

— J'ai vu ça dans des vieux magazines des années quarante.

» Et puis, c'est plus discret que des lunettes noires.

On leur avait apporté leurs plats et elle se mit à manger de bon appétit. Sournoisement, Malko reversait du Taittinger dans sa flûte dès que celle-ci était vide. Ce qui la poussa peut-être à ôter la veste de son tailleur, découvrant un léger cachemire bleu ciel.

Avant le café, ils avaient terminé le Comtes de Champagne. Ann Brodski regarda sa montre.

— Je préférerais rentrer, dit-elle. Si jamais sa séance se termine plus tôt, il va passer.

— Pas de problème, assura Malko. On prend le même taxi ?

— Non, non. Je pars la première.

Elle semblait terrorisée par son sénateur. Malko n'insista pas.

— Je vous appelle tout à l'heure, dit-il. Chambre 425, non ?

— Oui. Mais si je suis avec lui, je ne répondrai pas.

Il la regarda s'éloigner, balançant ses hanches, la taille bien cambrée.

Ann Brodski se retourna à l'entrée du bar et lui adressa un sourire avant de disparaître.

Il recommença à réfléchir à l'attentat contre Barack Obama. Les Américains rêvaient s'ils croyaient « retourner » Ali Mugniyeh. C'était, d'ailleurs, peut-être lui qui avait préparé l'affaire. Mais, dès qu'on s'attaquait au sol sacré des États-Unis, ils devenaient hystériques, prêts à toutes les stupidités.

Le FBI allait sûrement remonter la piste et arrêter des complices, mais les principaux coupables étaient déjà au ciel... Quant au commanditaire, il se trouvait soit à Beyrouth, soit à Téhéran.

Plutôt à Téhéran, d'ailleurs, car Imad Mugniyeh, le prétexte à cette action, évoluait dans l'orbite iranienne.

Il réclama l'addition et se demanda comment il allait tuer le temps à Washington.

De toute façon, aller à Beyrouth ne servirait à rien, puisqu'Ali Mugniyeh ne s'y trouvait plus. À moins que le FBI ne remonte une piste intéressante.

L'enquête démarrait tout juste.

Qui, sur le sol américain, avait organisé l'attentat ? D'où venaient les explosifs ? Où était le coordonnateur et surtout, comment les terroristes avaient-ils obtenu les informations permettant de frapper à coup sûr ?

Ronald Taylor s'apprêtait à ranger ses papiers pour s'en aller lorsque le vigile du rez de chaussée l'appela.

— Sir, deux « spécial agents » du FBI souhaiteraient s'entretenir avec vous, annonça-t-il. Je peux les faire monter ?

Le Deputy Director du Secret Service jeta un coup d'œil à sa montre et jura entre ses dents. Donc, fini les retrouvailles avec Amanda. Hélas, il ne pouvait pas se dérober aux requêtes du FBI.

— OK ! fit-il, faites-les monter.

Il avait eu le temps de fumer une cigarette presque entièrement lorsque les « gumshoes »⁽³⁴⁾ pénétrèrent dans son bureau. Identiques, les cheveux courts, le costume mal coupé, le regard perçant et l'expression joyeuse d'un croquemort. Ils se présentèrent en montrant leur carte :

— « *Special Agent* » Vicente Mariano.

— « *Special Agent* » Bob Murphy.

— Asseyez-vous, proposa Ronald Taylor, fatigué à l'avance. Quelle idée de venir à cette heure ! Que puis-je faire pour vous ?

— Nous enquêtons sur l'incident du 15 mars, annonça Bob Murphy. Sur l'ordre de Mr Mueller.

— Je suppose que vous avez déjà beaucoup progressé, avançâ Ronald Taylor d'un ton aimable. Je ne vois pas ce que je peux ajouter à mon affidavit signé au FBI building. Comme je me trouvais sur place, j'ai essayé de me souvenir de tous les détails que j'ai pu relever. Mais je ne pense pas que cela soit très important.

Les deux « *special agents* » demeurèrent impassibles et Ronald Taylor éprouva soudain une sorte de malaise ; leurs regards étaient trop incisifs, fixés sur lui. Des statues.

— OK, continua-t-il avec un sourire forcé. Venons-en au fait. Je suis ici depuis sept heures ce matin, et je me préparais à partir pour manger un sandwich avant de dormir.

Les deux FBI eurent un hochement de tête compréhensif. Puis Bob Murphy lança.

— Nous comprenons, mais nous tenions à vous voir. Vous êtes-vous demandé comment ces terroristes ont pu procéder pour s'écraser sur la South Lawn quelques minutes seulement après que le Président fut sorti de l'Oval Room ?

Ronald Taylor les fixa, un peu interloqué.

— Non, mais ce n'est pas notre boulot. Vous êtes là pour ça, les gars ! Nous ne nous occupons *que* de protection rapprochée. Nous ne faisons pas d'enquête, sauf sur les gens qui entrent à la Maison Blanche. Ceux-là y sont entrés, pas selon les procédures habituelles. Nous ne savons même pas leurs vrais noms, mais je crois que vous avez avancé là-dessus.

— C'est exact, reconnut Bob Murphy, mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus vous voir.

— Ah bon, pourquoi alors ?

— Vous avez sûrement remarqué que cette action a été minutée avec beaucoup de soin. Il ne s'est écoulé que onze minutes entre le décollage du Cessna 150 du Freeway Airport et son impact sur la South Lawn...

— Freeway Airport n'est pas éloigné du District Fédéral, admit Ronald Taylor.

Vicente Mariano enchaîna sur son collègue.

— Cela signifie que celui qui pilotait cet aéronef savait exactement ce qu'il faisait.

Là, Ronald Taylor ne comprenait plus ; il esquissa un pâle sourire.

— Certainement... Il essayait de tuer le Président des États-Unis et, accessoirement, quelques invités. C'est un miracle qu'il n'y ait pas eu plus de victimes.

— Ce n'est pas le sens de ma question, corrigea l'homme du FBI. Ce Cessna, à partir du moment où il avait décollé, devait voler directement vers son objectif.

— Pas tout à fait, corrigea Ronald Taylor. D'après ce que nous savons, il a fait un détour par le sud afin d'arriver par l'ouest en volant au-dessus du Potomac. Se rabattant vers le nord au dernier moment.

— Nous savons cela, fit un peu sèchement le « *special agent* » Bob Murphy. Ce que je voulais dire, c'est que le pilote de cet appareil ne pouvait pas se permettre de tourner en rond au-dessus de la Maison Blanche, ou autour.

Ronald Taylor ne voyait pas où son interlocuteur voulait en venir.

— Pourquoi l'aurait-il fait ? demanda-t-il. Il aurait évidemment été intercepté.

Le second « *Special Agent* » eut ce qu'on aurait pu appeler un sourire.

— Il aurait été obligé de le faire s'il n'avait pas su, avec précision *quand* le président gagnait *South Lawn*.

— C'était indiqué dans tous les journaux, lâcha le *Deputy Director* du Secret Service.

— L'annonce de la réception des sportifs, certes, corrigea le « *special agent* », mais pas l'heure d'arrivée du Président.

— Je n'y ai pas fait attention, avoua Ronald Taylor, mais je pense

que la plupart des journalistes accrédités à la Maison Blanche le savaient.

— Peut-être, mais ils n'en ont pas fait état dans leurs articles. Nous avons vérifié.

— C'est possible, fit Ronald Taylor, un peu agacé. Où voulez-vous en venir ?

Les deux « *special agents* » le fixèrent avec gravité.

— Sir, fit Bob Murphy, cela signifie que ce terroriste avait un « *tip* »⁽³⁵⁾, qu'il savait exactement à quel moment le président allait sortir de l'Oval Room pour rejoindre ses invités. Ce qui lui a permis de calculer la durée de son vol en restant vulnérable à une interception très peu de temps.

Un téléphone se mit à sonner dans le bureau voisin, vide depuis longtemps. Ronald Taylor finit par répondre.

— Cela me semble en effet très logique. Qu'en concluez-vous, gentlemen ?

Cela lui écorchait la bouche d'appeler ces « *gumshoes* » gentlemen, mais il était en service.

— Que ce terroriste avait une source à la Maison Blanche, Sir, fit avec une politesse un peu rugueuse Bob Murphy.

Cette fois, Ronald Taylor se sentit directement agressé. Ce qu'impliquait l'homme du FBI c'est qu'il y avait un complice des terroristes à l'intérieur du staff de la Maison Blanche. Donc, soit dans le personnel, soit dans le *Secret Service*.

— Je pense que tous mes hommes méritent une totale confiance, rétorqua-t-il aussitôt, mais, dès demain, je vous brancherai sur le responsable de notre sécurité interne qui possède tous les dossiers.

Bob Murphy fit comme s'il n'avait pas entendu et dit, comme s'il se parlait à lui-même.

— Nous pensons que quelqu'un a averti ces terroristes de l'arrivée du président. Ce qui leur a permis de décoller en sachant que leur cible était en place.

Ronald Taylor fronça les sourcils.

— Comment aurait-on pu les avertir ? Je pense que personne n'est sorti durant cette période. Et si cela est arrivé, la personne aurait laissé une trace au « *check point* ». On va le trouver facilement.

Le second « *Special Agent* » étendit ses jambes et regarda le bout de ses grosses chaussures Florsheim.

— Nous pensons, fit-il d'une voix lourde de sens, que cela a été fait par téléphone.

En un éclair, Ronald Taylor se revit en train de téléphoner à Amanda Delmonico juste avant l'arrivée de Barack Obama ! Il pouvait même se rappeler ses paroles : « Il faut que je te laisse, Renegade arrive. »

Il leva la tête et croisa le regard impénétrable des deux agents du FBI.

C'est encore Bob Murphy qui posa la question.

— Sir, avez-vous téléphoné de la Maison Blanche, entre 2.00 PM et 4.00 PM ?

Brutalement, Ronald Taylor se crut en train de regarder une série télévisée. Désormais, il comprenait la raison de cette visite tardive. Lui, le N° 2 de la Sécurité de la Maison Blanche, était soupçonné de collusion avec des terroristes ! C'était tellement énorme qu'il eut envie d'éclater de rire.

Hélas, les deux hommes en face de lui semblaient peu sensibles à l'humour et il se contenta de dire de la voix la plus neutre possible.

— Absolument, j'ai donné un coup de fil de mon portable peu avant l'arrivée du Président.

CHAPITRE VIII

Malko était rentré depuis vingt minutes à l'Hay Arms, lorsque CNN lui parut soudain d'un ennui mortel. Or, la distraction se trouvait juste en face, de l'autre côté du couloir... À condition que « Sugar Daddy » n'ait pas écourté sa séance de nuit et qu'Ann Brodski ne dorme pas déjà en bigoudis.

Il composa quand même le numéro de sa chambre. Celle-ci répondit très vite, d'une voix un peu haletante.

— *Yes, sweetheart !* ⁽³⁶⁾

— Ce n'est pas « sweetheart », corrigea Malko, c'est Malko Linge. Nous venons juste de dîner ensemble.

— Oh, Malko ! Je ne pensais pas que vous alliez m'appeler.

— Vous êtes seule ?

— Oui, il a laissé un message, la séance de nuit va durer très tard, ensuite il ira au Willard parce qu'il recommence tôt demain matin.

— Que faites-vous ?

Une petite hésitation.

— Je m'amusais.

— À quoi ?

— Je ne peux pas le dire.

Il n'insista pas.

— Cessez de vous amuser et venez vider une bouteille de champagne avec moi...

— Mais je ne resterai pas longtemps ! précisa aussitôt Ann Brodski.

— Trois minutes, pas plus.

— OK ! j'arrive.

Il eut à peine le temps de se lever que déjà on frappait à la porte. Ann Brodski se tenait devant lui, souriante, drapée dans une robe de chambre de l'hôtel.

— Je suis venue comme j'étais ! minauda-t-elle.

Le regard de Malko s'abaissa et il découvrit par l'entrebâillement du peignoir les bas gris et des escarpins qu'elle n'avait pas au dîner. Intrigué, il la fit entrer. Elle n'avait pas eu matériellement le temps de se rhabiller depuis son coup de fil... Ann Brodski alla s'asseoir sur le

bord du petit canapé jaune et demanda.

— Vous avez *vraiment* du champagne ou c'était juste pour m'attirer ici ?

— J'ai toujours du champagne, sourit Malko en gagnant le mini-bar d'où il sortit une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 2004.

Lorsque le bouchon sauta, Ann Brodski battit des mains.

— Ne me saoulez pas !

L'atmosphère s'était brutalement alourdie dans le bureau du 9^e étage. Les deux « spécial agents » du FBI étaient tendus, le cou en avant, comme des vautours, vers le *Deputy Director* du *Secret Service*. Bob Murphy avait sorti un carnet de sa poche.

Fou furieux, Ronald Taylor mourait d'envie de les jeter dehors, mais cela n'aurait pas été habile. Il se força à se dire qu'il devait coopérer.

Dominant sa fureur, il réussit à dire d'une voix presque calme.

— Vous ne croyez tout de même pas que je sois lié à ces terroristes ?

Le « *Special Agent* » Vicente Mariano secoua la tête avec gravité et laissa tomber.

— Sir, nous ne croyons rien, nous enquêtons. Le coup de téléphone que vous avez donné – il baissa les yeux sur son calepin et continua – à 3.37 PM, le 15 mars était-il lié à l'exercice de vos fonctions ? À ce moment, Ronald Taylor réalisa qu'ils étaient arrivés avec la corde pour le pendre...

— Non, reconnut-il, c'était un appel personnel.

— Est-ce autorisé ?

Ronald Taylor se sentit rougir et dut admettre.

— En principe, non, mais...

— Il y avait une raison importante à ce coup de téléphone ? insista lourdement Bob Murphy.

Le *Deputy Director* du *Secret Service* demeura muet quelques instants. Cela lui répugnait d'avouer qu'il était amoureux, qu'il avait appelé pour ne rien dire, juste pour entendre la voix d'Amanda Delmonico. Cela n'était pas dans les règles du FBI.

— Non, admit-il, c'était un coup de fil amical.

— À qui l'avez-vous donné ?

Ils le savaient évidemment déjà. Aussi, c'est presque d'une voix légère qu'il précisa.

— Miss Amanda Delmonico.

— C'est une de vos amies ?

Ronald Taylor décida de gagner du temps.

— C'est ma maîtresse, dit-il simplement, depuis plusieurs mois. Elle

travaille dans une galerie de peinture de M street. Il est fréquent que je l'appelle ou qu'elle m'appelle, quelle que soit l'heure ou le lieu.

Il valait mieux aller au-devant des questions. Les deux clones notaient comme des fous. Bob Murphy, le clone N° Un, releva la tête et remarqua d'une voix plate.

— Sir, vous êtes toujours marié...

Aux yeux des « gumshoes », l'adultère était presque aussi grave que le parricide. Une odeur de soufre s'élevait déjà autour de Ronald Taylor. Ce dernier parvint à garder son calme et annonça.

— Ma femme et moi sommes en instance de divorce, tous les papiers sont déjà signés. Nous demeurons encore sous le même toit, car nous n'avons pas les moyens de payer deux appartements, mais nous n'avons plus aucune vie intime.

— Où rencontrez-vous Miss Delmonico ? demanda le clone N° 2.

— Au Marriott de Key Bridge, dit Ronald Taylor. Deux ou trois fois par semaine...

Comme ils le savaient déjà...

Les deux agents du FBI se regardèrent puis fixèrent le *Deputy Director* du *Secret Service* avec un air visiblement dégoûté. Puis le clone N° 1 se gratta la gorge et laissa tomber.

— Sir, vous comprenez que ce coup de téléphone est extrêmement important à nos yeux. C'est même le début d'une partie de l'enquête...

Cette fois, Ronald Taylor vit rouge. D'une voix tremblant de fureur, il lança :

— Vous n'insinuez quand même pas que ce coup de fil a un rapport quelconque avec l'attentat où j'ai failli perdre la vie. Je ne suis pas le seul à avoir appelé de la Maison Blanche, ce jour-là, dans ce créneau horaire.

Le clone. N° 1 le fixa avec des yeux de poisson mort et laissa tomber d'une voix sépulcrale.

— Sir, nous avons cherché les différents appels dans ce créneau horaire ; en effet, il y en a eu plusieurs, mais ils ont tous été identifiés ainsi que leurs destinataires et il s'agissait de communications professionnelles. Vous êtes le seul à avoir donné, juste avant la sortie du président de la Maison Blanche, un appel vers l'extérieur.

Avec la précision d'un ballet, ils refermèrent leurs carnets et se levèrent.

L'espace d'une fraction de seconde, Ronald Taylor crut qu'ils allaient prendre congé, puis le clone N°2 annonça d'une voix neutre.

— *Sir, you are under arrest*⁽³⁷⁾ . Acceptez-vous de nous suivre ou devons-nous faire preuve de coercition ?

Le clone N° 1 avait écarté sa veste laissant apparaître la crosse d'un pistolet dans son holster. Ronald Taylor avait l'impression de vivre un cauchemar.

— Je viens avec vous, dit-il d'une voix blanche, mais il s'agit d'une épouvantable erreur.

— Sir, nous allons vous lire vos droits, annonça le clone N° 2.

La bouteille de Taittinger était vide, mais les yeux d'Ann Brodski ressemblaient à des étoiles. Elle se laissa aller en arrière en soupirant.

— Malko, vous êtes chouette !

Dans son geste, le peignoir s'ouvrit, découvrant une de ses cuisses très haut. Malko se sentit étouffé par l'adrénaline. La jeune femme portait des bas gris au haut bleu, attachés à de fines jarretelles blanches !

Leurs regards se croisèrent. Enhardie par le champagne, Ann Brodski avoua.

— Lorsque vous m'avez téléphoné, je m'amusais toute seule...

— C'est-à-dire ?

— J'adore la lingerie, avoua la jeune femme d'une toute petite voix. Alors, je m'amuse à en mettre quand je suis chez moi. Quelquefois, je passe l'aspirateur ou je fais la cuisine en porte-jarretelles.

Malko en était sans voix.

— Il y a un meilleur usage à en faire, remarqua-t-il.

Ann Brodski eut une moue charmante et un petit rot.

— Oh, les hommes que je connais n'aiment pas cela ! Ils disent que cela fait pute, ils me demandent toujours de tout retirer avant de...

Malko n'en croyait pas ses oreilles : il était retourné à l'Age de Pierre.

— Dans le Tennessee, peut-être, admit-il, mais à Washington...

— Je ne vois que « *Sugar Daddy* », soupira Ann Brodski et il est toujours pressé. Avec lui, c'est cinq minutes, douche comprise. Je crois qu'il ne s'aperçoit même pas de ce que je porte. D'ailleurs, le temps que je le suce, il est déjà parti.

Malko bouillait. C'était trop beau. Il dévorait des yeux la jambe bien galbée désormais entièrement découverte.

— Où avez-vous pris le goût de la lingerie ? demanda-t-il.

— Sur le web. Il y a des tas de pub. Je commande tout au Mexique, ils ont plein de trucs incroyables ; je n'ose les mettre que toute seule.

Il n'en pouvait plus.

Ann Brodski ne protesta pas lorsqu'il posa la main sur sa cuisse, puis remonta, traversa la bande bleue du bas, atteignit la chair au-dessus et suivit le fin serpent de la jarretelle, qui le mena jusqu'en haut de la fesse. Ann Brodski se leva d'un bond.

— Il faut que j'y aille !

Sans lui répondre, Malko l'attira à lui par la ceinture du peignoir,

défit le nœud et l'ouvrit largement, découvrant un ravissant string de satin et un soutien-gorge assorti, bordé de fine dentelle blanche. Il enserra les hanches de la jeune femme entre ses mains et fit, la tête levée.

— Ann, vous êtes extrêmement sexy.

— C'est vrai ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— C'est vrai ! confirma-t-il en faisant glisser le string le long des hanches, puis des jambes, découvrant un ravissant astrakhan taillé en forme de cœur.

Ann Brodski était une raffinée...

Ses mains remontèrent, emprisonnant les seins, à travers le satin, puis caressant leurs pointes avec légèreté. Ann Brodski frémit comme un chat.

— C'est agréable ! dit-elle.

Il continua : il lui aurait bien enlevé son soutien-gorge mais elle tenait tellement à sa lingerie qu'il le lui laissa, caressant le ventre, puis la fourrure. Lorsqu'il commença *vraiment* à la caresser, Ann Brodski poussa un énorme soupir, puis se laissa tomber à genoux devant lui, comme une vendeuse dans un magasin de chaussures.

Avec une habileté d'infirmière, elle défit Malko en un clin d'œil, le masturba quelques instants, puis releva la tête et demanda.

— Je peux...

Lorsque sa bouche se referma autour de lui, Malko comprit qu'il était tombé sur une perle...

Le reflet des bas dans le miroir lui donna une furieuse envie de faire l'amour. Tirant Ann Brodski par les cheveux, il la força à se relever.

D'abord désesparé, le regard de la jeune femme s'abaissa sur l'érection magnifique qu'elle venait de créer de toutes pièces.

— Tu vas me mettre tout ça dans le ventre ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Gentiment, Malko la poussa sur le canapé jaune, s'agenouilla à son tour devant elle, lui releva les jambes et s'enfonça lentement dans son ventre. Ann Brodski tourna la tête, pour se regarder dans la glace.

— Ce que c'est beau ! murmura-t-elle.

C'est aussi ce que se disait Malko. Il commença à lui faire lentement l'amour. Sentant très vite qu'elle était sur le point de partir. Lorsque ses coups se firent plus profonds et plus rapprochés, Ann Brodski se mit à pousser de petits cris, les deux mains accrochées au velours jaune.

Jusqu'à ce qu'elle pousse un vrai cri...

Malko la suivit de peu.

Il se détendait lorsque Ann Brodski se leva, comme si un scorpion l'avait piquée.

— Ça sonne dans ma chambre, lança-t-elle.

En un clin d'œil, elle eut ramassé son peignoir et foncé vers la porte... Malko perçut alors une faible sonnerie de téléphone venant de l'autre côté du couloir.

Ann Brodski avait l'ouïe fine...

Il venait de sortir de la douche lorsque son téléphone sonna. C'était elle.

— « Sugar Daddy » voulait me dire bonsoir, dit-elle. Heureusement qu'il n'a pas appelé plus tôt.

C'était une litote.

Malko entendit la jeune femme bâiller.

— C'était formidable ! soupira-t-elle. Je vais garder mes bas pour dormir. Cela m'excite. Tu sais, j'ai un tiroir plein de lingerie, ici...

— Eh bien, conclut Malko, je crois que tu vas prolonger ton séjour.

La réunion avait lieu au siège de la VEVAK, qui regroupait désormais les différents Services de Renseignement de la République Islamique d'Iran. Lorsqu'Ali Mugniyeh pénétra dans la pièce, il y avait déjà dedans une douzaine de barbus à l'allure sévère.

Ali Mugniyeh les connaissait tous car, des Pasdaran aux agents de l'*Etta'alat*, le Ministère du Renseignement, il avait travaillé avec eux. Le plus âgé, l'Ayatollah Makkada, drapé dans une robe grise impeccable, le fixa d'un air sévère.

— Frère Ali, attaqua-t-il, nous attendons des explications. Ce qui s'est passé à Washington peut nuire gravement aux intérêts de la République Islamique. Tu sais que la situation actuelle est extrêmement instable. Nos ennemis guettent le moindre prétexte.

— Pour nous attaquer, compléta son voisin, un général des Pasdaran.

Ali Mugniyeh fit le tour de la table des yeux, se disant qu'il allait passer un moment difficile. Lui savait n'être pour rien dans l'attentat de Washington. Seulement, ceux qui l'avaient commis, la branche « extérieure » du Hezbollah, étaient en principe sous son autorité. Sauf que, depuis la mort de son oncle, Imad, Hassan Nasrallah avait exigé une sorte de double commande, un responsable situé à Beyrouth, Mustapha Shahabé lui aussi, chargé théoriquement de la « branche extérieure ».

Il allait devoir expliquer ces subtilités à des gens peu au courant du monde extérieur et qui semblaient penser qu'il avait pu jouer un double jeu, obéissant d'abord à Hassan Nasrallah.

Il commença ses explications dans un silence de mort.

CHAPITRE IX

C'était toujours un peu impressionnant de pénétrer à la Maison Blanche. Lorsque Malko se présenta à la « Northwest Gate », un membre du *Secret Service* en uniforme débloqua la porte, après qu'il eut appuyé sur le bouton blanc. Ensuite, Malko glissa son passeport dans la guérite blindée et aperçut à l'intérieur la secrétaire de John Mulligan venue l'accueillir, pour lui éviter les petites tracasseries habituelles.

En dépit de sa présence, l'homme du *Secret Service* vérifia sur son computer que Malko n'était pas sur la liste « noire » ou celle du NCIC.

Il put ensuite pénétrer dans le sas où on lui remit un badge et passer sous le portail magnétique avant de pouvoir mettre le pied à l'intérieur où il fut accueilli par Margaret Crown, la secrétaire de John Mulligan. Elle eut un sourire gêné.

— Désolée pour ce mic-mac ! En ce moment, ils sont très stricts...

C'était une litote.

John Mulligan déploya ses 1 m 90 pour accueillir Malko, toujours aussi jovial. Délicate attention, il avait gardé un portrait de Frank Capistrano sur le mur, derrière son bureau. Ils prirent place dans deux grands fauteuils de cuir rouge qui devaient être là depuis un siècle et l'Américain demanda.

— Pas de nouvelles du Hezbollah ?

Malko sourit, embarrassé.

— Je ne vois pas comment je pourrais en avoir... Je pense que vous faites fausse route en voulant m'employer sur cette affaire. C'est le boulot du FBI, pas le mien.

Le *Special Advisor for Security* se rembrunit.

— Hélas oui ! lança-t-il. Ces enfoirés ont mis hier soir en état d'arrestation le N° 2 du *Secret Service*, Ronald Taylor, un type formidable qui a fait toute sa carrière ici.

— Pourquoi, mon Dieu ?

— Il a une copine dont il est fou amoureux. Ils sont toute la journée à se téléphoner. Ronald lui a donné un coup de fil juste avant que le Président ne sorte de l'Oval Room pour gagner la South Lawn. Le FBI est persuadé qu'il a donné le « top départ » aux terroristes qui

attendaient à *Freeway Airport*.

» C'est totalement ridicule, seulement on ne peut rien dire sous peine d'être suspecté de vouloir entraver l'enquête. Ils sont en train de l'interroger dans le FBI building. Heureusement, la presse n'en sait rien.

» En plus, normalement, lorsque le Président est sur la pelouse, toutes les communications de portables sont brouillées, justement par sécurité.

» Or, le 15 mars, on a oublié d'enclencher le dispositif. Alors, de là à dire que c'est Ronald Taylor qui est responsable de ce dysfonctionnement...

Malko but un peu de café tiède.

— C'est vrai, remarqua-t-il, il est probable que ces terroristes ont pu bénéficier d'informations sur le timing du président. Mais cette réception avait été annoncée dans la presse, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais sans préciser l'heure à laquelle le Président rejoindrait ses invités, parce que personne ne le savait. Même Ronald Taylor, qui se trouvait avec les invités, pouvait seulement estimer de façon imprécise quand il allait se montrer.

» Évidemment, lui a été prévenu deux ou trois minutes avant... Alors qu'il était en pleine conversation téléphonique...

— De par mon expérience, remarqua Malko, je sais que ces kamikazes prennent parfois des risques. Même s'ils ne connaissaient pas l'heure *exacte* où le président arriverait sur la *South Lawn*, ils étaient décidés à frapper.

John Mulligan hocha la tête.

— C'est aussi mon opinion, mais le FBI se sent merdeux. Ce sont *eux* qui sont chargés de surveiller les activités du Hezbollah sur le sol américain. Ils ont repéré la plupart, ce qui explique la rapidité avec laquelle ils ont identifié les deux kamikaze Abu Ali et Abu Hassan, mais n'ont rien vu venir. Je suis sûr qu'ils vont épingler des complices, le réseau logistique, mais rien de plus.

— J'en suis certain aussi, approuva Malko, c'est pourquoi je n'ai rien à faire à Washington. Je pense pourtant que les investigations du FBI ne mèneront pas à grand-chose. La branche « américaine » du Hezbollah n'agit que sur ordre de sa centrale. Ordre généralement transmis par messenger et oralement.

» Dont on ne trouvera donc aucune trace.

» Ici, on n'arrêtera que des seconds couteaux.

John Mulligan lui adressa un sourire encourageant.

— Je sais, c'est pour cela qu'on a fait appel à vous qui connaissez l'autre face du tableau. Le Président veut absolument savoir qui a donné l'ordre de commettre cet attentat.

Malko eut un sourire ironique.

— Pour cela, il faudrait pouvoir pénétrer le système interne de décision du Hezbollah ou des Iraniens, puisque ce sont les « *usuals suspects*⁽³⁸⁾ ».

— Personne n'y est encore parvenu. C'est ce que m'a confirmé le D.R. de l'Agence.

— Et les Israéliens ? demanda Malko.

— Ils travaillent surtout sur le sabotage du programme nucléaire iranien, avec de très bons résultats d'ailleurs.

Malko avait fini son café.

— Bien, conclut-il, qu'attendez-vous de moi, maintenant ?

John Mulligan sourit.

— Parallèlement au FBI, nous menons notre propre enquête.

» Puisque vous disposez de temps, j'aimerais que vous alliez faire un tour dans une Galerie d'Art de M Street, « *Cherub Antiques* ». La maîtresse de Ronald Taylor, Amanda Delmonico, y travaille.

— Vous voulez que je l'interroge ? C'est délicat...

— Non. Juste que vous voyiez à quoi elle ressemble. Que vous la « sentiez ». Je sais que vous avez un excellent instinct.

— Je croyais que vous ne soupçonniez pas Ronald Taylor ? remarqua Malko.

— Lui, non, évidemment, mais cette fille, nous ne la connaissons pas. Souvent, les hommes amoureux sont aveugles.

— Le FBI a déjà dû s'intéresser à elle...

— Sûrement, reconnut John Mulligan, mais je souhaiterais avoir *votre* opinion.

— Parfait, dit Malko, j'irai tout à l'heure.

— Si vous remarquez quoi que ce soit, faites une note pour Ted Boteler. D'ailleurs, il va sûrement vous téléphoner. Je suis d'accord avec ce qu'il vous demandera.

John Mulligan n'en dit pas plus et se leva pour signifier la fin de l'entretien.

Ronald Taylor, les yeux au plafond, étendu sur la couchette de sa « cellule », réfléchissait, de plus en plus perturbé.

Cela faisait presque vingt-quatre heures qu'il se trouvait aux mains du FBI.

On l'interrogeait non stop, avec de courtes pauses où il pouvait manger ou boire, mais sans aucun contact avec l'extérieur.

Toujours avec une politesse exquise mais avec des questions répétitives. Il s'était aperçu, qu'en peu de temps, le FBI avait fait un travail de fourmi. Ils avaient tous ses relevés téléphoniques et

bancaires, ils savaient tout de lui. Il avait dû expliquer tous ses coups de fil, donnés ou non de la Maison Blanche, passer en revue tous ses amis, ses contacts, ses relations.

À la recherche du « mouton noir »...

Les « *spécial agents* » semblaient très étonnés de la fréquence de ses appels à Amanda Delmonico. Visiblement, leur univers affectif était très limité. Mais, d'un autre côté, ce flux continu de communications dédouanait Ronald Taylor, prouvant qu'il appelait la jeune femme n'importe quand et n'importe où.

Bien entendu, on n'avait rien trouvé à lui reprocher et, à voir les égards de ses interrogateurs, « on » avait dû voler à son secours. L'ancien Président George W. Bush l'appréciait beaucoup, et s'il était au courant, s'était sûrement mouillé en sa faveur.

La porte de sa cellule s'ouvrit sur un des « clones » au visage fermé qui s'assit de l'autre côté de la table et posa dessus un épais dossier.

— Sir, annonça-t-il, en ce qui vous concerne, nos investigations touchent à leur fin. Nous n'avons rien relevé d'illégal dans votre comportement et nous n'avons trouvé dans votre entourage aucun contact avec des individus suspects. Il semble que vous ne soyez pour rien dans cet attentat.

Ronald Taylor bondit.

— Comment, « il semble » ! Je suis totalement innocent.

Le clone du FBI ne se troubla pas.

— Sir, il faut attendre le rapport *officiel* pour l'affirmer. Je vous ai donné mon avis, officieusement.

— Donc, je suis libre...

Le clone ne se troubla pas.

— Sir, vous étiez en état d'arrestation *uniquement* pour nous donner le temps de vous entendre. Aucune procédure judiciaire n'a été lancée à votre encontre.

» Bien entendu, je vais vous demander de signer ces procès verbaux d'audition. Ensuite, il y a juste une dernière formalité avant que vous ne puissiez quitter le building.

— Laquelle ?

— Nous désirons vous confronter avec Miss Amanda Delmonico que nous avons déjà interrogée. Afin de recouper vos déclarations réciproques.

— Elle est là ? demanda Ronald Taylor, la bouche serrée.

— Oui.

Le Numéro 2 du *Secret Service* soupira.

— OK. On y va. Quand vous voulez.

— Auparavant, je vous demande de signer ces procès-verbaux, dit simplement le « *Special Agent* ».

Malko roulait lentement dans M street, au volant de sa Ford de location. Dans cette longue artère filant vers le Potomac, à l'ouest de Washington, les restaurants « ethniques » offrant des cuisines improbables alternaient avec les galeries d'art, coqueluches des bobos habitant ce quartier chic, dominé par la Georgetown University.

Il passa devant la galerie « *Cherub Antiques* » et dut parcourir encore cinq cents mètres avant de trouver une place pour se garer.

Avant d'entrer, il s'attarda devant les statuettes de l'exposition ERTE présentées dans les vitrines. Il n'y avait pas un chat, c'était la mauvaise heure. Lorsqu'il poussa la porte, une jeune femme boulotte à lunettes surgit, arborant un sourire commercial figé.

— Vous cherchez quelque chose de particulier, demanda-t-elle.

— Non. Je regarde.

Malko fit le tour de la galerie, offrant tableaux et objets Arts Décos. Avant qu'il ne ressorte, la vendeuse lui tendit une carte de la « *Cherub Antiques* » avec son nom : Janet Mills. Il était venu pour rien. Amanda Delmonico n'était pas là. Difficile de poser des questions à son sujet sans éveiller la suspicion. Il regagna sa voiture et prit la direction du centre. Ses activités étaient vraiment réduites au strict minimum...

Le Hay Adams était toujours aussi sinistre... À peine entré, il appela la chambre d'Ann Brodski, sans succès, et se dit que demain serait un autre jour. Il en était à souhaiter l'appel de Ted Boteler.

C'est Ted Boteler qui avait reçu le représentant du Mossad à Washington, un colonel sec comme un bambou, le cheveu rare, et parlant anglais avec un lourd accent hébreu.

À sa demande, car il prétextait une urgence absolue.

Dès qu'il fut dans son bureau, l'Israélien ne perdit pas de temps.

— Je viens de recevoir un mémo de ma centrale que l'on m'a demandé de vous communiquer, annonça-t-il, posant sur la table une chemise bleue aux couleurs israéliennes.

— De quoi s'agit-il ? demanda Ted Boteler.

— De la compilation résultant de diverses sources en Syrie et d'autres travaillant sur l'Iran. Je pense que vous devriez le lire.

Le Directeur des Opérations de la CIA se plongea dans le document qui ne faisait que trois pages, puis releva la tête.

— Les Syriens disent que les Iraniens sont derrière cette opération ?

— Absolument.

— Pourquoi ? Officiellement, ils ne cherchent pas l'affrontement.

L'Israélien eut un sourire froid.

— Il y a plusieurs clans dans le pouvoir iranien. D'après les Syriens, cet attentat aurait été conçu par les Pasdaran qui s'opposent à tout rapprochement avec les États-Unis. Et réalisé par la branche du Hezbollah à leur solde.

Ted Boteler reposa le document. Blasé ; les Israéliens débarquaient toujours chez lui avec des synthèses apocalyptiques.

— OK, je vais transmettre au DG, promit-il.

L'Israélien ne se leva pas.

— Je peux vous révéler sous le sceau du secret que notre ambassadeur a demandé une audience à votre Secrétaire d'État à la Défense.

— Pourquoi ?

— Mon gouvernement pense qu'il ne faut pas rester inerte après une telle attaque. Ce serait encourager le terrorisme. Je sais que nous serions prêts à épauler les États-Unis dans une action de représailles.

Ted Boteler eut un geste évasif.

— C'est sympa ! conclut-il, mais je ne suis pas certain que ce soit à l'ordre du jour. Toutes les simulations que nous avons faites pour un raid aérien sur l'Iran ont révélé des conséquences catastrophiques... *Anyway*, ce n'est pas mon problème.

Il raccompagna quand même son visiteur jusqu'à l'ascenseur. Quelquefois, les Israéliens avaient de bons tuyaux.

Malko regardait CNN d'un œil distrait lorsque le visage barbu de Mahmoud Ahmadinejad, Premier ministre de la République Islamique d'Iran apparut sur l'écran. L'Iranien lisait une déclaration devant un micro.

« Le président Ahmadinejad dément formellement toute implication de l'Iran dans l'attentat contre le président Barack Obama » traduisit le commentateur. « L'Iran ne pratique pas le terrorisme et ne s'attaque pas aux chefs d'État. »

Fin de clip...

Malko sourit intérieurement. Tout cela ne voulait pas dire grand-chose : les Iraniens n'avouaient jamais.

Son portable couina : il avait un texto de Ted Boteler qui lui donnait rendez-vous le lendemain pour déjeuner au Potomac Café, à Tyson Corner, non loin de la CIA.

Qu'allait-il lui demander ?

CHAPITRE X

Ronald Taylor avait l'impression de débarquer d'un autre monde lorsqu'il poussa la porte de son appartement. Une voiture du FBI l'avait raccompagné jusqu'à chez lui, après trente-six heures d'interrogatoire. Une autre avait également ramené Amanda Delmonico chez elle. La confrontation avait été un moment particulièrement pénible.

Amanda Delmonico avait été très digne, répondant posément à toutes les questions des policiers, mais ils n'avaient même pas pu manifester leurs sentiments réciproques.

Il alla à la cuisine, prit une bouteille de Scotch et s'en versa une solide rasade. Il n'eut pas le temps de la boire, son portable sonnait.

— Tu es rentré ? demanda Amanda.

— À l'instant ! My God, je suis désolé...

— Tu n'y es pour rien, dit-elle, mais j'ai très envie de te voir.

— Je prends une douche et je viens te chercher. On va dîner dans un endroit sympa.

— Viens vite, réclama la jeune femme.

Ronald Taylor prit le temps de regarder son répondeur. Il était plein. Des messages de sympathie de beaucoup de gens, mais aussi quelques reproches d'avoir été imprudent, dont l'un de ses chefs directs. Il en fut profondément mortifié.

Ann Brodski chuchota presque.

— Il est en bas, je le rejoins ! Je n'ai pas beaucoup de temps.

Le sénateur n'était pas de séance de nuit... Malko se résigna à passer la soirée seule.

— Passez quand même me dire bonsoir, proposa-t-il.

— OK, mais vite.

Il entr'ouvrit la porte et Ann Brodski se glissa à l'intérieur. Elle avait remis sa voilette et il se dit qu'il la baiserait bien séance tenante, très mignonne dans un petit tailleur noir à la jupe assez ample pour être relevée facilement. À peine fut-elle dans la chambre que Malko la

plaque contre le mur et glissa la main entre ses cuisses.

— Non, souffla Ann Brodski. Demain, si tu veux, « Sugar Daddy » est avec bobonne.

Malko dut se contenter de remonter le long d'une jarretelle et Ann Brodski se sauva, le laissant légèrement frustré...

La main dans la main, Ronald Taylor et Amanda se regardaient dans les yeux, dans la pénombre propice du restaurant « Four Ways » au coin de la 20^e rue et de R street. Au déjeuner, c'était fréquenté par les gens de la CIA, mais le soir, c'était une clientèle normale...

— J'ai envie de toi ! murmura Amanda Delmonico. J'ai eu si peur.

Elle portait une robe noire toute simple, avec des bretelles, qui dessinait sa poitrine modeste, mais Ronald Taylor ne voyait que l'éclat de ses yeux sombres.

— Moi aussi, dit-il. On va aller chez moi.

Amanda Delmonico sursauta.

— Chez toi, mais...

— Ma femme est en voyage, précisa Ronald Taylor, et maintenant, je m'en fous. Je vais divorcer et on vivra ensemble.

La jeune femme lui sourit sans répondre et cinq minutes plus tard, ils roulaient vers M street.

À peine dans la petite maison de Bank street, Ronald Taylor se débarrassa de son manteau et étreignit sa maîtresse. Il sentit aussitôt le pubis de la jeune femme se coller contre lui.

— Viens, souffla-t-elle. Viens, maintenant.

Ils oscillèrent quelques minutes dans une étreinte furieuse, tandis que Ronald Taylor fourrageait sous la robe noire. Dans sa fougue, il arracha littéralement la culotte d'Amanda.

Puis, sans savoir comment, ils se retrouvèrent sur le tapis de l'entrée à faire l'amour avec fureur. Toujours habillés.

Un peu plus tard, ils éclatèrent de rire ensemble.

— Je n'avais jamais fait ça ainsi ! avoua la jeune femme. J'ai mal au dos.

— Viens, on va dans la chambre, proposa Ronald Taylor.

Ils gagnèrent la chambre conjugale et se déshabillèrent enfin. Amanda avait une grande marque rouge sur le coccyx, provoquée par le frottement de son dos sur la moquette tandis que son amant la baisait avec fureur.

Ronald Taylor déposa un baiser sur l'endroit blessé où perlaient quelques gouttes de sang.

Ensuite, ils refirent l'amour plus calmement et s'endormirent. Épuisés.

C'est le jour qui réveilla Ronald Taylor. Il était seul et se leva en sursaut. Juste pour voir arriver Amanda avec un plateau de petit déjeuner...

— Aujourd'hui, annonça-t-il, je ne vais pas au bureau.

La jeune femme sourit.

— Moi, je n'irai à la galerie qu'à midi.

Leurs regards se croisèrent et l'Américain saisit une lueur de tristesse dans les prunelles sombres de la jeune femme.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il aussitôt.

— Il ne faut pas que tu divorces... dit Amanda d'une voix imperceptible.

Ronald Taylor la regarda, glacé.

— Pourquoi ? Tu ne m'aimes plus ?

— Non, répondit Amanda. Je suis expulsée du pays. J'ai deux semaines pour partir.

— Expulsée ! Mais pourquoi ?

— Sur l'ordre du FBI. J'ai transgressé un règlement fédéral qui interdit de téléphoner à la Maison Blanche sans motif officiel. On considère que je représente un risque de sécurité...

— Mais je vais prendre un avocat ! protesta-t-il.

Amanda Delmonico secoua la tête.

— Non, tu ne gagneras pas contre le FBI. Ils vont invoquer la Sécurité Nationale. Et, de toute façon, je n'aurais pas pu rester longtemps à Washington. Je te l'avais dit, j'ai un contrat avec une galerie de Londres, qui appartient au même propriétaire et il tient absolument à ce que j'aille travailler là-bas. J'aurais peut-être pu faire traîner les choses deux ou trois mois, au plus. Je t'en avais parlé.

C'était vrai, mais à une époque où il n'était pas encore fou amoureux d'elle...

— Tu reviendras ? demanda-t-il.

Dévasté.

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme avec un sourire triste. Ce n'est pas très facile.

Devant le désarroi visible de Ronald Taylor, elle ajouta :

— J'essaierai, mais il ne faut pas que tu fasses de plans à long terme. Tendrement, elle se pencha et l'embrassa légèrement sur la bouche.

— Nous avons encore quelques jours, conclut-elle. Profitons-en. Essaie de ne pas trop travailler.

Le Potomac Café était bourré. Uniquement des espions. Tyson Corner se trouvait à dix minutes en voiture de Langley, siège de la CIA.

Nourriture roborative et fade. Vin imbuvable. Ted Boteler était arrivé en retard.

L'air soucieux.

— J'ai vu le D.G. tout à l'heure, annonça-t-il. La Maison Blanche met une pression pas possible sur l'Agence pour avoir des résultats. Il *veut* riposter mais ne sait pas où frapper.

Malko ne put s'empêcher de suggérer, mi-figue, mi-raisin.

— Qu'il vitrifie la Corée du Nord !

Ted Boteler sursauta, puis jeta un regard noir à Malko.

Dans l'état de stress où étaient les Américains, si on avait accusé la Confédération helvétique d'avoir commis l'attentat, ils auraient bombardé Berne.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, fit sombrement Ted Boteler. J'ai reçu le représentant des « schlomos » hier matin. Il sonne le tocsin et veut vitrifier l'Iran. D'après ses « sources » syriennes, c'est Téhéran qui est derrière l'attentat contre Obama.

» Comme lorsqu'ils se sont vengés de l'attaque de l'Airbus d'Iranair abattu par le croiseur Vincennes, il y a quelques années.

— Ce n'est pas impossible, reconnut Malko, mais il n'y a pas de preuves.

Ted Boteler répondit à un de ses portables qui couinait, écouta et annonça à Malko.

— C'est Mueller. Après avoir interrogé tous les gens de la station-service Exxon où on a retrouvé le fourgon de la « Général Aviation », ils ont recueilli quelques témoignages.

» D'abord, on a remarqué quelques hommes de type oriental autour d'un fourgon blanc qui a stationné quelque temps sur place.

» Très probablement le véhicule qui a amené les terroristes jusque-là.

— C'est tout ?

— Non. Un des pompistes a remarqué qu'il avait une plaque du New-Jersey.

— C'est vague...

— Attendez, continua Ted Boteler qui semblait un peu plus optimiste. Le New-Jersey, c'est une des bases du Hezbollah aux États-Unis. Alors, les « *gumshoes* » ont eu l'idée de screener tous les véhicules de ce type ayant été utilisés par des membres supposés du Hezbollah.

» Il en ont trouvé un, appartenant à un certain Abi Charla, libanais, propriétaire d'une petite épicerie.

— Ils ont trouvé ce Abi Charla ?

— Non, il est, paraît-il, au Canada...

— Il n'a peut-être rien à voir avec l'affaire.

— Peut-être. Mais le FBI a diffusé le numéro et le signalement du

fourgon, à tout le monde. Les postes frontières, Canada et Mexique, les stations-services, les *highway patrols*...

— Souhaitons qu'ils le trouvent, conclut Malko. Si c'est vraiment l'homme qui a acheminé les kamikazes jusque-là, il a forcément des choses à dire.

— *You bet !*⁽³⁹⁾

— À propos, enchaîna Malko, John Mulligan m'a dit que vous vouliez me demander quelque chose...

— C'est exact. Les conseillers du président l'ont fortement poussé à faire *quelque chose*, sans attendre d'avoir identifié à coup sûr les « sponsors » de cet attentat.

— Cela semble difficile, et même antinomique.

— Non. Il s'agit d'une opération « noire » destinée à faire comprendre aux Iraniens que nous les soupçonnons fortement.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Craignant le pire.

— Vous allez partir à Beyrouth.

— Mais, je vous ai dit que...

— Ce n'est pas pour enquêter. En même temps que vous, une Jeep Cherokee chargée de 500 kilos d'explosifs partira sur un de nos vols militaires. Vous serez chargé de l'amener devant l'ambassade d'Iran de Beyrouth, afin de faire exploser cette charge, de nuit, lorsque la voie est déserte. Nous ne souhaitons pas tuer d'Iraniens, mais nous voulons qu'ils comprennent que nous ne sommes pas idiots.

— Avec cinq cents kilos, remarqua Malko, vous risquez de tuer beaucoup de monde... Même la nuit.

— Non. On m'a transmis des photos, assura le Directeur des Opérations. Il y a un très haut mur sur une centaine de mètres et, la nuit, la circulation est nulle dans cette voie. Vos deux amis, Chris Jones et Milton Brabeck, vous accompagneront. C'est eux qui actionneront le détonateur. Ainsi, vous ne salirez pas vos blanches mains princières, ajouta l'Américain d'un ton ironique.

Malko lui jeta un regard glacial.

— Depuis le temps que vous m'envoyez sur des coups pourris, mes mains ne sont pas sales, mais pleines de sang. Qui a eu cette brillante idée ?

— Je ne peux pas vous le dire, mais ce n'est pas nous...

Malko était atterré. Il y avait longtemps que la CIA ne s'était pas lancée dans ce genre d'opérations complètement folles, et, généralement, contre-productives. Il fallait que la Maison Blanche soit secouée pour en arriver là...

Il tenta de raisonner Ted Boteler, occupé à découper un steak qui semblait résister courageusement.

— Ted ! fit-il. C'est une connerie. Une sombre connerie. C'est une

opération *terroriste*. Qui peut avoir des conséquences désastreuses.

— Il s'agit d'une opération approuvée et décidée au plus haut niveau, affirma le directeur de la Division des Opérations.

— Et s'il y a des morts ?

— Nous assumons.

— Et si on se fait prendre ?

L'Américain leva un regard torve.

— Si on fait appel à vous, c'est pour être tranquille. Vous êtes notre plus brillant chef de mission.

— Et si je refuse ?

Ted Boteler leva le regard de son steak et laissa tomber, d'un ton plein de sous-entendus.

— Vous allez décevoir des gens très haut placés.

Autrement dit, il serait mis sur la touche. Une option qu'il ne pouvait pas se permettre, financièrement. Comme s'il avait deviné ses pensées, Ted Boteler se pencha vers lui et précisa :

— Je ne vous dis pas le montant de votre « fee »⁽⁴⁰⁾, mais vous serez surpris.

Malko demeura silencieux. Lui qui s'efforçait de se conduire en samouraï, allait se mettre dans la peau d'un mercenaire...

Ted Boteler lui adressa un sourire presque affectueux.

— Je sais que *vous* ne ferez pas n'importe quoi. Et qu'avec vous, il n'y aura pas de dégâts collatéraux...

— Bien, conclut Malko, il me semble que je n'ai pas le choix. Le départ est pour quand ?

— Attendez, John Mulligan veut à tout prix que vous « sentiez » Amanda Delmonico, la maîtresse du type du Secret Service. Faites ce qu'il vous a demandé, même si c'est idiot. Je ne crois pas une seconde que Ronald Taylor soit pour quoi que ce soit dans cet attentat, pas plus que cette jeune femme. Il est peut-être un peu trop amoureux, mais ce n'est pas un délit. Ces enfoirés de « *gumshoes* » ont mis leurs deux portables sur écoute. Ils vont s'amuser en les décryptant. Ils pourront écrire un livre porno après.

Le restaurant commençait à se vider, toutes les voitures repartant pour Langley. Ted Boteler regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille. J'ai rendez-vous avec le D.G. Je vous rappelle dès que tout est prêt. À propos, Chris Jones et Milton Brabeck vous attendent pour dîner chez Mo et Jo, au coin de Connecticut et de L street. Huit heures.

Malko recommanda un autre express. Pensif. La CIA partait dans tous les sens.

Faire peur aux Iraniens était certes une idée séduisante, mais le passé avait prouvé qu'ils avaient une sérieuse capacité de riposte...

Il ne restait plus qu'à tirer le meilleur parti de son séjour forcé à

Washington. Normalement, Ann Brodski devait être débarrassée de son « Sugar Daddy ». Il allait devoir concilier ses fantasmes avec son dîner professionnel.

Les yeux d'Ann Brodski brillaient d'une joie enfantine. Comme prévu, son sénateur lui avait laissé quartier libre, accaparé par son épouse légitime.

— Je vous plais ? demanda-t-elle en ouvrant son vison, à peine entrée dans la chambre.

Malko ne vit d'abord qu'une robe de lainage vert assez quelconque, puis son œil exercé remarqua que la taille de la jeune femme paraissait particulièrement étranglée. S'avançant, il la prit par les hanches et sentit aussitôt sous ses doigts les baleines d'une gûpière.

— Je l'ai achetée par correspondance, précisa Ann Brodski. C'est la première fois que je la mets.

On sentait qu'elle avait envie de l'essayer tout de suite. Malko lui adressa un sourire complice.

— C'est une très bonne idée, fit-il, mais, avant de dîner, je vous emmène à une galerie d'art...

Ann Brodski ouvrit des yeux comme des soucoupes et soupira.

— J'aurais préféré une boutique de lingerie ! Il y en a des chouette, ici. Ce n'est pas un bled comme chez moi. Et puis, moi, l'art, c'est pas trop mon truc...

Il fallut à Malko une grande volonté pour ne pas la basculer instantanément sur le sofa jaune. C'était touchant cet amour de l'érotisme.

— Venez, dit-il.

— Je ne veux pas sortir avec vous, protesta-t-elle.

— Je suis garé au parking souterrain, personne ne vous verra.

— OK, mais, alors, on prend deux ascenseurs. Je vous retrouve en bas.

Malko monta la rampe du parking souterrain menant à la 16^e rue. Une pluie fine tombait sur Washington. Juste avant d'atteindre la rue, Ann Brodski se coucha pratiquement sur son siège, la tête sur les genoux de Malko.

Et, sa bouche au contact de son zip. Écartant le tissu avec ses lèvres, elle parvint à saisir entre ses dents la languette de métal permettant de le faire coulisser vers le bas. Elle avait déjà ouvert dix centimètres lorsque Malko déboucha dans Sixteen street.

— Ann, remarqua Malko, si un policier nous voit, nous aurons de gros ennuis. Et votre sénateur risque d’être au courant.

Ann Brodski s’arrêta net et se redressa.

— Dommage ! fit-elle, ça m’excitait.

Cette fois, il trouva une place plus près de « *Cherub Antiques* ». À peine en eut-il franchi la porte qu’il aperçut une femme correspondant au signalement de la maîtresse de Ronald Taylor. Une brune fine, à l’allure élégante, avec de longs cheveux cascadeant sur les épaules et d’immenses yeux noirs. Après avoir échangé quelques mots avec l’autre vendeuse, elle marcha vers eux avec un sourire commercial.

— Vous avez repéré un objet en particulier ?

— Pas encore, avoua Malko, je voulais revenir avec ma copine.

— Alors, regardez et revenez m’en parler, proposa la jeune vendeuse.

Elle repartit vers le bureau et se mit au téléphone. Après avoir consciencieusement regardé tout ce qu’offrait la galerie, Malko voulut une « identification positive ».

— Il faut que je réfléchisse, dit-il. Pouvez-vous me laisser votre carte ?

— Bien sûr !

Il la prit : elle s’appelait bien Amanda Delmonico. La femme dont le N° 2 du *Secret Service* était fou amoureux...

Ann Brodski s’était isolée dans un coin pour répondre à son portable. À peine furent-ils ressortis de la galerie qu’elle lança à Malko.

— C’était « Sugar Daddy ». Il va essayer de se débarrasser de « Mom » le plus vite possible. On n’a pas beaucoup de temps...

Ce qui arrangeait plutôt Malko qui devait aller dîner avec Chris Jones et Milton Brabeck.

Dès qu’ils atteignirent Sixteen street, elle demanda à Malko de la déposer vingt mètres avant l’hôtel tandis qu’il allait au parking et lui demanda la clef de sa chambre. Malko la lui donna, sans bien comprendre.

Il ne voyait pas très bien ce que lui apportait sa visite à la galerie... Après avoir été « grillée » par le FBI, Amanda Delmonico n’avait pas grand-chose à cacher...

Lorsqu’il arriva à son étage, il vit que la porte de sa chambre était entr’ouverte. Pourtant, une fois entré, il ne vit personne. Jusqu’à ce qu’une voix lançât derrière lui.

— *Happy Birthday, Mister President !*

Ann Brodski s’était dissimulée derrière la porte, ne portant sur elle qu’une magnifique guêpière noire retenant des bas de couleur chair et ses escarpins. Ses seins jaillissaient de la guêpière et, dès que Malko la prit par la taille, ils en sortirent complètement. Ann l’entraîna devant le grand miroir complaisamment.

— Qu'est-ce que je me trouve bandante ! lança-t-elle.

Malko, excité par cette candeur érotique décida d'en profiter.

— Agenouille-toi, demanda-t-il, et...

Il n'eut pas à préciser : Ann était déjà en train de le libérer. Elle commença son sacerdoce, tout en se regardant dans la glace, ravie.

Lorsque Malko fourra son sexe entre ses seins, elle les rapprocha et commença à se balancer comme un cobra. Toujours sans quitter la glace des yeux.

Malko ne put pas l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Lorsque sa semence jaillit, Ann la regarda avec une expression extatique. Une forme rare de narcissisme.

— Maintenant, fit-elle, je vais m'occuper de toi...

Elle replongea sur lui avec la même fougue... et ne mit pas longtemps à le ranimer. Cette fois, c'est lui qui mena le jeu.

Il la fit se mettre à quatre pattes devant la glace, saisit ses hanches étranglées par la guêpière et s'agenouilla derrière elle. Entrant lentement dans son ventre.

À part Alexandra, peu de femmes prenaient autant de soin pour leur lingerie... Le regard glué à la glace, Ann le regardait entrer et sortir d'elle. Puis, elle demanda d'une toute petite voix.

— Tu n'as pas envie de mon cul ? Je pensais que la guêpière te donnerait envie...

Malko se dit qu'on était toujours trop bon avec les femmes, et refoula instantanément sa galanterie naturelle.

Lorsqu'il força les reins de Ann, elle ressemblait à Saint Sebastien en plein martyr : un mélange de douleur et d'extase...

Lorsque Malko explosa tout au fond de ses reins, elle donna un coup violent comme pour mieux le faire pénétrer le plus loin possible.

— Je voudrais avoir des photos de moi en train de baiser, chaque fois avec une tenue différente, avoua-t-elle. Et puis, ensuite faire un album.

Brusquement, elle regarda sa montre et poussa une exclamation.

— My God : Il est huit heures et demie ! Si « *Sugar Daddy* » est en avance, il me tue.

Elle rafla sa robe verte et fonça vers le couloir ; Malko se dit qu'il était temps d'aller retrouver Chris Jones et Milton Brabeck.

La tête de Chris Jones touchait presque le plafond. La minibrasserie Mo & Jo, installée dans un sous-sol, était un endroit « in », aux murs couverts de caricatures des célébrités de Washington, mais on se serait cru dans une boîte.

Chris Jones se leva, manquant s'assommer et tendit une main

énorme à Malko, arborant un sourire ravi.

— Enfin, on se voit dans un endroit normal ! Milton arrive, il a été garer la voiture.

Le « gorille » n'avait pas changé depuis leur dernière rencontre en Suisse. Les cheveux gris coupés ras, les épaules de docker, des mains-battoirs et les éternels costumes mal coupés et trop larges permettant de dissimuler l'artillerie, l'armement d'un petit porte-avion...

Malko réprima un cri comme les énormes doigts de Chris Jones faisaient entrer sa chevalière dans sa peau...

— Chris, fit-il, vous ne connaissez pas votre force !

Milton Brabeck surgissait déjà. Le clone de son copain. Nouvelle poignée de mains. Les deux « gorilles » remuaient la queue de joie. Ils semblaient trop gros pour la petite table recouverte d'une nappe à carreaux. Le patron apporta le menu et Chris Jones annonça triomphalement.

— Ici, ils ont tous les hamburgers du monde. Les meilleurs de Washington !

Enfin, il était dans son élément...

Ils commandèrent des Scotch, en apéritif, et Malko prit sa vodka habituelle. Heureux de retrouver ses vieux compagnons d'opération.

Dès que le patron fut parti avec la commande, Chris Jones se pencha à travers la table et dit à voix basse ;

— Il paraît qu'on va faire sauter ces enfoirés d'Iraniens !

C'est à ce moment que Malko réalisa que Ted Boteler n'avait pas parlé à la légère. Ils allaient *vraiment* faire sauter l'ambassade d'Iran à Beyrouth.

CHAPITRE XI

Un ange passa, le vol alourdi par les explosifs accrochés sous ses ailes.

Malko voulut doucher l'enthousiasme juvénile des deux « gorilles ».

— Je ne sais pas si c'est une très bonne idée... annonça-t-il.

Milton Brabeck faillit s'étrangler avec son hamburger.

— Comment ! Ces enfoirés essaient de tuer notre président et on reste sans rien faire ! Moi, je trouve qu'on est trop bons. On devrait les vitrifier jusqu'au dernier.

— Et ensuite, leur piquer leur pétrole, renchérit Chris Jones. Peut-être que l'essence serait moins chère. Presque trois dollars le gallon, c'est une honte.

— Vous avez des détails techniques sur l'opération ? coupa Malko.

— Bien sûr ! On est en train de préparer à « La ferme » une belle Cherokee avec des plaques bidon libanaises dans laquelle on va filer cinq cents kilos de C.4. Elle sera acheminée jusqu'au Liban par un de nos vols militaires, via Ramstein, et officiellement destinée à l'ambassade de Beyrouth.

» Les Libanais n'y verront que du feu...

— Et ensuite ? demanda Malko.

— Vous nous guiderez jusqu'à l'ambassade d'Iran. On fera quelques reconnaissances et on ira l'abandonner au milieu de la nuit, devant la grille de l'ambassade.

— Comment la ferez-vous exploser ?

— Un détonateur classique. Deux plateaux qui s'écrasent l'un sur l'autre après qu'on a enlevé la sécurité. Ils déclenchent la minuterie. Moi, je pense qu'on devrait la régler sur dix minutes. Le minimum, c'est cinq minutes. Vous savez où se trouve cette foutue ambassade ?

— Rue du Golf, dans le quartier de Bir Hassan, dit Malko. Non loin de celle du Koweït.

Il n'arrivait pas encore à croire qu'il allait se lancer dans une aventure aussi folle ! Le choix de la CIA de lui confier cette mission à haut risque n'était pas seulement dû à son « talent ». Il était préférable d'utiliser un non-Américain pour ce genre d'opération. En cas de pépin, Washington pourrait jurer n'y être pour rien.

- C'est pour quand ? interrogea Malko.
- Une semaine environ. La Cherokee sera récupérée par des gens de la Station de Beyrouth, avec couverture diplo. Ensuite, il n'y aura plus qu'à aller la récupérer.
- Les Libanais ne risquent pas de découvrir les explosifs à l'arrivée ?
- Chris Jones arbora un sourire rusé.
- *No way* ! Ils n'ont pas le droit de la fouiller, elle est en plaques diplo.
- Il éclata d'un rire tonitruant et lança :
- J'ai déjà fait des trucs marrants, mais c'est la première fois que je vais faire sauter une ambassade de bounoules.
- C'était une âme simple, avec des joies simples...
- OK, conclut Malko, dès que tout sera prêt, vous m'appellez.
- Vous n'êtes pas content de faire ce truc avec nous ? demanda Milton Brabeck, soupçonneux.
- Ravi, assura Malko.

Ronald Taylor avait eu un mal fou à se remettre au travail. Bien entendu, dans l'immeuble du Secret Service on l'avait accueilli à bras ouverts, maudissant la stupidité des « *gumshoes* ».

Le Directeur était venu en personne le féliciter. Il était blanchi. Désormais, le FBI partait sur d'autres pistes pour tenter de comprendre comment les terroristes avaient réussi à connaître l'horaire de la sortie sur *South Lawn* du Président.

Peut-être même, s'étaient-ils basés uniquement sur les journaux. Souvent, les attentats islamiques étaient un mélange d'extrême sophistication et d'improvisation...

Ronald Taylor avait écouté et remercié. Il savait son chef sincère. Personne ne l'avait jamais soupçonné. Sinon, on ne lui aurait pas laissé reprendre son poste.

Mais, tandis qu'il s'activait à son job, il n'arrivait pas à se débarrasser de son unique obsession : le départ d'Amanda.

L'idée d'aller lui rendre visite à Londres régulièrement était un leurre : il n'avait pas les moyens financiers de faire ces allers-retours... La seule solution serait, pour lui, de trouver un job à Londres. Mais, à 54 ans, même avec ses références, il aurait du mal. Et puis il faudrait aussi trouver de l'argent pour sa femme. Tout cela, le rongait. Il lui restait huit jours à profiter de la jeune femme. Il était si triste qu'il n'avait même pas l'envie d'appeler Amanda tout le temps, comme il le faisait avant « l'incident ».

Parfois, il se demandait s'il ne valait pas mieux l'oublier, la rayer de

sa vie.

Plus facile à dire qu'à faire...

Il savait que le FBI ne renoncerait pas à son expulsion. Furieux de s'être laissé surprendre par l'attentat.

Il prit quand même son portable et appuya sur la touche « mémoire ». Il avait envie de lui parler.

— Je sais que c'est une connerie, soupira John Mulligan, mais le Président s'est laissé monter la tête par ses conseillers qui sont féroce^{ment} anti-iraniens.

— Vous imaginez les conséquences politiques ! répliqua Malko. Jusqu'ici, c'étaient les terroristes d'Al Qaida qui faisaient sauter les ambassades...

» Comme les vôtres, au Kenya ou en Tanzanie...

Il avait obtenu facilement un rendez-vous de quinze minutes avec le *Special Advisor for Security* de la Maison Blanche, espérant faire annuler l'opération libanaise. Sa dernière phrase fit visiblement vaciller John Mulligan.

— Il ne s'agit pas de tuer des diplomates iraniens, corrigea vivement celui-ci. Ted Boteler m'a transmis le dossier opérationnel. L'ambassade d'Iran est située dans une avenue déserte la nuit et protégée par un haut mur. La charge fera sauter le mur et, peut-être, endommagera le bâtiment, mais il n'y aura pas mort d'hommes.

Malko renonça à le contredire. Sachant pourtant, que dans ce genre d'opération, il y a beaucoup d'impondérables.

Il fit encore une ultime tentative.

— Cela ne va pas arranger les relations avec l'Iran, remarqua-t-il. Je pensais que des négociations étaient en cours.

Le *Special Advisor for Security* secoua la tête et laissa tomber :

— *Bullshit* ! Ils nous baladent. Le Président le sait, mais il n'a pas d'autre alternative. L'Iran ne cédera *jamais* sur le nucléaire.

» Si l'attentat avait réussi, je pense que notre nouveau Président, Joe Biden, n'aurait pas pu résister à la pression des médias et qu'il aurait bombardé l'Iran.

» Et là, alors...

Il laissa sa phrase en suspens.

On ouvrait la boîte de Pandore. Une boîte pleine de bruit et de fureur dont le contenu risquait de balayer beaucoup de choses entre la Méditerranée et l'Inde... Les deux hommes demeurèrent un moment silencieux, puis John Mulligan se versa un peu de café.

Comme pour couper court à toute nouvelle mise en cause de la

mission de Malko, il conclut :

— Ne traînez pas trop à Beyrouth, ensuite.

— Vous avez renoncé à me faire contacter le Hezbollah ?

— Oui. Sinon, on agirait différemment. Vous nous avez convaincus que cet Ali Mugniyeh ne coopérerait *jamais* avec nous. Laissons le FBI continuer son enquête. Ils vont peut-être découvrir un indice décisif...

— Prions, soupira Malko. Mais le FBI n'aurait jamais dû soupçonner Ronald Taylor. Si ce dernier avait été complice des terroristes, il leur aurait signalé la présence de l'écran géant, qui rendait leur mission impossible.

» À propos, enchaîna Malko, je me suis rendu à la galerie de M Street et j'ai vu la maîtresse de Ronald Taylor. C'est une très jolie femme, mais on ne peut guère en dire plus.

Le *Special Advisor* balaya la maîtresse de Ronald Taylor d'un geste sec.

— *Forget it !* C'était idiot de ma part de vous demander d'aller la voir. Le FBI l'a grillée pendant trois jours, a fouillé toute sa vie. Elle n'est à Washington que depuis six mois. Nationalité argentine et, après Washington, va travailler à Londres, dans une autre galerie ; Le FBI l'a scannée avec le MI 5⁽⁴¹⁾ qui ne la connaît pas.

» Ils ont inspecté son passeport, étudié ses voyages. Ses relations à Washington. Rien. Comme elle partage son appartement avec deux autres filles, on sait tout de sa vie. Qui est réduite à sa plus simple expression. Son boulot et Ronald Taylor...

Ronald Taylor était étendu dans le noir, à côté d'Amanda Delmonico. Nus, la main dans la main. Ils avaient fait l'amour et décidé qu'ils passeraient cette nuit au Marriott, la femme de Ronald étant revenue.

C'est Amanda qui brisa le silence.

— Ron, fit-elle d'une voix bouleversée, je crois qu'il vaut mieux m'oublier.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Il avait l'impression qu'on lui enfonçait un poignard dans le ventre.

Amanda lui serra très fort la main.

— Parce que je ne veux pas briser ta vie qui est ici. Bien sûr, tu pourrais venir vivre à Londres, mais ce serait très difficile. J'essaierai de revenir en vacances ici. Notre histoire restera un merveilleux souvenir tant que je vivrai.

Ronald Taylor demeura silencieux, sachant au fond de lui-même qu'Amanda avait raison.

Puis, il la prit dans ses bras et commença à lui faire l'amour très lentement, en ordonnant à chacune de ses cellules de bien en profiter.

Nassir Moussawi n'avait pas quitté la planque de Macomb street, en haut de Connecticut avenue, depuis qu'il était revenu de *Freeway Airport*.

Glué devant la télévision, il avait suivi les événements depuis son retour et avait pleuré de rage et de déception en apprenant que ses frères avaient raté leur cible. Certes, le seul fait de frapper la Maison Blanche était un succès, mais ce n'était pas suffisant... Plusieurs fois par jour, il priait Allah d'accueillir ceux qui avaient donné leur vie pour lui.

Le fourgon qui lui avait servi à amener les kamikazes jusqu'à la station Exxon était dans la cour, sous une bâche.

Nassir Moussawi avait décidé de ne pas retourner dans le New-Jersey. Le FBI savait qu'il faisait partie des cadres clandestins du Hezbollah aux États-Unis, donc, ils avaient sûrement sa photo. Or, le vigile de *Freeway Airport* avait probablement donné un signalement précis de lui, puisqu'il était au volant, en repartant.

Les « spécial agents » du FBI étaient de bons professionnels. Ils avaient sûrement déjà constaté son absence du New-Jersey et devaient lui avoir tendu une souricière.

Donc, il allait rester là quelques jours, puis tenter de gagner le Canada en train, le moyen de transport le moins surveillé.

Sa carrière aux États-Unis était terminée.

Il y en avait un tiroir plein de soutiens-gorge, strings, porte-jarretelles, slips, trois guêpières et des bas de toutes les couleurs.

Ann Brodski pliait bagage, direction le Tennessee. « Sugar Daddy » avant de quitter Washington, n'avait payé la chambre que jusqu'au lendemain. Du coup, Ann avait invité Malko dans sa chambre. Elle se retourna vers lui et demanda.

— Qu'est-ce que tu veux que je mette ?

Malko prit un soutien-gorge noir qui n'enveloppait qu'une partie des seins, un porte-jarretelles en satin noir bordé de dentelles et des bas gris aux reflets bleus.

— Je te rejoins, dit Ann Brodski.

Elle arriva un quart d'heure plus tard. Elle avait remis sa voilette et enfilé un tailleur noir assez bien coupé. Malko, qui s'envolait le lendemain pour Beyrouth, sentit sa libido se mettre à hurler.

Sans un mot, il la poussa contre le petit bureau et ouvrit la veste du tailleur. Saisissant les pointes de seins et les tordant doucement.

Ann Brodski avait légèrement relevé sa jupe afin d'apercevoir dans le miroir le haut de ses bas et les jarretelles. Quand Malko glissa une main sous la jupe, elle frémit.

— Doucement, je suis déjà si excitée...

En un clin d'œil, elle s'empara de lui et se laissa tomber à genoux sur la moquette grenat, puis releva sa voilette juste assez pour le prendre dans sa bouche.

On se serait cru revenu un siècle en arrière... Une grande bourgeoise 1900 un peu salope, satisfaisant son amant. Malko appuya doucement sur sa nuque et elle l'enfonça encore plus dans sa bouche.

Le spectacle dans la glace était magique... Malko se sentait grandir comme un géant.

Il la força à se relever, le sexe pointant vers la jeune femme.

D'elle-même, elle posa la pointe d'un de ses escarpins sur une chaise, pour que Malko ait plus facilement accès à son ventre. Il s'y enfonça lentement, savourant chaque centimètre.

Jusqu'à ce que, trop excité, il se mette à la pilonner violemment.

Ann Brodski ne quittait pas la glace des yeux. Malko eut l'impression qu'elle coulait encore plus sur lui quand il explosa au fond de son ventre.

Ensuite, comme une somnambule, elle rabattit sa voilette et regagna sa chambre. Son avion partait très tôt le lendemain et il y avait peu de chances pour que Malko aille jamais dans le Tennessee.

À travers le hublot du Boeing 767, Malko regardait le tapis de nuages blancs dans lequel le 767 allait bientôt plonger pour atteindre Beyrouth. Il avait dormi, l'avion étant à moitié vide. Sur la rangée d'en face, il y avait une jeune femme à l'air austère, à peine maquillée, avec des lunettes d'écaille, qui avait pianoté sur son ordinateur pendant une bonne partie du vol.

Lorsqu'elle s'était levée, Malko avait découvert une silhouette fine, avec une croupe agréable moulée par un pantalon de cuir. À plusieurs reprises, ils avaient échangé des sourires mécaniques, mais ne s'étaient pas adressé la parole.

L'avion commençait à vibrer : on entrait dans la couche de nuages.

Malko pensa à Chris Jones et Milton Brabeck qui arrivaient sur un vol militaire de l'US Air Force apportant du matériel pour l'ambassade américaine de Beyrouth. Dont la Cherokee bourrée d'explosifs, destinée à l'ambassade d'Iran. Officiellement, destinée à renforcer le parc automobile de l'ambassade.

Les deux « gorilles » descendraient à Chypre, d'où ils gagneraient l'ambassade dans un hélicoptère américain. De cette façon, il n'y aurait aucune trace de leur passage à Beyrouth. Le travail de reconnaissance appartenait à Malko.

La couche de nuages se déchira soudain et Beyrouth apparut sous les ailes du 767. La mer était aussi bleue que lors de son dernier passage en septembre de l'année précédente, mais la température devait être nettement inférieure. En mars, il ne faisait jamais chaud au Liban. Perdu dans ses pensées, il sentit à peine les roues toucher le sol de la piste.

Il se demanda si le Hezbollah allait découvrir sa présence rapidement.

Depuis son dernier voyage et son enquête sur le meurtre de Rafic Hariri, il avait un gros contentieux avec le mouvement chiite...

Enfin, l'appareil s'arrêta en face de l'aérogare. Sa voisine commença à lutter avec un gros sac visiblement très lourd, coincé dans le rack.

— Je peux vous aider ? proposa Malko.

Elle s'écarta avec un sourire.

La valise était, effectivement, très lourde...

— Merci, fit la jeune femme en anglais. Vous êtes déjà venu à Beyrouth ?

— Oui, dit Malko. Pourquoi ?

— Moi, c'est la première fois. On trouve des taxis assez facilement à l'aérogare ? Ce n'est pas dangereux ?

— Depuis quelque temps, non, assura Malko. Vous allez à l'hôtel ?

— Oui. À l'Intercontinental.

Le Phoenicia.

— Moi aussi. Si vous avez une réservation, ils ont dû envoyer une navette ou un taxi. Si ce n'est pas le cas, je vous accueillerai dans le mien, avec plaisir. Vous êtes en vacances ?

L'inconnue secoua la tête.

— Oh, non ! Je suis analyste financière chez Mac Kenzie. Je viens faire un audit à la banque HSBC.

— Voilà pourquoi ils vous ont mis au Phoenicia. C'est juste en face.

Cinq minutes plus tard, ils se retrouvèrent à l'Immigration, puis aux bagages, et franchirent la douane ensemble. La foule habituelle des porteurs de pancartes était massée devant les barrières, en face de la porte coulissante des arrivées. Soudain, la voisine de Malko poussa une exclamation, montrant une pancarte brandie où était inscrit « Mac Kenzie ».

— Vous avez raison, fit-elle, on m'attend. C'est superbe. Et vous ?

Il n'y avait aucune pancarte au nom de Malko, et pour cause... C'était une voiture de la CIA qui venait le récupérer. Plus sûr et plus discret.

— Le mien doit être en retard, affirma-t-il.

Pendant que l'employé du *Phoenicia* était en train de prendre les bagages de la jeune femme, celle-ci prit une carte dans son sac et la tendit à Malko.

— Si vous avez besoin de quelque chose à HSBC.

Malko n'avait besoin de rien mais regarda la croupe moulée par le pantalon de cuir se balancer et prit la carte. Beyrouth lui avait toujours porté chance, côté femmes. Cette informaticienne austère avait peut-être les ovaires en ébullition.

Il attendit qu'elle ait disparu pour se diriger vers la sortie. Il n'avait pas parcouru vingt mètres qu'un grand jeune homme aux cheveux ras surgit de la foule.

— *Welcome*, Mr Linge. Mister Syracuse est venu vous chercher. Suivez-moi.

Il lui emboîta le pas jusqu'à une énorme *Nissan X-trail* aux vitres teintées.

Rien n'avait changé depuis six mois.

CHAPITRE XII

La réunion se tenait dans un des innombrables locaux souterrains de la branche militaire du Hezbollah, dans le faubourg du sud, Borj El Brajniah. C'est Ali Shamkani, le directeur de cabinet d'Hassan Nasrallah, le chef politique du Hezbollah, qui présidait. Autour de la table, se trouvaient les différents responsables de la branche militaire.

— Le *Sayyed* exige que nous découvriions la vérité sur l'affaire de Washington, attaqua Ali Shamkani. Cette affaire a de très graves conséquences pour nous au Liban. Le *Sayyed* a travaillé d'arrache-pied pour reconstruire notre image nationale et internationale, et voilà que le monde entier nous colle à nouveau l'étiquette de terroristes.

Il termina sa diatribe en fixant un petit moustachu trapu assis en face de lui, qui jouait nerveusement avec un stylo. Mustapha Shahabé, le remplaçant d'Imad Mugniyeh.

À peine Ali Shamkani s'était-il tu, qu'il lança :

— Frère Ali, j'ai été convoqué par le Sayyed le lendemain de l'attentat de Washington et je lui ai dit tout ce que je savais : je n'ai pas rencontré Nassir Moussawi, le responsable de notre branche extérieure aux États-Unis, depuis près d'un an. Comme vous le savez, nous n'utilisons pas nos frères vivant aux États-Unis, qui étaient gérés jusqu'en 2008 par le frère Imad Mugniyeh, tombé en martyr.

Mustapha Shahabé transpirait à grosses gouttes, tiraillant sur sa barbe bien taillée.

— Tu connaissais les deux frères qui ont revendiqué l'attentat ?

— Non.

— Est-il possible qu'ils n'appartiennent pas à notre mouvement ?

— Le FBI semble les avoir connus et catalogués comme nos militants.

Il y eut un lourd silence, rompu par Ali Shamkani.

— Nassir Moussawi est sûr ?

— Je le pense.

— Tu es entré en contact avec lui depuis l'incident ?

— Il ne m'a pas donné signe de vie.

Nabil Trad, chargé de la Sécurité Intérieure du Hezbollah, sortit une fiche de son classeur.

— Nassir Moussawi avait été recruté par le frère Imad Mugniyeh en 1998. Il a effectué un long séjour en Iran, avant de gagner les États-Unis. Moi-même, je ne l'ai jamais rencontré.

Lourd silence.

— Est-il possible que les Iraniens aient nommé, sans nous le dire, un responsable des Opérations Extérieures, en remplacement d'Imad Mugniyeh ? demanda Ali Shamkani.

C'est Mustapha Shahabé qui eut le courage de répondre.

— Ce serait un geste inamical, observa-t-il. Mais ce ne peut pas être exclu.

Ali Shamkani était en train de bâtir à toute vitesse dans sa tête un scénario qui expliquerait tout. Il remarqua d'une voix acide.

— L'année dernière, remarqua-t-il, nous avons été victimes d'une « pénétration » qui a mis en fureur nos amis syriens. Quelqu'un a communiqué aux Américains des informations totalement secrètes sur l'opération Hariri. Nous avons dû nous séparer de plusieurs de nos militants sous la pression syrienne. Et pourtant, je suis certain qu'ils n'avaient rien à se reprocher.

» On n'a jamais pu identifier le coupable. Mais nous avons tous pensé que cela venait des Iraniens. Tourné vers Mustapha Shahabé, il ajouta :

— Je suppose, Mustapha, que tu as un moyen de contacter Nassir Moussawi.

— Oui, mais je ne l'utilise qu'en cas d'extrême urgence. Par mesure de sécurité.

— Il s'agit d'un cas d'extrême urgence, trancha Ali Shamkani. Je veux le voir, ici, à Beyrouth, le plus vite possible.

Nassir Moussawi se réveilla en sursaut en entendant un de ses portables couiner deux fois, signalant l'arrivée d'un SMS. Normalement, il ne recevait jamais de message sur cet appareil, dont il se servait uniquement pour appeler parfois Beyrouth, en SMS, moins facile à intercepter qu'une communication téléphonique.

Il alla chercher l'appareil au fond de la poche de sa canadienne et lut le court message.

— « Reviens d'urgence. Omar. »

Omar était le pseudo du nouveau responsable de la Branche Extérieure, Mustapha Shahabé. Cet appel le contrariait. Pour sa sécurité, il aurait préféré demeurer encore une dizaine de jours dans cette planque, comme une taupe dans son trou. Le remue-ménage consécutif à l'attentat n'était pas calmé et il était certain que le FBI déployait tous ses efforts pour le retrouver. En temps ordinaire, il était

déjà l'objet d'une surveillance constante et tous ses appels étaient écoutés. Il avait même pensé qu'on avait posé des micros dans sa maison.

Une fois, il avait découvert une puce dissimulée sous la carrosserie de sa voiture, permettant de suivre ses déplacements. Il l'avait laissée en place, utilisant un autre véhicule pour les déplacements « sensibles ».

Il n'avait plus qu'à gagner la frontière canadienne.

Heureusement, il connaissait un réseau à Niagara Falls, qui faisait passer les immigrants clandestins par une réserve indienne.

Seulement, il fallait arriver jusque-là !

Ray Syracuse fit les présentations. Deux personnes se trouvaient déjà dans le bureau lorsque Malko y pénétra : un Libanais et un homme au type oriental moins marqué.

— Nathan Mofaz est le représentant du Mossad à Chypre, annonça Ray Syracuse. Nous l'avons amené ici directement par hélicoptère. Le Brigadier Jessini a repris la place de Jamil Sayed et dirige la Sûreté Générale.

Le Brigadier Jessini donna une poignée de mains distraite à Malko. C'était forcément un Chiite, car ce poste à la « Générale » revenait automatiquement à un Chiite.

L'Israélien fut un peu plus chaleureux. Ray Syracuse se tourna vers Malko.

— Vous vous doutez que depuis l'attentat du 15 mars, nous sommes sur les dents. Langley me noie sous les messages et les demandes d'information. Vous en savez peut-être plus que moi puisque vous arrivez de là-bas...

— Pas beaucoup plus, expliqua Malko. C'est le FBI qui s'occupe de l'enquête sur le sol des États-Unis. Ils semblent avoir identifié plusieurs membres du commando, mais aucun n'a pu être capturé et les principaux acteurs sont morts. À part la revendication sur la cassette, il n'y a pas grand-chose ; il est certain que l'attentat a été préparé sur le sol des États-Unis et...

Nathan Mofaz l'interrompt.

— Nous avons intercepté des messages et fait appel à nos sources ici, à Dubai et au Soudan. Il est incontestable que cet attentat est le fait du Hezbollah. Il est d'ailleurs signé. Que ce soit la branche libanaise ou celle basée à Téhéran, cela a peu d'importance.

Ray Syracuse se tourna vers le brigadier Jessini.

— Qu'en pensez-vous ?

Le chef de la Sûreté Générale jeta un regard noir à son homologue

israélien. Les deux hommes ne semblaient pas vraiment sympathiser.

— J'ai des échos différents, avança-t-il. Bien sûr, je ne suis pas *certain* de leur authenticité, mais il semble que le *Sayyed* Nasrallah soit furieux de ce qui est arrivé à Washington.

Nathan Mofaz eut une toux en forme de ricanement.

— On dirait que vous ne les connaissez pas, grinça-t-il, *jamais* le Hezbollah n'a avoué aucun de ses crimes. Nous *savons* qu'ils ont récupéré notre pilote Ron Arad, en 1982, nous avons pu retracer tout son parcours. Il a été torturé, emmené en Iran et finalement exécuté à Beyrouth. Or, ils ont toujours prétendu ne rien savoir sur lui.

Il en bouillait d'indignation.

Le Brigadier Jessini hocha la tête.

— Le Hezbollah est très secret, fit-il, mais nous avons intercepté une conversation entre Hassan Nasrallah et Nabih Berri, le chef d'Amal, allié politique du Hezbollah, au cours de laquelle Nasrallah se plaignait d'être diffamé.

— *Bullshit !* cracha Nathan Mofaz. Nous savons par nos écoutes et nos sources que c'est la branche « iranienne » qui a voulu venger son martyr, Imad Mugniyeh, et, en même temps, frapper un grand coup. Les Iraniens sont jaloux d'Al Qaida. Ils veulent montrer que les Chiites peuvent, eux aussi, frapper l'Amérique. Il est possible que le Hezbollah libanais n'ait pas été impliqué dans cette opération.

— Avez-vous un contact avec Hassan Nasrallah, Brigadier, demanda Malko.

— Pas directement. À travers Ali Shamkani, son directeur de cabinet. Je lui ai posé la question, il jure, lui aussi, que cela ne vient pas d'eux.

— Mais enfin ! explosa l'Israélien, deux membres *identifiés* du Hezbollah ont revendiqué cet attentat ! Explicitant leurs motivations. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Un ange traversa la pièce, volant au ras du sol. Visiblement l'Israélien et le Chiite se haïssaient.

— Je pense au contraire, enchaîna Nathan Mofaz, que le Hezbollah a voulu frapper un grand coup avec l'encouragement des Iraniens. Mahmoud Ahmadinejad, le président iranien, n'arrête pas de lancer des défis à l'Occident.

Le brigadier Jessini regarda ostensiblement sa montre et se leva.

— Désolé, je dois aller à la Présidence...

Nathan Mofaz attendit à peine une minute avant de prendre congé à son tour, lançant à Ray Syracuse.

— Je repars, mais je vais vous faire parvenir des documents prouvant ce que j'avance. Vous ne vous méfiez pas assez du Hezbollah !

Lorsqu'il fut seul avec Malko, le chef de Station soupira.

— C'est le bordel !

— Qu'en pensez-vous ? demanda Malko.

— C'est vrai que les apparences sont accablantes. Les deux types qui se sont écrasés sur la Maison Blanche étaient des militants reconnus du Hezbollah de la branche militaire. Fichés comme tels par le FBI. En plus, ils ont revendiqué leur action, sans ambiguïté... Cependant, une chose m'intrigue : politiquement, le Hezbollah d'ici n'a aucun intérêt à ce genre de choses, alors qu'ils sont en train de gagner un statut de parti politique « convenable ».

— Ils assassinent encore un peu, remarqua Malko. Souvenez-vous, il y a six mois...

— Uniquement sur l'ordre des Syriens. Et cela les embarrasse beaucoup. Après votre départ en septembre, j'ai reçu un message à travers un intermédiaire fiable, s'excusant pour la mort d'Eli Mousbouni et expliquant qu'il s'agissait d'une bavure.

— Ils ont quand même liquidé Louis Caprioli...

— Toujours les Syriens...

— Bref, conclut Malko, nous en sommes au même point. Savez-vous qui a remplacé, à la tête de la branche « extérieure » du Hezbollah, feu Imad Mugniyeh ?

— Non, pas vraiment. On nous a cité plusieurs noms, mais sans garantie. Le Hezbollah a la culture du secret.

— Il faudrait essayer de le savoir, insista Malko. Cet homme, quel qu'il soit, détient la clef de la vérité. Les Hezbollahs « américains » n'ont pas agi sans ordre.

— Essayez avec Mourad, suggéra le chef de Station. Il le sait. En attendant, vous avez du boulot...

Il fixait Malko avec un sourire en coin. Celui-ci se souvint tout à coup de sa folle mission... comme pour enfoncer le clou, Ray Syracuse annonça d'une voix sépulcrale :

— Vos amis et leur matériel arrivent demain.

Malko eut l'impression de recevoir un piano à queue sur la tête. Il avait presque oublié qu'il était à Beyrouth pour faire sauter l'ambassade iranienne au Liban.

CHAPITRE XIII

Devant l'expression de Malko, le chef de Station de la CIA soupira.

— Ils sont devenus fous, à Langley ! *Théoriquement*, je ne devrais pas savoir ce que vous êtes venu faire... Seulement, il y a eu des fuites. Comme, *officiellement*, je ne suis pas au courant, je ne peux même pas protester... Parce que c'est sur moi que cela va retomber ; évidemment, les Libanais vont être fous furieux...

— Ce n'est même pas l'Agence, corrigea Malko. Ça vient de plus haut.

Un ange passa, le sceau présidentiel sur ses ailes blanches, en guise de cocarde.

— Ce n'est pas le premier truc dingue qu'on me demande. Un jour, on m'avait aussi demandé de kidnapper un scientifique pakistanais en plein Islamabad⁽⁴²⁾.

— Et alors ?

— Ça a mal tourné, fit pudiquement Malko. Mais là aussi, l'ordre venait de la Maison Blanche. Un « *executive order* » du Président.

Un autre Président...

— Bon, en attendant, je vais essayer d'avancer sur le Hezbollah. Vous savez où se trouve le général Mourad Trabulsi ?

— Il est rentré des États-Unis, il y a trois semaines, vous pouvez le joindre sur son portable.

Malko s'exécuta aussitôt, tombant sur la voix chaleureuse du général libanais. Dégoulinant de bonheur.

— Mon cher ami, quelle joie de vous revoir à Beyrouth ! Je reviens des États-Unis. Le gouvernement de Saad Hariri m'a confié une mission exploratoire sur les prisons. J'ai fait le tour de quarante pénitenciers américains. Heureusement, c'était très bien rémunéré. Et cela m'a fait du bien de m'éloigner de Beyrouth.

Le général Mourad Trabulsi qui avait étroitement coopéré avec Malko et la CIA sur le dossier Hariri⁽⁴³⁾ avait jugé bon de se mettre au vert quelque temps, afin d'éviter une vengeance éventuelle du Hezbollah.

Malko demanda d'un ton neutre.

— Votre retour dans l'atmosphère s'est bien passé ?

Mourad Trabulsi eut son fou rire habituel.

— Il est encore un peu tôt pour le dire, mais j'ai quelques échos rassurants. Que puis-je faire pour vous ? Je suis encore officiellement en vacances.

— Que diriez-vous de l'excellent restaurant de poisson où nous avons croisé votre amie, l'épouse du général Murr ?

— Excellent ! Je peux être là vers une heure et demie.

Malko coupa juste au moment où Ray Syracuse revenait dans le bureau, un dossier à la main.

— Vous avez besoin d'un véhicule ? demanda-t-il.

— Vous pouvez me donner un de vos véhicules banalisés en plaques libanaises ? suggéra Malko.

— Bien sûr. Et aussi, une arme. Je crois que vous aimez bien le Sig Sauer.

— Je suppose que nos amis libanais et ceux qui ne sont pas nos amis savent déjà que je suis à Beyrouth, remarqua Malko.

Ray Syracuse hocha la tête.

— Vous pouvez faire confiance au Brigadier Jessini que vous avez rencontré, pour transmettre discrètement au Hezbollah la nouvelle. La « Générale » est chargée du contrôle des étrangers. Mais, étant donné l'ambiance actuelle, je ne pense pas que le Hezbollah touche un cheveu de votre tête.

— Que Dieu vous entende ! conclut Malko en se levant.

— Mark, mon « *deputy* » va s'occuper de vous, conclut Ray Syracuse. *Keep me posted.*

Comme il avait l'habitude de le faire, Malko gara sa Honda en plaques libanaises le long de la façade aveugle du Holiday Inn. Il avait au moins une heure à tuer avant son rendez-vous avec Mourad Trabulsi.

Il passait devant la réception lorsqu'une femme assise dans un des fauteuils du lobby se leva et lui sourit.

L'employée de Mac Kenzie, rencontrée dans l'avion. Toujours aussi austère, avec ses grosses lunettes et son PC en bandoulière.

— Vous allez bien ? demanda Malko.

— Tout à fait. Beyrouth est très sympa. Malheureusement, j'ai beaucoup de travail...

— Vous avez le temps de boire un verre ?

— Non. On vient me chercher tout de suite. Une autre fois. Appelez-moi, je suis à la chambre 2004.

— Moi, je suis à la 1806, répondit Malko.

Il avait répondu automatiquement. Le vieil instinct de la chasse,

bien que cette technocrate n'allume pas sa libido. Il était trop tôt pour son rendez-vous et il remonta dans sa chambre, retrouvant dans la mémoire de son portable le numéro de Sybil Murr. Pendant qu'il le composait, il revit la jeune femme en train de lui administrer une fellation royale dans la zone portuaire, isolés au milieu des containers... Une voix mélodieuse annonça, d'abord en arabe, puis en anglais !

— Sybil n'est pas là. Si vous n'êtes ni un emmerdeur, ni une femme jalouse, ni un créancier, laissez votre numéro. Sinon, ce n'est pas la peine.

Malko laissa un court message, très neutre, annonçant qu'il se trouvait de nouveau à Beyrouth.

Dix minutes plus tard, le portable sonna. Sybil Murr semblait à la fois heureuse et vexée.

— Vous avez mis six mois à m'appeler ! reprocha-t-elle. Alors que je ne donne mon numéro à personne.

— J'étais très loin ! plaida Malko.

Avec Alexandra, sa tigresse habituelle qui aurait sûrement adoré déchiqueter Sybil Murr à belles dents...

— Vous êtes à Beyrouth pour longtemps ? demanda la Libanaise.

— Je ne sais pas encore. Quand puis-je vous voir ?

— Je ne sais pas, je ne sors jamais le soir et, dans la journée, je suis très prise.

— Alors, tant pis. ! fit Malko, résigné.

— Attendez ! Demain, je vais essayer des robes chez ma couturière à Ashrafieh. Chez Mado, dans Elias Sarkis, juste à côté de l'hôtel Gabriel. Si vous passez par là vers cinq heures, cela m'évitera de prendre un taxi.

Quelle éblouissante allumeuse !

— Je verrai si je passe par là, fit Malko avant de raccrocher.

Se disant que si Sybil Murr faisait l'amour aussi bien qu'elle se servait de sa bouche, cela valait le détour.

Il était temps d'aller à son rendez-vous avec le général Trabulsi.

La terrasse du restaurant était fermée à cause du mauvais temps. Mourad Trabulsi attendait dans un box au fond de la salle et se leva pour étreindre Malko.

— Quelle joie de vous revoir à Beyrouth !

Sa joie semblait sincère, mais Mourad Trabulsi était *toujours* sincère.

Dès qu'ils eurent commandé, le Libanais se pencha vers Malko et demanda à voix basse.

— Qu'est-ce que c'est que cet attentat contre le Président Obama ?

C'étaient vraiment des types du Hezbollah ?

— Vous avez vu la cassette de revendication ?

Le général libanais hocha la tête.

— C'est bizarre, je n'y crois pas. Ce n'est pas leur intérêt. Ici, je sais que le *Sayyed* Nasrallah est fou furieux.

— Cela pourrait venir de Téhéran, suggéra Malko. Souvenez-vous : Ali Mugniyeh voulait venger son oncle. Les Iraniens sont peut-être dans le même état d'esprit...

Mourad Trabulsi en oublia de picorer son hommous.

— Je connais mal les Iraniens, reconnut-il, mais cela me paraît bizarre. En ce moment, ils jouent au chat et à la souris avec les Américains. Ils n'ont aucun intérêt à les rendre fous furieux. Au contraire.

— Qu'est-ce qu'on dit à Beyrouth ?

— Je ne suis pas revenu depuis longtemps, fit prudemment le général libanais, mais on ne pense pas que ce soit le Hezbollah.

— Ce sont pourtant des militants hezbollah, fichés par le FBI, appartenant à la structure américaine du mouvement, qui ont revendiqué cet acte, argumenta Malko, en se réclamant d'Imad Mugniyeh.

— Je sais, reconnut Mourad Trabulsi. Il faut que je réfléchisse.

— Vous avez bien une idée ?

L'homme aux dix-sept oreilles⁽⁴⁴⁾ sourit.

— Pas encore.

On venait de déposer devant eux deux bars grillés à point. La salle était moins glamour qu'à leur dernier passage. Malko demanda, entre deux arêtes.

— Si ce n'est pas le Hezbollah, insista Malko, qui pourrait avoir lancé l'opération ?

Mourad Trabulsi posa sa fourchette et baissa encore la voix.

— C'est une très bonne question, admit-il. Depuis l'assassinat d'Imad Mugniyeh à Damas, la situation est un peu floue. C'est lui qui était responsable des « opérations extérieures » du Hezbollah, tout en étant basé à Téhéran, mais effectuant de fréquentes visites à Beyrouth.

» On dit que c'est son neveu, celui que nous connaissons, Ali Mugniyeh, qui a repris la suite de son oncle. Mais certains prétendent que le Sayyed Hassan Nasrallah a nommé un nouveau responsable des « opérations extérieures », résidant à Beyrouth et de plus sous sa coupe.

— Une sorte de double commande, résuma Malko.

Mourad Trabulsi se récria aussitôt.

— Attention, ce ne sont que des rumeurs...

Entrant dans son jeu, Malko demanda innocemment :

— Est-ce que ces « rumeurs » mettent un nom sur l'homme choisi

par Hassan Nasrallah ?

— Il y en a plusieurs. Trois ou quatre.

— Il y en a bien un qui galope en tête...

Le général libanais fit semblant de réfléchir et souffla d'une voix imperceptible.

— On parle d'un certain Mustapha Shahabé. Il habite une petite maison dans le quartier de Jnah. Il est très discret. Auparavant, il était responsable de la sécurité dans la banlieue sud. Officiellement, il est représentant en produits pharmaceutiques, ce qui lui permet de voyager à l'étranger sans problème.

Comme toujours, Mourad Trabulsi n'était pas venu sans biscuits. Entre le coup de fil de Malko et le déjeuner, il avait sérieusement dû travailler ses dossiers.

— Vous n'en savez pas plus sur lui ? insista Malko.

Mourad Trabulsi regarda autour de lui, plongea la main dans la poche de sa veste, puis en sortit une enveloppe qu'il glissa sous la main de Malko.

— Ce sont quelques photos, fit-il, avec une réserve de rosière. Mon Service s'était intéressé à lui, à un moment.

Malko ouvrit l'enveloppe. Découvrant une vingtaine de photos représentant un homme trapu de petite taille, moustache tombante, barbe bien taillée, crâne dégarni, plutôt enveloppé. On le voyait sortir d'une maison, monter dans une voiture et s'éloigner.

— Voilà tout ce que j'ai ! fit modestement l'homme aux dix-sept oreilles. Il habite rue Ahmad El Sous, après le croisement avec Venezuela street.

— Il est accessible ?

Le général libanais s'étouffa de rire.

— C'est comme s'il vivait sur une autre planète. Il n'a jamais eu de contact avec les gens de l'extérieur. C'est un pur. Il appartient au noyau dur du Hezbollah, depuis le début.

Malko n'avait plus envie de terminer sa dorade.

— J'aimerais en savoir plus sur ce Mustapha Shahabé, dit-il. Voir son environnement, où il demeure.

Mourad Trabulsi lui jeta un regard méfiant.

— Vous n'avez pas de mauvaises intentions...

— Je vous jure que non ! affirma Malko. C'est un dossier *politique*, pas une action clandestine.

Mourad Trabulsi resta silencieux, pas dupe, puis proposa.

— Si vous voulez, après cet excellent déjeuner, je vous emmène dans ma voiture voir sa maison. C'est dans la « bonne banlieue » sud. Un quartier plutôt bourgeois.

— Avec plaisir, accepta Malko. Une autre question : si cet attentat était une initiative des Iraniens, comment auraient-ils pu transmettre

les ordres aux responsables du Hezbollah des États-Unis ?

— En principe, la structure américaine n'obéit qu'à Hassan Nasrallah. Cependant, Ali Mugniyeh a beaucoup de poids, à cause de son oncle.

— Il aurait pu donner des ordres sans le feu vert de Hassan Nasrallah ?

Mourad Trabulsi eut un geste évasif.

— Tout est possible. Le Hezbollah ne peut pas refuser grand'chose aux Iraniens qui les arment et les nourrissent.

Ils terminèrent rapidement leur déjeuner et ils sortirent du restaurant. Le chauffeur de Mourad Trabulsi murmura aussitôt quelques mots à l'oreille de son patron. Ce dernier se tourna vers Malko.

— Fadi a l'impression que vous étiez suivi, tout à l'heure. Un type seul, dans une voiture verte.

Malko sentit l'adrénaline monter sournoisement. À Beyrouth, la vie n'était jamais un long fleuve tranquille.

— Il a pu relever le numéro ?

— Non.

— Alors, *Inch Allah*, on verra bien.

Il y avait tellement de malfaisants. Impossible de choisir son adversaire. Il se promit d'ouvrir l'œil. Souhaitant que le Hezbollah ne connaisse pas les vraies raisons de son séjour au Liban.

— *Yallah*, lança Mourad Trabulsi.

Mourad Trabulsi avait pris le volant, reléguant son chauffeur à l'arrière. Tournant à droite, vers la mer, juste en face de la Cité Sportive, dans Adnan El Hakim, une grande avenue à double sens descendant vers l'hôtel Summerland. Il reprit ensuite à droite, remontant vers le nord, parcourut un kilomètre et reprit à gauche cette fois. Malko aperçut une plaque « Venezuela street ». Ils filaient désormais dans une rue calme, bordée de petites maisons, de quelques buildings modernes et de terrains vagues.

— On approche ! lança Mourad. C'est sur la droite. Après l'immeuble du Moustakbal.

Ils passèrent devant le siège du grand quotidien, puis devant un terrain vague et découvrirent enfin une petite maison entourée d'un jardin, avec une grille. Un étage, jaune, modeste. Pas de numéro.

— C'est là, dit Mourad Trabulsi. Mais il n'est pas chez lui, sans cela il y aurait sa voiture.

Ils continuèrent, regagnèrent l'avenue Rafic Hariri, remontant vers le nord. Malko se promit de revenir pour repérer les lieux avec un peu

plus de précision. Une idée folle avait germé dans son cerveau : pourquoi ne pas kidnapper ce Mustapha Shahabé ? La Maison Blanche donnerait sûrement son feu vert et c'était plus constructif que de faire sauter l'ambassade d'Iran. Mustapha Shahabé *pouvait* connaître le secret de l'attentat contre le Président Obama.

Certes, l'opération ne serait pas facile en pleine banlieue sud, entièrement chiite, dans le côté bourgeois, mais Borj El Brajniah, le « Hezbollahland », n'était pas loin.

Mourad Trabulsi le ramena à sa voiture et Malko lui glissa.

— Essayez de savoir qui se trouvait dans la voiture qui me suivait. Une de vos nombreuses oreilles doit pouvoir découvrir ça.

Après avoir récupéré sa voiture, Malko reprit la direction du sud, retrouvant sans difficulté la maison de Mustapha Shahabé. Il passa trois fois devant, puis quadrilla le quartier, recherchant un éventuel itinéraire de dégagement. Deux grandes avenues remontaient vers le nord, sans trop de feux rouges. Subah Es Salem et Rafic Hariri.

Il reprit la route du centre, conscient que son idée de kidnapping risquait de ne jamais voir le jour. Cela demanderait trop de monde et la participation active de la Station de Beyrouth de la CIA.

Or, Ray Syracuse n'accepterait jamais de mouiller sa Station dans une affaire aussi délicate. Sauf si la Maison Blanche l'exigeait.

En baissant les yeux sur sa Breitling Bentley, il s'aperçut qu'il était déjà quatre heures et demie. C'était tentant d'aller attendre Sybil Murr chez sa couturière.

Il mit trente-cinq minutes pour atteindre Ashrafieh. Effectivement, juste après l'hôtel Gabriel, il repéra une boutique « Chez Monique » et s'arrêta un peu plus loin. Sybil Murr était peut-être déjà partie. Dix minutes plus tard, il allait s'en aller lorsqu'elle surgit de la boutique, s'arrêta sur le trottoir et regarda autour d'elle.

Malko donna un léger coup de klaxon et elle se dirigea vers lui. Toujours aussi hiératique, très élégante dans un tailleur beige.

La Libanaise se glissa dans la voiture et lança :

— Je ne pensais pas que vous viendriez. Vous pouvez m'amener au parking du Gabriel ? J'ai laissé ma voiture là-bas.

Elle était toujours aussi sexy et Malko ne pouvait s'empêcher de fixer les longues jambes qui sortaient de la jupe, découvrant une bonne partie de ses cuisses.

— Je pensais que nous irions prendre le thé, remarqua-t-il.

Sybil Murr poussa les hauts cris :

— Vous n'y pensez pas ! Il ne faut pas qu'on me voie avec vous !

Agacé, Malko décolla du trottoir, dans la direction opposée au

Gabriel.

— Où allez-vous ? demanda Sybil Murr.

Il se tourna vers elle :

— Au choix : le Phoenicia ou un endroit que vous connaissez déjà : la zone portuaire...

Sybil Murr s'empourpra et posa la main sur la poignée.

— Vous êtes un mufle ! Ramenez-moi tout de suite !

Leurs regards se croisèrent et Malko faillit se payer un autobus. Tout à coup, devant sa détermination, Sybil Murr soupira.

— Si vous me promettez d'être sage, nous pouvons aller prendre le thé chez une de mes amies.

Les yeux baissés, les genoux serrés, on lui aurait donné l'absolution. Malko sentit l'adrénaline se ruer à flots dans ses artères.

— Très bien, allons prendre le thé. Où est-ce ?

— Rue Abd Al Wahab El Inglesi. Je vais vous guider.

Ils s'enfoncèrent dans le dédale d'Ashrafieh et Sybil Murr, un peu plus tard, indiqua à Malko un grand immeuble moderne qui écrasait toutes les modestes maisons de ce vieux quartier.

— Entrez dans le parking souterrain.

— C'est fermé.

— Non.

Elle avait sorti un bip de son sac et la porte commença à se relever. L'adrénaline coula encore plus fort : tout cela était prémédité... Une fois garé, ils gagnèrent un petit ascenseur où il se tint soigneusement à distance de Sybil Murr. L'appartement était au douzième étage et elle avait la clef.

— Votre amie n'est pas là ? demanda Malko.

— Elle va revenir, nous sommes en avance.

C'était moderne, fonctionnel, avec une vue magnifique jusqu'à la mer.

Sybil Murr posa son sac et jeta à Malko.

— Je vais faire du thé, en attendant que Muriel arrive.

Elle n'eut pas le temps d'arriver à la cuisine. Malko la saisit par derrière, crochant solidement dans ses hanches et la collant à lui. La sensation de sa croupe cambrée contre son ventre lui procura une érection immédiate. Sybil Murr essaya mollement de se dégager et Malko sentit sous ses doigts les serpents d'un porte-jarretelles : elle ne s'était pas habillée pour aller prendre le thé chez une copine...

— Laissez-moi, protesta-t-elle, mon amie va arriver.

Sans lui répondre, il l'entraîna jusqu'à un bureau face à la grande baie vitrée. Malko la fit pivoter pour qu'ils se retrouvent face à face. Le regard de la jeune femme chavira.

— Soyez sage ! Vous m'avez promis ! bredouilla-t-elle.

Pourtant, lorsque la bouche de Malko se posa sur la sienne, elle ne

recula pas et ses lourdes lèvres épaisses s'entr'ouvrirent. Pour un baiser lent, profond, habile. Lorsqu'elle recula un peu la tête, c'était simplement pour que les pointes de leurs langues puissent jouer ensemble.

Malko était comme un singe en rut.

Il voyait la poitrine de Sybil Murr se soulever sous la soie grenat d'un chemisier prêt à éclater et la jeune femme ne pouvait pas ne pas sentir la colonne de chair pressée contre son ventre.

Tranquillement, Malko descendit son zip et d'un habile coup de poignet, se dégagea.

Aussitôt, les doigts de Sybil Murr se refermèrent autour de lui, tandis qu'il glissait une main sous la jupe du tailleur, remontant le long du bas, jusqu'à la peau nue des cuisses, puis encore plus haut.

Les doigts de Sybil Murr, serrés autour de son sexe, allaient et venaient lentement, dans une caresse parfaitement maîtrisée. Elle ne protestait plus. Sa respiration s'était accélérée. Dans un miroir, Malko aperçut le haut d'un bas et la jarretelle noire qui disparaissait dans l'ombre des cuisses.

— Doucement ! ordonna-t-il.

Sournoisement, Sybil Murr accélérât sa caresse. Malko attrapa l'élastique du string de satin et tira, le faisant descendre progressivement. Lorsque ce ne fut plus qu'une petite boule noire aux pieds de sa propriétaire, il remonta encore la jupe sur les hanches de la jeune femme, découvrant son ventre...

Soudain, la jeune femme se laissa glisser en avant et tira le sexe emprisonné entre ses doigts vers son ventre.

— Vite ! souffla-t-elle, Muriel ne va pas tarder.

Sa voix pressante aurait fait bander un eunuque. Les yeux baissés, elle regarda le membre qui s'enfonçait en elle.

Une fois bien planté dans son ventre, Malko, l'empoignant par les cuisses, fit décoller ses escarpins du plancher, la renversant sur le bureau. Alors, seulement, il se mit à la baiser à grands coups de reins, sans un mot, de toutes ses forces, les mains crispées sur ses seins, à travers le chemisier.

Sybil Murr ahanait, les doigts accrochés au rebord du bureau, pour ne pas glisser. Finalement, Malko la saisit par les épaules, afin de pouvoir encore mieux la pilonner. Très peu de temps après, il se sentit partir, tandis que, sous lui, la Libanaise rebondissait comme pour lui échapper.

Lorsqu'il recula, encore en érection, elle se redressa avec une grimace.

— Vous m'avez fait mal ! Vous êtes une brute !

Le bourdonnement d'un portable troubla soudain le silence. Sybil Murr fonça jusqu'à son sac, y jeta un coup d'oeil et lança :

— Sauvez-vous vite ! Muriel arrive, je ne veux pas qu'elle vous voie.

Elle le poussa presque sur le palier. Il se rajusta dans l'ascenseur, se disant que cette étreinte fugitive était finalement plus excitante qu'une rencontre convenue.

Les amours volées étaient toujours piquantes. En tous cas, Sybil Murr protégeait bien sa réputation...

Bien sûr, il aurait été plus agréable, ensuite, de l'emmener dîner, mais on ne peut pas tout avoir.

Comme tous les matins, Mustapha Shahabé sortit de sa maison vers huit heures. Il devait se rendre à Saida, puis là Tyr.

Il alla ouvrir la grille donnant sur la rue, puis commença à faire le tour de sa Mercedes, afin de vérifier s'il n'y avait rien de suspect. Il se pencha d'abord à l'arrière, puis sur les côtés afin de voir si un malfaisant n'avait pas collé une charge explosive magnétique sous le châssis.

C'étaient des choses qui arrivaient...

Il termina par l'avant, sans rien trouver. Il était en train de se relever lorsqu'une explosion sèche lui creva les tympans. La plaque d'immatriculation avant venait de lui sauter littéralement au visage ! Ce fut sa dernière sensation. La petite charge dissimulée derrière la plaque fut suffisante pour lui arracher la tête et il fut projeté sur le sol tandis que sa femme, alertée par l'explosion, surgissait de la maison.

CHAPITRE XIV

— Mustapha Shahabé était sur la liste noire du Mossad, comme tous les dirigeants de la branche militaire du Hezbollah, expliqua Ray Syracuse. L'année dernière, il avait déjà échappé à un attentat. Une moto piégée dans le sud, qui avait explosé lors du passage de sa voiture. Son garde du corps avait été tué.

Malko lui, avait été réveillé par le chef de Station qui venait d'apprendre le meurtre du militant hezbollah.

Étrange coïncidence.

Pourtant, Ray Syracuse ne semblait voir aucun lien entre ce meurtre et l'intérêt que Malko avait porté à Mustapha Shahabé. La liquidation des militants du Hezbollah par les Israéliens étant devenue une sorte de routine.

Celle de Mustapha Shahabé mettait un point final à l'idée du kidnapping. La CIA ne pourrait jamais l'interroger.

— Comment a-t-il été liquidé ? demanda Malko.

— Proprement ! fit avec un sourire, Ray Syracuse. Pourtant, il était très méfiant et il ne laissait le soin à personne d'inspecter sa voiture, afin de vérifier qu'elle n'avait pas été piégée pendant la nuit. Ce qu'il a fait ce matin.

» Il n'y avait pas de bombe accrochée sous le châssis, mais une charge modeste, dissimulée derrière la plaque d'immatriculation avant... « On » avait dû l'observer, car il checkait toujours l'avant...

— L'explosion a été déclenchée à distance.

— Oui, probablement par un portable. Quelqu'un qui le guettait.

Exit Mustapha Shahabé.

Le chef de Station de la CIA jeta un regard en coin à Malko.

— À propos, vos amis Chris Jones et Milton Brabeck sont arrivés tôt ce matin, par hélico. Ils sont en train d'examiner une Jeep Cherokee arrivée hier, destinée à l'ambassade. Ils seront sûrement heureux de vous voir.

Chris Jones et Milton Brabeck s'étaient enfermés dans un des boxes

du garage de la CIA, en contrebas de l'ambassade, et inspectaient la Cherokee piégée, destinée à faire sauter l'ambassade d'Iran. Les explosifs se trouvaient à l'arrière, d'où on avait enlevé les sièges. Dix blocs de cinquante kilos, serrés les uns contre les autres. Ils montaient jusqu'à la hauteur des vitres...

Pendant que Milton Brabeck faisait tourner le moteur et vérifiait l'essence, Chris Jones sortait d'une sacoche un détonateur à retard Bickford. Un appareil très simple : deux plateaux superposés de huit centimètres de diamètre environ, contenant le dispositif retard, et un détonateur vertical sous le plateau inférieur, destiné à être planté ou enfoncé dans l'explosif.

Sur le plateau supérieur, il y avait une série de chiffres allant de 5 à 60. C'est-à-dire le nombre de minutes qui séparait l'activation du dispositif de l'explosion du détonateur.

Sur le plateau inférieur, se trouvaient des triangles, la pointe en haut, et les deux plateaux coulevaient l'un par rapport à l'autre.

Chris Jones fit tourner légèrement celui du haut pour amener le premier triangle en face du chiffre « 5 ». Le retard le plus court.

Désormais, pour activer le système, il n'y avait plus qu'à ôter une bande circulaire métallique entourant les deux plateaux. Il suffisait pour cela d'arracher un plomb retenant deux fils.

Ensuite, il fallait appuyer sur le plateau supérieur qui s'enfoncerait alors dans celui du bas, activant le dispositif.

Le « gorille » découpa ensuite le haut d'un des cartons de 50 kilos de C.4 pour avoir accès à l'explosif. Il enfonça ensuite le détonateur dans l'alvéole prévue à cet effet. Il n'y avait plus, au dernier moment, qu'à faire sauter la bande métallique de sécurité et à appuyer sur le plateau supérieur.

Ensuite, il rabattit sur les cartons de C.4 une toile verte dissimulant le contenu du véhicule.

Cinq minutes plus tard, ils refermaient le box. La Cherokee, qui venait d'être munie de fausses plaques libanaises, n'en sortirait que pour gagner l'ambassade d'Iran.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Milton.

Chris secoua la tête tristement.

— Tu sais bien qu'on n'a pas le droit de sortir. On va à la cafeteria... Au moins, ils ont de bons cheeseburgers et des milk-shakes.

Évidemment, tout venait des États-Unis. Les deux « gorilles » n'étant pas entrés officiellement au Liban, ne pouvaient pas se risquer hors de l'ambassade. Heureusement qu'ils avaient emporté leurs consoles de jeu vidéo. Ils étaient en train de remettre leurs vestes lorsque la porte du box s'ouvrit.

— *Holy cow* ! lança joyeusement Milton Brabeck. Voilà le « patron ».

Chris Jones se précipita pour être le premier à lui serrer la main. Prudent, Malko avait fait tourner sa chevalière, pour ne pas avoir le métacarpe broyé... La joie des deux « gorilles » faisait plaisir à voir.

— On a tout préparé ! annonça Chris Jones. Il n'y a plus qu'à donner une petite tape sur le « Bickford » et on a cinq minutes pour filer. Les mecs de la TD ont eu la main lourde... Avec ce qu'il y a dans la Cherokee, ça vaut un bombardement.

— Bien fait pour ces *mother-fuckers* d'Iraniens, renchérit Milton Brabeck. Moi, j'aurais fait ça gratuitement.

Chris Jones lui donna un coup de coude.

— Tais-toi ! Ils seraient capables de te prendre au mot.

— OK trancha Malko, je vous emmène à la cafeteria et, ensuite, on ira faire une reconnaissance d'objectif. Mais vous ne sortirez pas de la voiture.

— Quand est-ce qu'on tape ? demanda Chris Jones.

— S'il n'y a pas de cas non-conforme, cette nuit, décida Malko.

Nassir Moussawi regarda autour de lui, s'assurant qu'il n'avait rien oublié dans sa planque. À part quelques empreintes et de l'ADN, il ne laissait rien derrière lui. Il sortit dans la cour. À sept heures du matin, il faisait encore frais en dépit du soleil. Le temps oscillait entre de violentes averses et un ciel bleu limpide.

Il mit en route le moteur du fourgon immatriculé dans le New-Jersey et alla ouvrir le portail donnant dans Macomb street, puis se mit au volant.

Son plan était simple : rejoindre Connecticut avenue, la suivre jusqu'à Dupont Circle, puis descendre Massachussets jusqu'à Union Station où il abandonnerait le fourgon dans un parking. Ensuite, il gagnerait la frontière canadienne par le train.

Il possédait plusieurs jeux de faux papiers qui lui permettraient de repartir ouvertement du Canada sur un vol à destination de la Turquie ou de l'Égypte.

Connecticut avenue était déserte ; il remonta jusqu'à un feu afin de trouver un endroit où il pouvait effectuer un U-Turn, puis descendit à 40 miles à l'heure la grande avenue.

C'est après avoir franchi le croisement avec Calvert street que son poulx grimpa au ciel.

Une voiture de police roulait derrière lui.

Il essaya de se calmer : c'était fréquent à Washington et il se garda bien d'accélérer. La voiture ne le dépassait pas et c'était suspect. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine et il se rendit compte qu'il serrait le volant à le briser.

Il comptait les blocs.

Enfin, il vit la voiture de police mettre son clignotant et tourner dans R street.

Il aurait embrassé le pare-brise.

Plus rien ne se passa jusqu'à Union Station. Il était presque détendu lorsqu'il se gara dans un parking en surface où il y avait encore de la place. Il ramassa son sac à dos, coupa le contact, prit la clef et descendit.

C'est à ce moment qu'il les vit.

Six hommes en blouson bleu marqué des trois lettres FBI en jaune, venaient de surgir des voitures garées sur le parking. Le Libanais se retourna et en aperçut d'autres qui arrivaient en courant de la gare.

Sans hésiter, il fit demi-tour et courut vers le fourgon. Il l'avait presque atteint lorsqu'un homme surgit de derrière le capot, brandissant une carte plastifiée et hurlant.

— *Freeze ! FBI*⁽⁴⁵⁾.

Adossé au fourgon, Nassir Moussawi plongea la main dans son blouson et en sortit un Glock 22 une balle dans le canon ; il n'eut qu'à allonger le bras pour tirer.

Sans modération.

Presque tout le chargeur y passa et l'agent du FBI recula puis boula sur le sol. Peut-être pas mort, car il portait sûrement un gilet pare-balles.

Nassir Moussawi appuya sur le bouton libérant le chargeur vide, le fit tomber et en remit un autre à la place. Aussitôt, la culasse se referma avec une cartouche dans la chambre. Il releva les yeux et comprit alors qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir.

Une douzaine d'agents du FBI, lourdement armés, encerclaient le fourgon...

Pourtant, aucun ne tirait et il comprit qu'ils avaient reçu l'ordre de le prendre vivant.

Ce qui signifiait le reste de ses jours en prison. Sans hésiter, il hurla de toute la force de ses poumons : « *Allah Ou Akbar* », appuya l'extrémité du canon du Glock sous son menton et pressa la détente. Un quart de seconde avant qu'une balle tirée par un des policiers ne lui fracasse le poignet.

Il glissa le long du fourgon, mort avant d'avoir touché le sol.

Après avoir déjeuné avec Chris Jones et Milton Brabeck, Malko avait retrouvé Mourad Trabulsi au Cercle des officiers, sur la corniche, un de ses endroits favoris.

Il tenait à connaître l'opinion de « l'homme aux dix-sept oreilles »

sur le meurtre de Mustapha Shahabé.

Le général libanais vint au devant de lui avec un sourire en coin.

— Je vais croire que vous avez le mauvais œil ! dit-il d'emblée.

— Ce sont les Israéliens ? avança Malko.

Mourad Trabulsi eut un geste évasif.

— Mon cher ami, on les accuse de tout, mais là, je crois bien que ce sont eux.

— Ils ne viennent quand même pas eux-mêmes opérer au Liban ?

Le Libanais eut son fou rire habituel.

— Bien sûr que non ! Ils ont leurs supplétifs : les anciens de l'armée du Sud Liban, qui ont été formés en Israël, des Druzes, et même certains Palestiniens. Plus tous les réseaux qu'on ne connaît pas.

Malko but son expresso et remarqua.

— Il faudrait être certain que Mustapha Shahabé était bien le responsable des « opérations extérieures » du Hezbollah.

Mourad Trabulsi se rembrunit.

— Cela va être difficile. Les gens du Hezbollah sont muets comme des carpes. Encore plus sur cette affaire. Même le général Aoun, allié du Hezbollah, s'est fendu d'une déclaration affirmant que ses nouveaux amis avaient abandonné le terrorisme.

— Il ne reste donc plus que la piste iranienne, à explorer, conclut Malko.

Mourad Trabulsi gloussa.

— Ce n'est pas ici que vous pourrez la suivre. Les Iraniens n'ont pas communiqué depuis le début de cette affaire ; c'est venu de Téhéran. Les gens qui ont des contacts avec eux disent qu'ils sont quand même bien ennuyés.

— Il y a beaucoup de factions politiques opposées en Iran, remarqua Malko, dont des durs qui ne veulent surtout pas d'un rapprochement avec l'Amérique.

— C'est probablement de ce côté-là qu'il faut chercher, conclut Mourad Trabulsi. Il paraît qu'en Iran, on est en train de préparer la population à l'éventualité d'un bombardement américain...

Malko réussit à demeurer impassible.

— Vous restez un peu à Beyrouth ? demanda Mourad Trabulsi.

— Je ne sais pas, je n'ai plus grand-chose à faire.

Sauf l'irréparable...

Malko espérait encore quand même que la Maison Blanche allait revenir sur sa décision. Il abhorrait ce genre d'opération où des innocents pouvaient trouver la mort. D'avance, il se dégoûtait.

Il écourta son entretien, se disant qu'il ne tirerait rien de plus du général libanais. L'attentat de Washington restait un mystère. Même si tout accablait le Hezbollah.

Le Phœnicia était plutôt calme. Alors qu'il se dirigeait vers

l'ascenseur, il entendit une voix féminine le hâler.

— Mr Linge ?

Il se retourna : sa voisine de l'avion lui souriait, une valise à roulettes à ses pieds.

— Je suis contente de vous croiser ! dit-elle, ma mission ici a été écourtée. Je repars. Nous n'aurons pas l'occasion de dîner ensemble.

— Je le déplore, assura Malko, qui préférait nettement la sulfureuse et bandante Sybil Murr...

— Nous n'avons rien pu faire, affirma Robert Mueller, le patron du FBI. Il avait décidé de se suicider. Un de nos hommes lui a tiré dans le bras, mais c'était trop tard. Il s'était déjà servi de son arme.

Ted Boteler faisait la gueule. Pour l'enquête, c'était une catastrophe : Nassir Moussawi était le seul qui aurait pu donner des indications sur le donneur d'ordre, l'homme qui avait lancé les deux kamikazes à l'assaut de la Maison Blanche.

— Vous n'avez pas trouvé de documents sur lui ? interrogea le chef de la Division des Opérations.

— Si, bien sûr, un carnet que nous allons décoder, sûrement des indications précieuses sur le réseau Hezbollah aux États-Unis. En plus Nassir Moussawi avait trois passeports sur lui, dont un canadien. Nous ignorons encore s'ils sont faux ou trafiqués.

— Comment l'avez-vous retrouvé ?

— Grâce à un SMS qu'il a reçu du Liban. Bien entendu, nous n'avons pas pu l'intercepter, mais cela a activé son portable personnel, dont nous connaissons le numéro. Nous avons découvert quel relais il avait activé. Ce dernier se situait en haut de Connecticut Avenue. En dépit de nos recherches, nous n'avons pas pu le retrouver tout de suite. Il aurait fallu fouiller plusieurs blocs.

» Alors, nous avons mis en place un filet de sécurité : deux douzaines d'agents qui surveillaient les allers et venues dans ce quartier. La Metropolitan Police était aussi alertée et patrouillait sans relâche. Nous possédions le numéro du fourgon.

— Beau boulot ! approuva Ted Boteler.

— Quand il est sorti de sa planque, nous l'avons pris en charge... On espérait qu'il allait retrouver quelqu'un, mais il s'est rendu directement à Union Station. C'est là que nous l'avons intercepté.

Intérieurement, Ted Boteler se disait que les « *gumshoes* » avaient agi à leur habitude : avec de gros sabots. En attendant que Nassir Moussawi soit dans le train, on aurait su où il allait et on aurait peut-être pu le prendre vivant.

— OK ! conclut-il, envoyez-moi votre rapport d'étape.

Comme pour le 11 septembre 2001, on ne découvrirait pas l'essentiel, les principaux acteurs étant morts. Au moment où il allait partir, Robert Mueller sortit d'un tiroir un gros portable qu'il brandit sous le nez de Ted Boteler.

— Nous avons *aussi* le portable de Nassir Moussawi. Il y a sûrement des choses intéressantes dedans.

— Souhaitons-le ! fit sobrement le Directeur de la Division des Opérations.

À peine sorti du FBI building, il prit le chemin de la Maison Blanche où il avait rendez-vous avec John Mulligan. Il dut patienter presque une demi-heure. Le *Special Advisor for Security* était en conférence avec Barack Obama. Or, avec le nouveau président, les discussions s'éternisaient toujours...

Lorsque Ted Boteler entra enfin dans son bureau, John Mulligan avait le visage sombre et se laissa tomber lourdement dans un vieux fauteuil de cuir rouge hérité de Frank Capistrano.

— Le Président est d'une humeur de chien ! lança-t-il. Il me harcèle pour obtenir des précisions sur l'attentat dont il a été victime.

— C'est compréhensible...

— Vous avez des nouvelles de Malko Linge ?

— Oui. Il est opérationnel. Il y a eu un meurtre ce matin, là-bas. Un membre du Hezbollah que nous soupçonnions d'être le responsable libanais de la « Branche Extérieure ».

— Par qui ?

— Les Israéliens, très probablement. Ils avaient déjà essayé de le tuer, il y a un an. Ils « ciblent » systématiquement tous les cadres de la branche militaire du Hezbollah.

— Fâcheuse coïncidence ! soupira John Mulligan. Et du côté FBI ?

— J'en sors. Là aussi, ce n'est pas brillant. Le survivant de l'équipe des kamikazes a été retrouvé. Ça, c'est la bonne nouvelle... La mauvaise, c'est qu'il s'est fait sauter la tête, lors de son arrestation...

Adieu le témoin.

John Mulligan secoua la tête avec ce qui ressemblait à de l'accablement.

— *Well*. J'espérais que vous alliez m'apporter de bonnes nouvelles. Cela aurait calmé le Président. Ma réunion avec lui a surtout consisté à tenter de l'empêcher de mettre sa menace à exécution.

— Quelle menace ?

— Vous savez bien, les représailles contre l'ambassade d'Iran. J'ai échoué à le convaincre. Il est resté une heure avec ses conseillers « faucons » qui l'ont convaincu que, s'il ne réagissait pas, il perdait le soutien des sénateurs républicains les plus à droite. Or, il a besoin d'eux pour faire passer ses lois.

» Ils lui rappellent l'exemple de Bill Clinton qui, après l'attentat

contre notre ambassade au Kenya, a bombardé le Soudan. Une usine appartenant à un membre d'Al Qaida.

Ted Boteler secoua la tête.

— C'est loin, le Soudan ! Et une usine, même appartenant à un malfaisant, ce n'est pas une ambassade.

John Mulligan eut un sourire amer.

— La Maison Blanche, ce n'est pas une ambassade. *Well*, on ne discute pas la volonté du Président. J'ai un « *executive order* ». Faites-le savoir à Malko Linge. Il doit agir le plus vite possible.

— Si on remonte jusqu'à nous, cela fera du bruit, remarqua pensivement Ted Boteler.

— Il s'agit d'une opération symbolique, nous ne voulons tuer personne et il ne *faut* tuer personne, précisa John Mulligan. On niera, mais les intéressés auront peur. Le calcul des conseillers du Président, c'est que cela assouplira les positions iraniennes. Les Iraniens se diront que, si on ose faire ça, on peut aussi vitrifier Téhéran...

Ted Boteler secoua la tête.

— Vous savez bien que c'est impossible. Toutes les simulations que nous avons faites montrent des résultats catastrophiques, pour né pas dire apocalyptiques.

John Mulligan eut un geste découragé.

— Si on effaçait toutes les conneries historiques, le monde serait meilleur. OK, lâchez les chiens.

Les chiens, c'était Malko.

CHAPITRE XV

Malko remontait lentement la rue Chehab, à Bir Hassan, quartier plutôt élégant, à l'ouest de l'avenue Camille Chamoun, filant vers l'aéroport, juste en face de la Cité Sportive. Il avait laissé sur sa gauche le nouveau siège de la télévision du Hezbollah, Al Manar, remplaçant l'ancien niché dans le Hezbollahland, écrabouillé par les bombes israéliennes en 2006.

Il regarda vers sa gauche, où un long mur aveugle courait sur plus d'une centaine de mètres, haut de quatre mètres et surmonté de tessons de bouteilles.

En passant devant un portail gardé par des soldats libanais et une guérite, il aperçut loin dans le parc un bâtiment assez modeste devant lequel flottait le drapeau de la République Islamique d'Iran.

Il ne ralentit pas : ce n'était pas le moment de se faire remarquer. Un peu plus haut, sur sa gauche, s'ouvrait l'entrée du Golf Club de Beyrouth, le plus chic du pays... D'ailleurs, beaucoup de gens connaissaient la rue Chehab comme la rue du Golf...

Un peu plus loin, un vieux M.113 veillait sur l'ambassade du Koweït située sur le rond-point où la rue Chehab rejoignait l'avenue Hafez El Assad.

Malko tourna autour du rond-point et redescendit la rue Chehab. Jusqu'au rond-point du bas d'où on pouvait gagner l'avenue Camille Chamoun.

Il remonta ensuite vers le centre.

Perplexe.

C'était son second repérage. Il était déjà venu la nuit, à l'heure à laquelle il comptait opérer. La voie était déserte, à l'exception d'un vigile devant Al Manar. Les soldats libanais n'étaient pas en poste à l'extérieur de l'ambassade. Évidemment, en faisant sauter la Cherokee bourrée d'explosifs en pleine nuit, il y avait des chances limitées de causer des dégâts collatéraux : toutes les échoppes sur le trottoir en face de l'ambassade, seraient fermées et il n'y avait pas, dans cette partie de la rue, d'immeubles d'habitation.

Cependant, 500 kilos d'explosifs cela fait du dégât, ne serait-ce que par le souffle...

Le matin même, Ray Syracuse lui avait demandé de venir à l'ambassade, afin qu'il puisse communiquer sur une ligne protégée avec Ted Boteler.

Le discours de ce dernier avait été direct : le Président exigeait que l'action prévue soit menée le plus tôt possible.

Malko n'avait plus qu'à obéir.

Le rendez-vous opérationnel avait été fixé le soir à l'ambassade. Malko s'y rendrait pour dîner avec Chris et Milton. Vers deux heures du matin, ils partiraient de l'ambassade avec deux voitures. La Cherokee bourrée d'explosifs et une vieille Mercedes en plaques libanaises, achetée par un « stringer » de la CIA et intraçable.

Après avoir examiné les lieux, Malko avait décidé de régler la minuterie sur le minimum : cinq minutes.

Il ne leur fallait pas plus de deux minutes pour descendre la rue Chehab et regagner l'avenue Camille Chamoun. Il ramènerait ensuite les deux « gorilles » à l'ambassade, d'où ils repartiraient le lendemain pour Chypre sur un « Apache » des « Marines ». Lui, regagnerait le Phoenicia dans sa Honda banalisée.

Il avait décidé de rester un peu à Beyrouth, pour ne pas attirer l'attention des Libanais par un départ précipité. Évidemment, le gouvernement libanais n'allait pas apprécier ; ce genre de plaisanterie était courant durant la longue guerre civile, mais, à l'époque, il n'y avait plus de gouvernement central.

Il remonta vers le centre ville. Il était six heures et demie. Dans une heure, il irait retrouver Chris et Milton pour dîner à la cafeteria de l'ambassade. Et ensuite...

Sa reconnaissance terminée, il alla se garer dans le sous-sol du Holiday Inn et regagna le Phoenicia à pied. Se heurtant presque, en haut de l'escalator, à une silhouette connue : Gamra Al Shaalan Bin Saoud, la volcanique princesse saoudienne rencontrée lors de son dernier séjour à Beyrouth⁽⁴⁶⁾. Enveloppée d'une veste en chinchilla sur un pantalon ajusté et des cuissardes.

Elle pila en face de lui.

— Malko ! Tu es à Beyrouth !

— Pas depuis longtemps !

— Tu es un chien ! gronda-t-elle. Tu ne m'as même pas téléphoné.

— J'allais le faire...

— Ce n'est plus la peine, lança-t-elle d'un ton sans réplique. Tu tombes à merveille : je suis invitée ce soir à une soirée et mon cavalier vient d'avoir un accident de moto. Tu vas le remplacer. C'est au Grey's et ce sera très sympa.

Malko secoua la tête.

— Ce soir, c'est impossible.

La princesse saoudienne lui adressa un sourire à faire fondre du

granit.

— Tu as dit im-pos-si-ble ? Tu te souviens du service que je t'ai rendu, à toi et à tes *amis* ?

Elle le prit d'autorité par le bras et l'entraîna vers le bar.

— Viens, nous allons prendre un peu de champagne. Ensuite, tu m'accompagneras chez moi, que je me change.

Les neurones de Malko s'entrechoquaient dans un bruit de castagnettes. Il connaissait la volcanique princesse : elle ne le lâcherait plus. Et il ne pouvait quand même pas faire sauter l'ambassade d'Iran avec elle à ses basques. Il fallait trouver un plan B de toute urgence.

Tandis que le barman faisait sauter le bouchon d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, il improvisa un nouveau déroulement.

Le problème étant que les deux « gorilles », Chris Jones et Milton Brabeck, ne connaissaient pas Beyrouth. Or, c'était facile de se perdre lorsqu'on arrivait de l'est. Ils ne trouveraient jamais tout seuls la rue Chehab. Il était obligé d'aller les chercher à l'ambassade. Il fallait donc les prévenir qu'il ne viendrait que trente minutes avant l'action. Or, pas question d'utiliser un téléphone. Il ne restait qu'une solution.

— Tu me trouves belle ? demanda la princesse Gamra.

Elle avait ôté sa veste en chinchilla et, un peu déhanchée, la taille serrée dans une ceinture dorée, faisait face à Malko.

— Superbe ! jura-t-il.

Une demi-heure plus tard, lorsque la bouteille de champagne eut rendu l'âme, il signa l'addition et entraîna la Saoudienne.

— J'ai donné ma voiture au voiturier, annonça-t-elle.

— Je dois prendre la mienne, annonça Malko.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

Chez elle, c'était un modeste pied-à-terre de 3 000 m², au dernier étage d'un immeuble jouxtant l'hôtel Four Seasons. À deux pas du Phoenicia.

— Je vais t'accompagner, proposa Malko, mais je te déposerai et je viendrai te prendre plus tard. Je dois passer à l'ambassade américaine.

La princesse saoudienne lui jeta un regard méfiant.

— Si tu ne reviens pas, je te fais couper les couilles. Je ne vais pas arriver à une soirée seule.

Malko posa sa main droite sur son cœur et, parodiant la formule arabe, lança :

— Sur ma vie, sur mon sang, je te jure que je reviens te chercher !

Ronald Taylor comptait les jours. Il avait décidé de se rendre à

Londres pour un week-end, ayant trouvé des billets à un prix abordable sur internet. Depuis le départ d'Amanda Delmonico, il vivait comme un zombie et avait eu beaucoup de mal à reprendre son job, d'autant que l'ambiance était délétère dans son Service. Pourtant, leur job n'était pas de faire du renseignement, mais de la protection rapprochée.

Le FBI continuait de prétendre que les terroristes n'avaient pas pu agir sans une source *intérieure* à la Maison Blanche.

Aussi, on était en train de passer au crible tous les employés de la Maison Blanche, tous les membres du *Secret Service* qui se trouvaient sur place le 15 mars.

Et cela prenait du temps...

Impossible d'arrêter le FBI. Lui aussi, se sentait frustré. N'ayant pas pu déceler un complot sur le sol américain, qui avait pour but de tuer le Président des États-Unis.

En plus de ce stress, Ronald Taylor était tordu de jalousie. Les appels d'Amanda se raréfiaient. Elle avait beau lui jurer qu'elle ne l'oubliait pas, il la sentait s'éloigner de lui. Souvent, son portable britannique ne répondait pas.

Le décalage horaire avait bon dos, mais ne facilitait pas les choses. Quand il était neuf heures du matin à Washington, il était déjà trois heures de l'après-midi à Londres.

Lorsque Ronald Taylor avait annoncé à Amanda Delmonico qu'il avait l'intention de lui rendre visite, elle avait manifesté un enthousiasme mesuré, remarquant que c'était stupide de dépenser autant d'argent pour un week-end, qu'il valait mieux attendre les vacances...

Ronald Taylor avait tenu bon, et désormais, comptait les heures. L'idée de reprendre Amanda Delmonico dans ses bras le galvanisait.

Bien entendu, il avait prévenu le directeur du *Secret Service* qui n'avait vu aucun inconvénient à cette escapade. Il n'avait pas prévenu le FBI, qui écoutant sûrement toutes ses conversations était donc au courant.

Finalement, Amanda lui avait donné son adresse à Londres, dans le West End, lui expliquant même l'itinéraire en métro, directement à partir de l'aéroport de Heathrow.

Il n'y avait plus que quelques heures à attendre. Il partirait ce vendredi soir, arriverait à Londres le samedi matin, d'où il repartirait le dimanche soir pour être le lundi matin à son travail.

Une seule nuit pour profiter d'Amanda, mais il était fou de bonheur.

On pouvait à peine se parler au *Grey's*, sous les hurlements de la chanteuse plantée à côté du bar qui avait une voix de muezzin,

renforcée par une batterie de haut-parleurs. Ce qui n'avait guère d'importance : les clients buvaient, mangeaient ou flirtaient et n'avaient pas grand-chose à se dire.

Le groupe où se trouvaient Malko et la princesse, occupait une banquette en L, au fond de la salle. Une douzaine de Libanais. Les femmes plus bijoutées et maquillées les unes que les autres, les hommes, avec une forte tendance à l'embonpoint, des moustaches impeccables, des costumes bien coupés et des montres aussi grosses que des réveils...

Le champagne coulait à flots, on en était au second magnum de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, et la princesse Gamra se montrait de plus en plus amoureuse. Laisant traîner sa main sur la cuisse de Malko.

Ce dernier avait du mal à se mêler à cette joyeuse assemblée, l'esprit ailleurs : dans moins de deux heures, il allait faire sauter l'ambassade d'Iran.

Évidemment, ses voisins ne pouvaient le soupçonner une seconde et, finalement, cette invitation impromptue avait au moins l'avantage de lui donner un alibi...

Comme prévu, il avait foncé à l'ambassade américaine après avoir déposé la princesse saoudienne, voir les deux « gorilles », à qui il avait expliqué le changement de programme. Il viendrait les chercher à une heure et demie du matin. Ils se rendraient à l'ambassade d'Iran avec deux voitures, abandonneraient la Cherokee après avoir déclenché le dispositif de mise à feu et il les ramènerait à l'ambassade américaine, avant d'aller retrouver la princesse au Grey.

Si elle était encore là.

Il regarda sa Breitling Bentley en harmonie avec la nouvelle voiture de sa cavalière, une Bentley coupé. Une heure cinq.

Pour couvrir le bruit de la musique, il hurla à l'oreille de la princesse.

— Je m'absente cinq minutes.

— Où vas-tu ?

— Devine...

Une lueur salace passa dans le regard de la Saoudienne, et elle dit, la bouche collée à son oreille.

— Je vais avec toi.

Elle avait toujours été excitée par les étreintes furtives dans les endroits les plus inattendus.

Malko sentit venir les problèmes à grands pas...

Ils se dégagèrent à grand-peine de la banquette, gagnant l'entrée du Grey's où se trouvaient les toilettes laquées rouge, très élégantes. Malko poussa la porte des hommes. Il allait refermer lorsque la princesse se matérialisa derrière lui, les lèvres retroussées en un

sourire hautement sensuel.

— Tu vas me baiser ici ! fit-elle. Ça m'excite beaucoup.

Elle avait déjà ouvert la porte d'une cabine. Malko dut l'y suivre.

— Assoies-toi sur le siège ! ordonna-t-elle.

À moins de l'étrangler, il était obligé d'obéir. La princesse retroussait déjà sa robe longue. Malko vit apparaître une petite boule noire, sa culotte, qu'elle jeta à terre. Juste avant de s'agenouiller devant lui. En un clin d'œil, comme une professionnelle, elle l'eut libéré et englouti dans sa grande bouche.

Malgré son stress, Malko s'éveilla : la situation était quand même hautement érotique.

En un rien de temps, il fut raide comme un manche de pioche. La princesse Gamra se redressa, avec un sourire ravi, tira sur sa robe longue, jusqu'à la remonter en bouchon sur ses hanches. Puis, le ventre dégagé, elle enjamba Malko, saisit son sexe dressé dans sa main gauche et se laissa doucement tomber sur lui.

S'empalant jusqu'à la garde.

Malko voyait à quelques centimètres de lui, son rictus de plaisir, les rides qui scindaient son front en deux. Elle prit les mains de Malko et les posa sur ses hanches.

— Baise-moi fort !

Il la souleva, la fit retomber violemment vers le bas, l'empalant encore plus.

Ravie, la Saoudienne se mit à faire le yo-yo sur son sexe, extatique, accrochée des deux mains au cou de Malko. Ce dernier, pendant quelques minutes, ne pensa plus qu'à satisfaire cette femelle déchaînée. Chaque fois qu'elle s'empalait sur lui, elle poussait un râle rauque, agitant le bassin comme pour se visser à lui.

Quand elle sentit qu'il allait jouir, elle se démena encore plus et cria aussi fort que lui.

— Je te sens ! dit-elle. Tu coules dans mon ventre.

Mais, déjà, elle s'arrachait au pieu, l'embrassait légèrement, ramassait sa culotte et sortait du box en lui lançant.

— À tout de suite, *ayete*.⁽⁴⁷⁾

Malko ne mit pas longtemps à se rajuster et émergea de la partie « hommes » des toilettes. Passant rapidement devant celle des femmes. Il n'y avait qu'un mètre pour atteindre la porte donnant sur la rue. Ensuite, il fonça vers l'avenue Fouad Chehab où il avait garé sa Honda. Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient une heure quarante. Il était en retard. Les « gorilles » devaient se faire un sang d'encre.

Tandis qu'il roulait sur l'avenue Fouad Chehab en direction de l'est, il pria silencieusement pour que les choses se passent bien.

Faire sauter une ambassade dans une ville quadrillée par une police

efficace n'était pas une partie de plaisir. Il avait hâte d'être plus vieux d'une heure.

CHAPITRE XVI

À peine Malko eut-il franchi le troisième check-point de l'ambassade américaine, qu'un véhicule garé dans l'ombre, juste après la plaque d'acier escamotable protégeant l'entrée, lui fit un appel de phares.

Il se gara devant et reconnut la Cherokee « importée » munie d'une plaque libanaise, évidemment fausse. Derrière se trouvait une Mercedes, elle aussi, en plaques libanaises.

Chris Jones apparut, le visage soucieux. Vêtu d'un jean, d'une chemise ouverte et d'un blouson, un pistolet passé dans sa ceinture.

— My God ! s'exclama-t-il, je commençais à m'inquiéter. Vous avez vingt minutes de retard.

— Je sais, reconnut Malko, c'était des circonstances indépendantes de ma volonté...

S'il avait avoué aux « gorilles » la véritable raison de son retard, ils auraient démissionné sur-le-champ.

— On y va ? proposa le « gorille ».

— On y va. Je vais rouler devant, ne me collez pas trop. Vous avez repéré sur la carte l'ambassade d'Iran ?

— En principe, oui, répondit Milton Brabeck, descendu à son tour de la Cherokee, mais, nous, on ne connaît pas la ville. On sait juste à peu près où elle se trouve. J'espère qu'il n'y a pas trop de monde autour...

— En principe, affirma Malko, la nuit cette rue est très peu fréquentée.

Il abandonna sa Honda et prit le volant de la Mercedes. Les deux véhicules repassèrent le check-point tenu par les « marines ». Pour ressortir, cela allait plus vite. Ils empruntèrent d'abord le freeway en direction de Tripoli, pour rejoindre une passerelle enjambant les deux voies, afin de reprendre la direction de Beyrouth. La circulation était fluide. Avant le pont sur la Beyrouth River, Malko tourna à gauche et s'engagea sur la corniche Pierre Gemayel qui, plus loin, changeait de nom, devenant l'avenue Abdallah El Yafi, puis, après l'hippodrome, la corniche Marzaa. Par cet itinéraire, ils évitaient le centre ville, débouchant directement dans la banlieue sud.

Grâce à de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur, Malko s'assurait que Chris Jones, au volant de la Cherokee, suivait bien.

Après le croisement avec la rue Selim Salam, ils arrivèrent en face de la Cité Sportive, juste à l'entrée de Bir Hassan.

Les aiguilles lumineuses de la Breitling Bentley indiquaient deux heures vingt.

Il se dit que, dans un quart d'heure, tout serait terminé. Sans cesser de conduire, il appela Milton Brabeck sur un portable sécurisé.

— Attention ! Nous allons bientôt tourner dans la rue Al Chehab. L'ambassade d'Iran se trouve sur la droite. Je vais m'arrêter quelques secondes à l'endroit où il faut abandonner la Cherokee, puis redémarrer. Vous stoppez au même endroit et resterez dans la voiture. Je vais descendre jusqu'en bas de la rue Chehab, faire le tour du rond-point et revenir vous chercher. Je m'arrêterai de l'autre côté de la rue et vous n'aurez plus qu'à venir me rejoindre. OK ?

— OK, répondit Milton Brabeck.

D'une voix un peu tendue quand même.

Malko s'engagea dans la rue El Chehab, passant devant l'entrée du Golf Club, sur sa gauche. Son cœur battait quand même plus vite que d'habitude... C'était la première fois de sa vie qu'il allait commettre un attentat... Même avec la couverture du Président des États-Unis, c'était stressant.

Le mur de l'ambassade d'Iran surgit dans la lueur de ses phares sur sa droite et il ralentit.

En un clin d'œil, il fut arrivé à la hauteur de la grille fermée de l'ambassade d'Iran et il devina, à une vingtaine de mètres en retrait la masse sombre du bâtiment sans la moindre lumière. Les logements des diplomates se trouvaient derrière, invisibles.

Son poulx grimpa en flèche.

À l'intérieur de la grille, il venait de distinguer deux silhouettes emmitouflées : des gardes de l'ambassade, certainement iraniens.

Il passa devant la grille, sans ralentir, afin de ne pas éveiller leur attention. Parcourant encore trente mètres, il s'arrêta le long du mur aveugle, descendant aussitôt de voiture, comme pour satisfaire un besoin naturel, examinant les alentours. En face, il y avait un centre commercial éteint et sûrement désert, et, plus loin, quelques ateliers fermés derrière leur rideau de fer.

Il se retourna et aperçut les phares de la Cherokee, qui descendait lentement la rue Chehab.

Il remonta aussitôt dans la Mercedes et repartit vers le bas de la rue, passant devant le building de Al Manar TV. Dans son rétroviseur, il vit

la Cherokee stopper à l'endroit exact où il s'était arrêté et éteindre ses phares.

Déjà, il avait atteint le rond-point et revenait sur ses pas. Il réalisa qu'il avait la bouche sèche et que son cœur battait la chamade...

Comme prévu, il stoppa juste en face de la Cherokee.

À peine était-il arrêté que les deux « gorilles » bondirent de la Cherokee et foncèrent vers lui. Chris Jones sauta dans la Mercedes si brutalement qu'elle en trembla. Milton Brabeck se glissant à l'arrière plus doucement.

— Filons, lança-t-il, je n'aime pas ce coin.

Malko était en train de pousser le levier de vitesse en « D » lorsque Chris Jones explosa :

— *Motherfucker* ! J'ai oublié d'activer le truc ! J'ai juste fait sauter la sûreté.

Malko écrasa le frein et se tourna vers l'Américain, décomposé.

— OK, fit-il, j'y vais. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Vous ouvrez le hayon arrière, bredouilla Chris Jones, vous soulevez la toile qui dissimule le chargement. Vous verrez, un des cartons est ouvert. Il y a une sorte de champignon planté dans le C.4.

» Vous l'écrasez avec la main à plat et c'est parti.

Malko était déjà dehors. Heureusement, la rue Al Chehab était toujours déserte. Il traversa en courant, arriva derrière la Cherokee, ouvrit le hayon arrière et souleva la toile, découvrant les cartons de C.4 bien rangés.

Effectivement, émergeant de celui de gauche, il aperçut le « champignon » décrit par Chris Jones.

Sans hésiter, il le frappa de sa main à plat, remit la toile en place et referma le hayon.

Au moment où celui-ci claquait, il entendit un grincement venant de la grille de l'ambassade. Il se retourna et aperçut deux silhouettes en train de se glisser dans la rue.

Des hommes, armés de Kalachnikovs.

— *Holy shit* ! explosa Chris Jones.

À son tour, il venait d'apercevoir les deux nouveaux venus. Ceux-ci avaient repéré la Cherokee stationnée le long du mur de l'ambassade et se dirigeaient dans sa direction.

Juste au moment où Malko s'apprêtait à retraverser.

— Ils vont le flinguer ! lança Chris Jones d'une voix blanche.

Milton Brabeck n'hésita pas une seconde. Prenant un mini-Uzi posé sur le plancher, il le braqua sur les deux hommes et lâcha une courte rafale.

Plusieurs choses se passèrent alors simultanément.

Un des deux hommes, touché, boula et demeura étendu sur le trottoir en face du mur de l'ambassade, tandis que le second faisait précipitamment demi-tour vers la grille.

Malko traversa la rue en courant.

Déjà, des lumières s'allumaient plus bas, dans le building d'Al Manar, juste comme Malko se glissait au volant de la Honda.

Au moment où il démarrait, une rafale de Kalachnikov partit de la grille de l'ambassade d'Iran et deux impacts secouèrent l'arrière de la Mercedes.

Sauf à effectuer un demi-tour pour redescendre la rue Chehab, ils étaient obligés de passer devant le tireur qui aurait tout loisir de les rafaler.

Milton Brabeck n'hésita pas. Remettant un chargeur dans son Uzi, il lâcha une longue rafale, forçant l'Iranien à s'abriter tandis qu'ils passaient devant la grille.

Malko s'aperçut que sa chemise était collée à son dos par une mauvaise sueur froide. Il arrivait en haut de la rue Chehab, à la hauteur de l'ambassade du Koweït, gardée par plusieurs soldats libanais.

Le poulx de Malko s'envola : l'un d'eux, alerté par les coups de feu, venait de s'avancer au bord du trottoir et leur faisait signe de s'arrêter. Il vit Milton tourner le canon de l'Uzi dans sa direction et cria.

— Non, Milt, ne tirez pas !

Si, en plus, ils s'attaquaient à l'armée libanaise... Miracle, le soldat les regarda passer sans réagir. Au Liban, on se mêlait le moins possible des affaires des autres.

Malko franchit en trombe le pont au-dessus de l'avenue Camille Chamoun, puis tourna à gauche pour retourner vers le centre. La circulation était presque nulle. Deux kilomètres plus loin, il tourna à droite dans l'avenue Saeb Salam, repartant vers l'est.

C'est Chris Jones qui rompit le silence.

— On dirait que ça n'a pas pété, remarqua-t-il, la voix chavirée.

Machinalement, Malko ralentit, prêtant l'oreille. L'explosion d'une charge de 500 kilos de TNT fait beaucoup de bruit, surtout dans le silence de la nuit.

— Vous avez bien écrasé le plateau supérieur sur l'autre ? interrogea Chris Jones. Cela fait un « clac » assez fort quand celui du haut s'encastre dans celui du bas.

Malko fouilla dans sa mémoire : il n'avait pas entendu de « clac »... Il se visualisa, en train de frapper du plat de la main le plateau du haut et comprit instantanément son erreur : sa paume avait été arrêtée par l'arête métallique du plateau inférieur et il n'avait pas appuyé assez fort. Donc, le dispositif n'avait pas été activé.

— Je crois que j'ai fait une fausse manœuvre ! avoua-t-il.

Il expliqua aux deux Américains ce qui s'était passé. Les deux « gorilles » buvaient ses paroles.

Effondrés.

C'est Milton Brabeck qui tira la conclusion :

— De toute façon, on ne va pas retourner là-bas... Ce serait du suicide.

Lorsqu'ils atteignirent le Dora freeway, il n'y avait toujours pas eu d'explosion. L'opération était ratée...

Malko était partagé entre la frustration et une sorte de soulagement. Dans son for intérieur, il haïssait ce genre d'opération. Qu'il considérait comme stupide. Une demi-heure plus tard, ils se présentaient au premier check-point de l'ambassade américaine.

Il laissa les deux « gorilles » rentrer la Mercedes criblée d'impacts sur le parking de l'ambassade, puis se remit au volant de sa Nissan.

— Je m'en voudrai toute ma vie d'avoir oublié d'amorcer ce truc, lâcha Chris Jones, au moment de se quitter. On ne va pas vous revoir. On file demain matin sur Chypre, en hélico.

— Dans mon rapport, je vais préciser que c'est moi qui ai procédé à la mise à feu. Ne parlez pas de la goupille, dit Malko. Cela reste entre nous.

— Merci, fit Chris Jones, d'une voix blanche.

Ils se serrèrent la main avec une certaine gravité. De tous les coups qu'ils avaient fait ensemble, celui-là était le plus bizarre.

Lorsque Malko arriva dans le centre de Beyrouth, il était presque trois heures du matin. Il ne se sentait pas le courage de retourner au *Grey's*. D'ailleurs, la princesse saoudienne ne l'avait sûrement pas attendu...

Dès qu'il fut à l'intérieur du Phoenicia, il ralluma son portable et découvrit sept messages... Tous de la princesse. Qui était passée de l'étonnement à une fureur noire. Le dernier était une litanie d'insultes en anglais et en arabe, menaçant de s'attaquer à ses parties nobles lorsqu'ils se croiseraient à nouveau.

Ce qui n'empêcha quand même pas Malko de dormir. Il était vidé nerveusement. Et, le lendemain, il allait falloir affronter la CIA et la Maison Blanche...

Ronald Taylor s'ébroua en voyant le brouillard qui enveloppait l'aéroport de Heathrow. Il avait peu dormi sur le siège spartiate de la British Airways, et avait mal partout.

Cependant, intérieurement, il était fou de bonheur. Dans quelques heures, il allait serrer Amanda dans ses bras, lui faire l'amour, la retrouver. Il n'avait jamais réalisé à quel point il avait besoin d'elle.

Une pensée le taraudait. À Londres, n'avait-elle pas retrouvé un autre amant ? Ce qui expliquerait son enthousiasme modéré à le revoir. Elle ne lui avait pas dit dans quelle galerie elle travaillait et il s'en moquait. Aujourd'hui, c'était samedi et il lui avait demandé de prendre sa journée...

Il passa les formalités de douane comme dans un rêve et se retrouva dans la station de métro de l'aéroport de Heathrow.

Il fallait changer deux fois de ligne pour arriver à l'adresse qu'elle lui avait donnée. D'abord, la Piccadilly Line depuis Heathrow, puis changement à Piccadilly Circus pour emprunter Waterloo Line jusqu'à Oxford Circus et enfin la Central Line qu'il quitterait à Notting Hill Gate...

Lorsqu'il commença son périple, il y avait peu de monde, puis les wagons se remplirent de plus en plus.

À Piccadilly Circus, il fut impressionné par les immenses escaliers mécaniques qui semblaient descendre au centre de la terre.

À Londres, les lignes de métro étaient enterrées à une profondeur incroyable.

Enfin, à Oxford Circus, il se retrouva sur un quai bondé de la Central Line. Encore cinq stations et un peu de marche avant de serrer Amanda Delmonico dans ses bras.

Le convoi arrivait en gare. Il se faufila jusqu'au bord du quai et vit la motrice émerger du tunnel.

Soudain, il sentit des gens qui le bouscullaient. Il voulut se rattraper à ses voisins, mais ils semblaient se dérober. Il avait l'impression de se trouver dans un entonnoir, dont l'extrémité débouchait sur les voies. Il battit l'air de ses bras, poussa un cri désespéré et bascula sur les rails juste au moment où le convoi entrait en gare.

Malko ouvrit l'œil vers huit heures du matin et mit aussitôt la télé MDV, celle des Phalanges, jadis animée par May Chidiac. Arrivant juste à temps pour le premier journal télévisé.

Pas un mot sur l'attentat contre l'ambassade d'Iran. Rien. Il appela aussitôt Ray Syracuse.

— Nos amis sont repartis ? demanda-t-il.

— Absolument. Par le premier hélico pour Chypre à 7 AM.

— Rien de spécial dans les nouvelles ? insista Malko.

— Rien. Sauf un bus syrien attaqué par des inconnus dans le nord.

Deux morts.

La routine.

Malko raccrocha, perplexe.

Visiblement, sa tentative d'attentat était passée totalement inaperçue et les Iraniens n'avaient même pas réagi. Qu'était devenue la Cherokee bourrée d'explosifs ? Si elle se trouvait encore garée devant l'ambassade d'Iran, il était urgent de la récupérer.

Ensuite, il rendrait compte à Ted Boteler de ce « cas non-conforme ».

En sortant de sa douche, il laissa quand même un court message à la princesse Gamra, s'excusant de ne pas avoir réapparu, prétextant un cas de force majeure. Ce n'était pas son principal souci.

Au moment où il allait sortir, il réalisa qu'il était risqué de se montrer devant l'ambassade d'Iran.

Il décida donc de filer directement à l'ambassade US. Les Iraniens risquaient de manifester leur mauvaise humeur. Ils avaient eu, au minimum, un mort ou un blessé...

La circulation avait été complètement interrompue sur la Central Line. Le conducteur de la rame n° 34 n'avait pas pu freiner à temps et la motrice était passée sur le corps de l'homme tombé sur la voie et déjà électrocuté par le rail porteur.

Les policiers de Scotland Yard avaient regroupé les voyageurs en attente, tentant de comprendre ce qui s'était passé. À première vue, rien de très extraordinaire : une bousculade fréquente aux heures de pointe où un voyageur avait perdu l'équilibre. Il y avait ainsi une cinquantaine d'accidents, bon an mal an.

Un ambulancier rapporta au surintendant en charge de l'enquête le portefeuille trouvé sur le mort. Un citoyen américain, qui avait son passeport sur lui. En examinant ses autres papiers, le policier britannique tomba sur une carte du *Secret Service* au nom du mort.

Ce qui en faisait un cas « signalé ».

Il décida aussitôt de pousser son enquête un peu plus loin que s'il s'agissait d'un mort « ordinaire ». Les Américains allaient sûrement demander un rapport à Scotland Yard. Autant être prêt. Il se dirigea vers le bureau du chef de gare et se fit présenter le responsable.

— J'aimerais réquisitionner les images des caméras de surveillance du quai 3, demanda-t-il.

Comme dans toutes les stations du métro londonien, tous les mouvements de voyageurs étaient filmés en permanence. Ce qui avait permis d'arrêter les coupables de la vague terroriste de 2005.

Lorsque Malko débarqua dans le bureau de Ray Syracuse, le chef de

station lui jeta un regard en coin.

— Vous ne deviez pas faire quelque chose, hier soir ? interrogea-t-il. Visiblement, il n'avait pas vu Chris et Milton avant leur départ.

— Si, confirma Malko, mais il y a eu un problème technique.

L'Américain ne dissimula pas son soulagement.

— Allah était de notre côté, fit-il ironiquement. Ç'aurait été une belle connerie. C'est pas la peine d'avoir un Prix Nobel de la Paix pour se lancer dans ce genre de truc. Ted m'avait mis au courant, sous le sceau du secret, mais je n'avais même pas le droit d'en discuter avec vous...

Malko lui raconta succinctement ce qui s'était passé. Ray Syracuse regarda sa montre : dix heures cinq, quatre heures du matin à Washington.

— Ce ne serait pas idiot de savoir ce qu'est devenue la Cherokee, avant d'appeler Ted, avança-t-il. Je vais vous donner une voiture banalisée avec deux de mes « *field officers* » pour aller faire un tour sur place. Vous avez gardé la clef ?

— Je ne l'ai jamais eue ! réalisa Malko. C'est Chris Jones qui conduisait la Cherokee.

Et Chris Jones était en train de voler vers l'Europe...

— *No sweat*⁽⁴⁸⁾, fit Ray Syracuse, rassurant. Vous allez emmener un type de la TD. Il saura la démarrer. Pourvu qu'on puisse récupérer cette fichue Cherokee. Même si les gens de la D.O. l'ont « nettoyée » avant usage, il y a encore les numéros de série.

» OK. Descendez au « *Vehicule Bureau* » au rez de chaussée et je vous envoie les gens qu'il faut.

Malko avait quand même le cœur qui battait plus vite que d'habitude en tournant autour du rond-point, en bas de la rue Al Chehab. Il avait pris le volant, un officier de sécurité à côté de lui. Derrière, il y avait deux taciturnes, dont l'un avec une serviette marron fatiguée. Les techniciens chargés de faire démarrer la Cherokee.

Il commença à remonter la rue, incroyablement animée, avec tous ses petits commerces étalés sur les trottoirs, des voitures garées partout et une foule de piétons.

Des mécaniciens étaient en train de réparer une vieille Mercedes en face d'un garage. Deux vigiles bavardaient en face du building d'Al Manar.

Il regarda sur sa gauche.

Le mur de l'ambassade d'Iran défilait devant lui, mais il n'y avait aucun véhicule stationné sur le trottoir... La Cherokee s'était envolée. La grille de l'ambassade était ouverte, gardée par deux Iraniens en civil et deux soldats libanais dans une guérite.

Malko continua son chemin et alla reprendre l'avenue Charles Helou. Les Iraniens avaient peut-être demandé à la police ou à l'armée libanaise de dégager ce véhicule suspect, et Ray Syracuse en retrouverait la trace.

À la fois soulagé et inquiet, il reprit la route du Phoenicia, et se fit déposer devant. Il voulait retourner à l'ambassade américaine faire un nouveau point avec Ray Syracuse avec sa Honda qu'il avait garée dans la nuit, comme il le faisait souvent, devant le mur aveugle de la carcasse du Holiday Inn.

Il venait de passer le volant à l'officier de sécurité lorsqu'il réalisa qu'il avait laissé la clef de la Honda dans sa chambre.

À peine y était-il entré que son téléphone fixe sonna. C'était la réception.

— Mister Linge, vous avez bien une Honda immatriculée 34176 garée devant le Holiday Inn ?

— Oui, confirma Malko.

— La police vient de téléphoner. Ils menacent de l'enlever si vous ne la déplacez pas...

— J'y vais, assura Malko.

Par moment, les policiers libanais « nettoyaient » les rues du centre des véhicules stationnés trop longtemps. En émergeant du Phoenicia, il prit à droite pour remonter vers la façade aveugle du Holiday Inn.

Pas de policiers en vue.

Un homme agenouillé sur un tapis de prière étalé sur le trottoir, priait, tourné vers la Mecque. Assourdi par les cloches de l'église Saint-Antoine toute proche.

Vision presque caricaturale du Liban.

Il aperçut sa Honda, sagement garée où il l'avait mise en rentrant de son expédition.

Il plongeait la main dans sa poche pour y prendre sa clef lorsque son regard glissa jusqu'au véhicule garé devant la Honda.

Son sang se figea en une fraction de seconde. C'était une Cherokee blanche et il n'eut pas besoin de vérifier le numéro pour savoir que c'était « sa » Cherokee. À travers la glace du hayon arrière, il distingua les innocents cartons empilés.

Ceux qui contenaient les cinq cents kilos de TNT. Liquéfié, il n'arrivait pas à détacher ses yeux du gros 4 × 4 blanc. Il n'osait même pas bouger, comme si le moindre déplacement allait déclencher l'explosion. Puis, son cerveau se remit en route. Le coup de fil, soi-disant de la police, n'avait qu'un seul but : l'amener là. Quelque part, peut-être sur le trottoir d'en face, quelqu'un attendait qu'il soit là pour déclencher l'explosion.

S'il essayait de fuir, c'est sûrement ce qu'il ferait. Il cherchait désespérément une idée pour échapper à ce piège diabolique lorsque

son portable sonna.

CHAPITRE XVII

Malko demeura figé quelques secondes, sans chercher à atteindre son portable. De nouveau, comme si le fait de répondre puisse déclencher l'explosion de la Cherokee piégée.

Enfin, il le sortit et appuya sur la touche « appel ». Aucun numéro ne s'affichait. Ce n'était donc pas Ray Syracuse. Il se força pour dire d'une voix à peu près normale :

— Allô ?

— Vous me reconnaissez ? demanda aussitôt une voix d'homme en anglais, avec un fort accent arabe.

La mémoire de Malko ne fit qu'un tour : la voix était celle de « Mr X », c'est-à-dire de Ali Mugniyeh, celui qui avait aidé la CIA dans l'affaire Hariri, six mois plus tôt, pour se venger des Syriens qu'il rendait partiellement responsables de l'assassinat de son oncle, Imad Mugniyeh, le 12 février 2008 à Damas.

Malko se raidit, ne quittant pas la Cherokee des yeux. D'après la CIA, Ali Mugniyeh ne se trouvait plus à Beyrouth. D'où l'appelait-il et pourquoi ?

Juste le plaisir de lui dire qu'il allait mourir ? Ou autre chose ?

— Oui, dit Malko, je vous reconnais.

— Bien. J'ai un message pour vous.

— Quel message ?

— Je vous le dirai de vive voix.

— Quand et comment ?

— Prenez votre voiture et rendez-vous à l'ambassade d'Iran dans une demi-heure. Vous connaissez l'adresse, n'est-ce pas ?

Il y avait à peine une trace d'humour dans sa voix.

La communication fut coupée. Malko regarda autour de lui. La vie continuait. Les voitures jaillissaient du tunnel menant à Hamra, l'homme qui avait prié sur le trottoir s'éloignait, son tapis de prière roulé sous le bras. Il avait l'impression que ses semelles étaient soudées à la chaussée. Son instinct lui disait de prendre ses jambes à son cou, de s'éloigner le plus vite possible de la machine infernale. Son cerveau, au contraire, lui intimait l'ordre de gagner sa voiture pour se rendre au rendez-vous. Il se rendit compte que sa chemise était collée à son dos

par la sueur.

Comme un automate, il ouvrit la portière de sa voiture et s'installa au volant. Dans un état second, il prit la direction de l'est puis tourna à droite dans l'avenue Camille Chamoun, filant vers le sud. Il hésitait à appeler Ray Syracuse et, finalement, s'abstint.

Que signifiait la réapparition d'Ali Mugniyeh ?

Vingt minutes plus tard, il passait devant l'ambassade du Koweït avant de s'engager dans la rue Al Chehab.

L'estomac noué, il ralentit, puis stoppa en face de la grille de l'ambassade, aussitôt dévisagé par les deux fonctionnaires iraniens.

Ceux-ci ne réagirent d'abord pas, puis l'un d'eux prit son portable et passa un appel.

Malko sentait son cœur cogner contre ses côtes. C'était une situation incroyable. Il aperçut soudain un homme sortir de l'ambassade, descendre le perron et s'engouffrer dans une Mercedes grise stationnée devant. Le véhicule se dirigea vers la grille, aussitôt ouverte par les deux fonctionnaires. Le portable de Malko sonnait de nouveau.

— Suivez la Mercedes qui sort, ordonna Ali Mugniyeh.

Malko recula pour la laisser sortir et démarra derrière la Mercedes aux vitres fumées.

La Mercedes descendit la rue Chehab, puis tourna à droite, en direction de la mer, remontant un peu vers le nord, la grande avenue Akhtal Es Saghur, parallèle à la mer. Cinq cents mètres plus bas, la Mercedes mit son clignotant pour tourner à gauche et vira dans le chemin menant à l'hôtel Summerland. Elle entra dans le parking du Summerland, dominant la plage, et s'arrêta. Malko en fit autant, restant au volant.

La portière avant gauche s'ouvrit sur ce qui ressemblait à un chauffeur, qui s'approcha de la Honda de Malko. Ce dernier baissa sa glace.

L'homme était arrivé à sa hauteur : un jeune barbu, sans cravate, au regard fuyant. Il ouvrit de l'extérieur la portière et prononça un seul mot :

— *Befar me*⁽⁴⁹⁾.

Malko descendit, oubliant de stopper son moteur. Le chauffeur de la Mercedes fit demi-tour et repartit vers son véhicule. Malko sur ses talons.

Arrivé devant la Mercedes, il ouvrit la portière arrière gauche et lui désigna l'intérieur de la tête.

Malko obéit.

Un homme était installé à l'autre bout de la banquette. Celui qu'il avait croisé six mois plus tôt à l'ambassade d'Arabie Saoudite, Ali Mugniyeh, le neveu de l'homme assassiné par les Américains, les Israéliens et les Syriens, deux ans plus tôt.

Il portait un collier de barbe bien taillé, ses mains étaient nettes, fines, et son costume, bien coupé.

Malko entendit la portière claquer derrière lui. Le chauffeur était resté à l'extérieur et il était seul dans la voiture avec Ali Mugniyeh.

Celui-ci tourna la tête vers Malko et dit simplement :

— Je pense que vous avez conscience que je ne vous veux pas de mal.

— En effet, dit Malko, mais...

Ali Mugniyeh l'interrompit.

— Je suis venu de Téhéran il y a quelques jours à la demande du *Sayyed* afin de lui transmettre de vive voix un message.

Malko tiqua, intérieurement. Ali Mugniyeh était donc arrivé *avant* sa tentative d'attentat de la nuit précédente.

— Comment saviez-vous que je me trouvais à Beyrouth ?

— Je le savais, répondit Ali Mugniyeh d'un ton sans réplique. Des éléments imprévus m'ont empêché de vous contacter immédiatement. Je le regrette. Cela a coûté la vie à un Pasdaran, abattu par vos complices. Cette façon de nous envoyer un « message » était stupide. Cela aurait pu tourner beaucoup plus mal.

Malko soupira intérieurement : son interlocuteur ignorait que la Cherokee *devait* exploser. Autant retourner à son profit l'erreur technique de Chris Jones.

— Le dispositif de mise à feu n'était pas activé, précisa-t-il.

— Je sais, répondit Ali Mugniyeh. Aussi, nous acceptons de considérer qu'il ne s'agissait que d'une façon inoffensive de manifester votre mauvaise humeur.

Légitime, en raison des circonstances, mais injustifiée.

— Que voulez-vous dire ?

Ali Mugniyeh plongea son regard dans le sien et annonça de sa même voix calme.

— Je suis mandaté pour vous dire que ni la « Branche extérieure » du Hezbollah, dont je suis responsable à Téhéran, ni les autorités de Téhéran ne sont responsables de l'attentat du 15 mars contre Barack Obama. Et, si nous avions voulu nous venger de votre attentat, vous ne seriez plus de ce monde depuis une demi-heure.

Malko ne croyait pas à sa chance.

— Vous voulez dire que vous reflétez la position *officielle* de l'Iran ? insista-t-il.

Ali Mugniyeh le corrigea doucement.

— Disons la position *réelle*. Je vous répète que l'Iran n'est pour rien dans cet attentat stupide. « On » a décidé de m'envoyer prendre contact avec vous, afin d'éviter d'entrer dans un cycle de représailles qui pourrait être extrêmement préjudiciable à nos deux pays.

Malko essayait de décrypter le regard sombre posé sur lui.

Connaissant l'Iran, il connaissait aussi la capacité de dissimulation des Iraniens.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Que vous transmettiez ce message au plus haut niveau, à Washington.

Malko ne put s'empêcher de penser au « téléphone rouge » secret mis en place entre le KGB et la CIA, durant la Guerre Froide, afin d'éviter de déclencher un holocauste général à la suite d'une erreur.

Bien sûr, les Iraniens étaient aussi capables de mentir comme des arracheurs de dents et la manip d'Ali Mugniyeh pouvait avoir simplement pour but de les dédouaner avec un scénario crédible.

Il décida d'exploiter la situation au maximum.

— Si ce n'est pas l'Iran, demanda-t-il, qui est responsable de cet attentat ?

Ali Mugniyeh eut un geste évasif.

— Nous n'avons pas à collaborer avec vous. Nous sommes ennemis et vous le savez. Mais nous ne voulons pas être tenus responsables d'une action que nous n'avons pas commise.

Malko voulut pousser son avantage.

— Est-il exact que la branche « extérieure » du Hezbollah dépend également de Beyrouth ? Que celui qui en est chargé s'appelle Mustapha Shahabé ?

Ali Mugniyeh demeura impassible mais laissa tomber :

— Mustapha Shahabé est mort et, si vous voulez une réponse à votre question, vous devriez chercher du côté de ceux qui l'ont assassiné.

» Voici ce que je souhaitais vous dire. J'espère que cet entretien servira à quelque chose.

Il se tut et Malko comprit que son silence signifiait la fin de cette étrange conversation... Il n'y avait eu ni poignée de mains, ni sourire.

Il ouvrit la portière et sortit de la Mercedes. Avec un synchronisme parfait, le chauffeur qui attendait dehors remonta à son volant et la voiture s'éloigna vers la sortie du parking. Malko nota qu'elle était en plaques diplomatiques.

Il n'était pas encore revenu de sa surprise lorsqu'il entra dans le bureau de Ray Syracuse.

L'Américain sembla abasourdi par son récit et remarqua aussitôt.

— Bravo d'avoir réussi à lui faire croire que l'échec de l'attentat était volontaire... Ted était sûr que cet attentat était une connerie. Le Président s'était laissé convaincre par son entourage, mais je pense qu'au fond, il était contre. *Anyway*, je vais envoyer mes gars récupérer la Cherokee.

— Que pensez-vous de ce qu'il m'a dit ? Il n'a pu me parler qu'avec le feu vert de Téhéran. Vous le croyez ?

L'Américain eut une mimique évasive.

— Honnêtement, je ne sais pas. Les Iraniens mentent comme ils respirent. Ils nous ont tellement menés en bateau. Je ne me permettrai pas de prendre position.

— Il m’a nettement orienté vers les Israéliens pour l’attentat contre le Président Obama...

— C’est de bonne guerre. Il ne va pas accuser ses « frères » du Hezbollah. Et Mustapha Shahabé est mort... Hélas, la thèse israélienne n’est pas vraisemblable.

— Les gens du Hezbollah ont peut-être une idée sur la mort de Mahmoud Mechek ou sur ce qu’il a fait, avant de mourir, remarqua Malko. S’ils ne sont pas impliqués dans l’attentat, ils ont tout intérêt à se dédouaner.

Il se retrouvait au point de départ. Ne sachant toujours pas qui était derrière l’attentat qui avait failli coûter la vie au Président des États-Unis.

Le fait que la « branche extérieure » du Hezbollah soit en double commande entre Beyrouth et Téhéran ne facilitait pas les choses. Et permettait aux deux branches rivales du Hezbollah de se renvoyer la balle.

— OK, conclut Malko, je vais appeler Ted Boteler.

— La salle du Chiffre vous attend, lança le chef de Station.

Le superintendant de Scotland Yard, Herbert Trinity, signa le rapport qu’il allait transmettre à l’ambassade des États-Unis de Grosvenor Square. Il avait joint au document plusieurs photos filmées par les caméras de surveillance de la station Oxford Circus, qui permettaient de reconstituer ce qui s’était passé.

Il en avait déjà transmis une copie au MI 5, pour information. Pour lui, l’affaire était close. Ce qui restait du corps de Ronald Taylor avait été mis dans un cercueil plombé qu’un appareil de l’US Air Force allait acheminer aux États-Unis. La mort de Ronald Taylor n’avait fait que quelques lignes dans les journaux.

Un regrettable incident, hélas trop fréquent.

Malko n’avait pas pu faire autrement que d’inviter la princesse Gamra à déjeuner. Même après vingt-quatre heures, sa fureur ne semblait pas être retombée. Installée dans une banquette du *Mandaloun at Sea*, elle lui jeta :

— Je devrais t’arracher les yeux et les couilles ! Tu m’as fait perdre la

face. Mes copines m'ont dit que tu avais été baiser une autre femme !

— Tu es encore plus belle quand tu es en colère, essaya de plaisanter Malko.

Cela n'eut pas l'effet escompté.

Plongeant la main dans son sac, la Saoudienne la ressortit, les doigts crispés sur son petit revolver plaqué or et le braqua sur Malko.

— J'ai très envie de te tuer ! dit-elle presque calmement. Tu sais que j'ai un passeport diplomatique, on ne peut pas grand-chose contre moi.

Malko se dit que les choses prenaient une tournure dangereuse. Il affronta le regard de la Saoudienne et dit à voix basse.

— Je n'ai pas été retrouver une autre femme, tu le sais, nous venions de faire l'amour. J'avais une mission à accomplir, qui a pris un peu plus de temps que prévu. Je suis repassé au *Grey's*, mais tu étais partie.

— Je n'allais pas t'attendre toute la nuit, espèce de chien ! explosa-t-elle.

Malko eut alors une idée de génie. Étendant la main par-dessus la table, il saisit le canon du pistolet et tira doucement, approchant l'arme et la main qui le tenait de son visage. Ensuite, il n'eut plus qu'à se pencher pour baiser la main de la Saoudienne.

Il vit un éclair de surprise passer dans les prunelles de la princesse Bin Saoud. Comme tous les bédouins, elle appréciait le courage physique. Elle recula la main et laissa tomber le petit revolver dans son sac.

— Tu es un chien ! dit-elle, mais un chien courageux. Finalement, je ne vais pas te couper les couilles, je vais te les vider.

Malko était encore plongé dans un demi-sommeil lorsqu'il entendit son portable sonner. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling et sursauta : deux heures dix ! Gamra avait tenu sa promesse. Le temps de passer chez elle se changer, elle l'avait rejoint pour dîner au Vendôme et l'avait ensuite emmené dans son nouvel appartement, où il y avait désormais un lit. Qu'ils avaient largement amorti. Dopée à la coke, Gamra avait extrait de Malko jusqu'à sa dernière parcelle d'érotisme. Et, au matin, elle avait recommencé son travail de goule...

Malko avait regagné le Phoenicia avec l'impression d'avoir cent ans.

Il se força à prendre le portable et à répondre.

— Mon cher ami, fit la voix joviale de Mourad Trabulsi, j'avais peur que vous ayez déjà quitté Beyrouth.

— Je ne vais pas tarder à le faire, assura Malko. Je n'ai plus rien à y faire.

Le général libanais laissa éclater son habituel fou-rire.

— Cela dépend ! Cela dépend, mon cher ami. J'ai appris quelque

chose qui pourrait peut-être vous intéresser. Vous pouvez passer au Club, vers cinq heures ?

Malko avait à peine raccroché que le portable sonna à nouveau.

— Il faut que vous veniez, annonça Ray Syracuse. Ted a des choses importantes à vous communiquer.

— J'arrive, promit Malko.

Intrigué. Quelles informations le patron de la Division des Plans pouvait-il lui communiquer ?

CHAPITRE XVIII

— Les « *gumshoes* » ont bien travaillé, annonça Ted Boteler. En analysant les passeports trouvés sur Abi Charma, ils ont pu reconstituer un voyage qu'il a effectué en décembre de l'année dernière. En utilisant trois passeports à des noms différents, il a pu quitter les États-Unis pour le Canada, puis la Hollande et enfin l'Italie.

» Chacun des trajets a été effectué sous un nom différent. Pour le retour, idem.

— Donc, conclut Malko, vous pensez qu'il est allé chercher ses ordres à Rome pour l'attentat contre Obama ?

— Il y a de fortes chances, renchérit l'Américain. Son séjour a été très court : quarante-huit heures sur place. Le problème est : qui a-t-il rencontré ?

— D'après mon enquête ici, enchaîna Malko, cela ne peut être qu'Ali Mugniyeh ou Mustapha Shahabé. Le problème est que le premier nie formellement être pour quoi que ce soit dans cette affaire et que le second est mort.

» Assassiné vraisemblablement par les Israéliens dans le cadre de leur programme d'élimination des cadres du Hezbollah militaire.

Un ange passa, un brassard noir sur les ailes.

— Il faut continuer votre enquête, demanda Ted Boteler. La clef de cette histoire ne se trouve pas à Washington. À propos, Ronald Taylor est tombé sous un métro à Londres, pris dans une bousculade. Il allait voir sa « fiancée ». Pauvre gars.

— C'est triste, fit Malko, mais cela ne m'aide pas. Je n'ai pas grand-chose à me mettre sous la dent ici. Mais je vais quand même continuer. Une de mes sources m'a promis tout à l'heure de m'apprendre des choses intéressantes.

— Pourvu qu'elle tienne parole ! soupira Ted Boteler. Il faut absolument *aboutir*. Savoir qui Nassir Moussawi a rencontré à Rome.

» C'est le donneur d'ordre. Celui qui lui a ordonné de commettre l'attentat contre le président.

— Je vais faire l'impossible, promit Malko.

Le regard de Mourad Trabulsi pétillait de façon inhabituelle. Après le sempiternel café, dans un des salons du Club des officiers donnant sur la mer, il se pencha vers Malko.

— Saviez-vous que Imad Mugniyeh avait une maîtresse à Beyrouth ?

— Non, bien sûr. Nos amis le savent ?

— Non. Très peu de gens sont au courant. Uniquement les intimes.

— Quel rapport avec mon enquête ?

— Mon cher ami, cette femme qui s'appelle Safira Koussa, est libyenne, hôtesse de l'air sur Liban Airlines. Je l'ai rencontrée hier soir, par hasard dans une soirée d'amis chiite. Nous avons bavardé et je lui ai dit que je connaissais quelqu'un qui enquêtait sur le meurtre d'Imad Mugniyeh, pour le compte des Services allemands. Elle a accepté de vous rencontrer.

Le Libanais regarda sa montre.

— Je lui ai donné rendez-vous au bar du Vendôme, à six heures.

Malko dissimula sa déception. Il ne voyait pas bien ce que cette rencontre pouvait apporter à son enquête, Imad Mugniyeh étant mort depuis deux ans. Surtout après sa rencontre avec son neveu, Ali. Qui avait « fermé une porte ». Cependant, il ne fallait pas décourager les bonnes volontés.

— On peut toujours aller voir, conclut-il.

Le bar au dernier étage de l'hôtel Vendôme était presque vide, avec une magnifique vue sur la mer. Sauf une banquette occupée par une femme aux courts cheveux noirs, à l'allure assez austère, attablée devant un jus de fruit.

Elle adressa un sourire réservé aux deux hommes et Mourad Trabulsi fit les présentations.

— Safira Koussa était très proche d'Imad Mugniyeh, expliqua-t-il. Il la voyait à chaque fois qu'il venait à Beyrouth.

La Libyenne posa sur Malko un regard sombre et plutôt froid.

— *Herr* Linge, demanda-t-elle en allemand, que cherchez-vous exactement ?

— Vous parlez allemand ? demanda-t-il, surpris.

— Oui, j'ai travaillé à la Lufthansa.

Elle portait un chemisier vert foncé qui moulait une lourde poitrine et ses traits assez épais ne manquaient pas de charme. Elle ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans.

— Il y a eu un attentat contre le Président Obama, dont vous avez dû entendre parler, expliqua Malko. Officiellement revendiqué par le

Hezbollah. Je cherche à savoir qui en est le sponsor.

La Libyenne le regarda presque méchamment.

— Je l'ignore. Si vous soupçonnez le Hezbollah, vous faites fausse route. Je connais tous leurs dirigeants ici. Lorsque cet attentat a eu lieu, je me suis renseignée et ils m'ont affirmé qu'ils n'y étaient pour rien.

— Ils ont pu vous mentir.

L'hôtesse de la Libyan Airlines secoua la tête.

— Pourquoi ? Ils savent qu'ils peuvent avoir une totale confiance en moi. Je savais tout de la vie d'Imad. Lorsqu'il a dû aller se faire opérer en France, je l'ai accompagné.

— Il voyageait en Europe ? s'étonna Malko.

Le regard de la Libyenne lança un éclair et elle esquissa un léger sourire.

— Il était très bien organisé et avait beaucoup d'amis. Pour cette intervention chirurgicale, il est arrivé à Francfort, en provenance de Téhéran, sur Lufthansa. Il voyageait avec un passeport du Surinam, un vrai document. Ensuite, nous avons gagné Paris par le train et il a été opéré par un chirurgien chiite qu'il connaissait depuis son enfance. Après une semaine de convalescence, nous sommes repartis sur Francfort, où nous nous sommes séparés. Il ne voulait pas passer par Beyrouth.

Malko l'écoutait attentivement. Elle disait sûrement la vérité, mais cela ne faisait pas avancer son enquête.

— Qui est responsable de son meurtre, à votre avis ? demanda-t-il.

Safira Moussa lui jeta un regard haineux.

— Les Sionistes bien sûr, aidés par ces chiens de Syriens qui vendraient leur mère !

On en revenait à la version initiale.

— Et l'attentat de Washington ?

La Libyenne eut un haussement d'épaules méprisant.

— Les Sionistes, sûrement !

Dans la région, Israël était rendu responsable de tout, même du mauvais temps. La jeune femme sentit sa réticence et enchaîna aussitôt.

— Moi, je ne suis pas en contact permanent avec la direction du Hezbollah, mais je connais quelqu'un qui l'est. Il voit le *Sayyed* régulièrement. Un ami d'enfance d'Imad. Il pourrait peut-être vous en dire plus...

— De qui s'agit-il ?

— Je ne peux pas vous donner son nom, mais je vais lui demander s'il veut vous rencontrer. Je laisserai le message au général Trabulsi.

Elle se leva et prit congé avec un sourire. Malko la suivit des yeux, pensif.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Mourad Trabulsi.

Celui-ci hocha la tête.

— Attendons de voir cet homme.

Ray Syracuse semblait plongé dans un abîme de perplexité. Il soupira.

— Apparemment, nous savions bien peu de choses sur Imad Mugniyeh. Qu'il soit venu en Europe se faire opérer est tout simplement stupéfiant. Et avec un passeport du Surinam...

» Cela dit, ce n'est pas ce que nous cherchons. Une preuve concrète menant au donneur d'ordre de l'attentat de Washington. Explorez cette piste. On ne sait jamais.

Nous avons rendez-vous au café Fantasia, annonça Mourad Trabulsi. À Jnah, dans Adnan El Hakim street. À quatre heures. Vous saurez trouver ?

— Je pense.

— Alors, on se retrouve directement là-bas.

Malko regarda sa Breitling : trois heures. Il avait largement le temps et prit celui d'avertir Ray Syracuse. Ce dernier réagit avec méfiance.

— C'est dans la banlieue sud. Je vais vous envoyer des « baby-sitters », ça peut être un piège.

— Qu'ils soient discrets, réclama Malko, je suis supposé appartenir au BND, dont les agents ne se promènent pas à Beyrouth en voiture blindée.

Il lui fallut un peu plus de temps que prévu pour atteindre le café Fantasia, qui semblait être fréquenté surtout par des familles avec beaucoup d'enfants. Des nuées de femmes en abayas noires veillaient sur les gosses énervés. Mourad Trabulsi l'attendait devant le café.

— Il est là, annonça-t-il, mais ne veut pas donner son nom. Il ne faudra pas chercher à le suivre.

— Pourquoi accepte-t-il de nous parler ?

— Je crois que c'est un proche du *Sayyed* et qu'il veut prendre la défense du Hezbollah.

Malko suivit le Libanais jusqu'au fond du café où se trouvait un homme assez corpulent, les cheveux et la moustache gris, un nez important, en train de tirer sur un narguileh. Il salua Malko d'un signe de tête puis échangea quelques mots en arabe avec Mourad Trabulsi

qui précisa :

— Il ne parle ni anglais, ni allemand, je vais faire l'interprète. Je lui ai expliqué qui vous étiez...

— Comment connaissait-il Imad Mugniyeh ?

L'autre se lança dans un flot de paroles, traduites au fur et à mesure par Mourad Trabulsi.

— Ils se sont connus tout petits, dans la *dahyeh*⁽⁵⁰⁾. Ils ont joué ensemble, ensuite ils ont combattu dans la Force 17 de Yasser Arafat.

L'homme prit son portefeuille et en sortit une photo, prise une trentaine d'années plus tôt : lui et Imad Mugniyeh, souriants, Kalachnikov au poing.

— Il aimait beaucoup venir ici avec sa première femme et son fils qui était encore petit, commenta-t-il.

— Qu'est devenu son fils ? demanda Malko.

— Il combattait à ses côtés. Chaque fois qu'Imad venait à Beyrouth, c'est son fils qui lui servait de chauffeur.

Visiblement, il ne souhaitait pas s'étendre sur la vie de ce fils, qui devait toujours se trouver à Beyrouth. Après avoir récupéré sa photo et tiré sur son narguileh, il demanda :

— Pourquoi souhaitiez-vous me rencontrer ?

Malko posa alors par l'intermédiaire de Mourad, la seule question qui l'intéressait. L'ami d'enfance d'Imad Mugniyeh n'hésita pas.

— C'est tout à fait impossible que ce soit le Hezbollah qui ait commis cet attentat ! affirma-t-il. J'en ai parlé avec le *Sayyed* qui a été bouleversé par ce qui est arrivé. Il ne croit plus à l'usage de la violence et a définitivement abandonné le terrorisme. Nous avons obtenu ce que nous voulions au Liban, nous sommes une force politique respectée, c'était notre but...

— Pourtant, cet attentat de Washington a été revendiqué par deux membres du Hezbollah.

— C'est vrai, reconnut leur interlocuteur, mais l'ordre n'est pas parti d'ici. Je sais que le Sayyed a lancé une enquête *intérieure* afin de connaître la vérité.

— Ce serait possible de rencontrer Hassan Nasrallah ? demanda Malko.

Cette fois, Mourad n'eut pas besoin de traduire la réponse.

— *La*⁽⁵¹⁾.

Le Libanais tira une dernière bouffée de son narguileh et laissa tomber quelques mots.

— En souvenir d'Imad, traduisit Mourad Trabulsi, il accepte de parler à Hassan Nasrallah et de vous revoir pour vous transmettre ce qu'il lui aura dit.

— Je vous remercie d'avance, répondit Malko.

Le gros Libanais anonyme se leva et partit vers la sortie où

l'attendait une Mercedes noire. Mourad Trabulsi semblait pensif.

— Je vais essayer d'identifier ce type en fouillant dans mes archives. Voir s'il est fiable.

C'était toujours mieux que rien, mais Malko était encore à des années lumière de son objectif.

Les yeux rougis par les larmes, Ginger, la veuve de Ronald Taylor, se trouvait au premier rang de la petite église Saint-Patrick, dans Connecticut avenue. À sa droite, se tenait le patron du Secret Service, lui aussi visiblement ému.

Officiellement, on n'avait pas révélé la raison du voyage de Ronald Taylor à Londres, mais Ginger était parfaitement au courant : il avait été retrouver sa maîtresse.

Tout le *Secret Service* était là, du moins ceux qui n'étaient pas en service et le cercueil disparaissait sous les fleurs.

Le Président Obama avait fait envoyer une couronne et Michelle Obama avait envoyé un mot de condoléances à Ginger Taylor.

Il y avait aussi, en fin de cortège, deux agents du FBI, le visage fermé. À la fin de la cérémonie, l'un d'eux s'approcha de Ginger Taylor, la salua avec componction et lui demanda ensuite s'il pouvait l'appeler sur son portable.

Surprise, la veuve de Ronald Taylor donna au *Special Agent* le numéro qu'il possédait sûrement déjà et les deux hommes se retirèrent du petit cimetière, partant dans une Chevrolet grise comme eux.

Malko était en train de déjeuner « Chez Samy » avec Ray Syracuse lorsque son portable sonna et le numéro de Mourad Trabulsi s'afficha.

— J'ai deux bonnes nouvelles ! annonça le général libanais.

— Bravo ! Lesquelles ?

— D'abord, j'ai identifié celui que nous avons rencontré au Fantasia. Je vous dirai son nom de vive voix, tout à l'heure à mon club.

— Et ensuite ?

— Il m'a envoyé un SMS pour vous fixer rendez-vous demain matin dans le parking du Fantasia. À neuf heures. Il vous attendra dans sa voiture, une Mercedes dont il m'a envoyé le numéro, pour vous conduire « quelque part ».

— Chez Hassan Nasrallah ? demanda Malko, soudain euphorique.

Mourad Trabulsi laissa éclater son rire tonitruant.

— Je ne sais pas, mais il ne veut voir que vous... À tout à l'heure.

Lorsqu'il eut mis au courant Ray Syracuse, l'Américain laissa exploser sa joie.

— C'est formidable ! Si vous obteniez une prise de position officielle d'Hassan Nasrallah, ce serait *au moins* quelque chose de tangible, même si ce ne sont que des mots. À moins qu'il ne vous *explique* ce qui s'est passé.

Malko doucha son enthousiasme.

— Ne rêvez pas ! Ce ne sont pas nos amis. Ils cherchent simplement à se protéger. Peut-être en nous enfumant.

Redescendu sur terre, le chef de Station de la CIA soupira :

— Si seulement Mustapha Shahabé n'avait pas été assassiné. On aurait pu le kidnapper et apprendre beaucoup de choses.

— Remerciez vos amis israéliens...

Ray Syracuse hocha la tête.

— Ils n'en font qu'à leur tête et n'avouent jamais, même à nous... C'est déjà arrivé qu'ils nous « sèchent » une source précieuse, parce que c'était dans leur agenda.

— Je vais quand même essayer d'avancer, conclut Malko.

— Vous voulez des « baby-sitters » pour demain matin ?

— Surtout pas. Surtout si cet homme doit me conduire dans un local du Hezbollah.

— Soyez prudent...

Ayant deux heures à tuer avant son rendez-vous avec Mourad Trabulsi, Malko avait été se promener dans la rue commerçante de Hamra, la rue de Verdun, là où se trouvaient toutes les boutiques de fringues et de bijoux.

Alexandra aimait bien qu'il lui rapporte des objets « exotiques ».

Il était en train d'admirer les bijoux d'une joaillerie offerts à des prix ridicules, lorsqu'il aperçut le reflet dans la vitrine d'un homme qui passait derrière lui. Il tourna la tête et le vit bifurquer un peu plus loin, dans une ruelle.

L'inconnu n'avait pas disparu depuis quelques secondes, qu'un autre homme sortit de la ruelle, traversa la rue de Verdun et s'arrêta sur l'autre trottoir, en face de la vitrine d'un magasin de téléphones portables.

Instantanément, Malko fut sur ses gardes.

Cela ressemblait furieusement à une filature. Dont il ne se serait pas aperçu, s'il avait été totalement absorbé dans la contemplation des bijoux.

Seulement, comme les chats, il ne dormait jamais que d'un œil...

Désormais sur ses gardes, il continua sa balade, tâtant machinalement la crosse du Sig-Sauer glissé dans sa ceinture. Beyrouth lui avait déjà réservé de mauvaises surprises. Il remonta dans sa voiture, sans rien remarquer de plus. Il avait photographié mentalement l'homme sorti de la ruelle. Type oriental, en costume, sans cravate. Il pouvait être originaire de n'importe où, entre la Méditerranée et l'Indus.

Mourad Trabulsi avait un sourire encore plus chaleureux que d'habitude.

Prenant Malko par le bras, à l'entrée du Club des Officiers, il lui glissa à voix basse.

— Mon cher ami, je crois que j'ai tapé dans le mille !

CHAPITRE XIX

— Vous avez identifié l'homme avec qui j'ai rendez-vous demain ? demanda aussitôt Malko.

— Ce n'était pas très difficile, répondit Mourad Trabulsi. Il est très connu. Il s'appelle Bassam Hamyneh. C'est un businessman qui a fait fortune dans le tabac. Lorsqu'il était enfant, il vivait dans le même immeuble que la famille Mugniyeh, à Dayeh. Ils étaient tous très pauvres, étant venus du sud, sans rien. Imad et Bassam ne se quittaient pas, allaient à la même école.

» Plus tard, leurs trajectoires se sont séparées : Bassam s'est lancé dans les affaires et Imad Mugniyeh a rejoint la Force 17 de Yasser Arafat. Cependant, ils sont restés très proches l'un de l'autre. Chaque fois qu'Imad, émigré en Iran, venait à Beyrouth, il voyait son ami qui l'hébergeait.

Malko sursauta.

— Les Services n'étaient pas au courant ?

Mourad Trabulsi secoua la tête.

— Non. L'univers chiite est très fermé et Imad était devenu un héros. Personne ne l'aurait dénoncé. Les seuls qui savaient peut-être ce sont ceux de la « Générale », mais comme elle était dirigée par un Chiite, cela ne sortait pas de là.

— Où habite Bassam Hamyneh ? demanda Malko.

— À Bir Hassan, un très grand appartement, mais il est souvent dans le sud, pour visiter son village, qu'il a complètement modernisé. Après l'incursion israélienne, il y a trois ans, c'est lui qui a reconstruit les maisons détruites avec son propre argent.

— Quels sont ses liens avec le Hezbollah ?

— C'est un de leurs plus gros contributeurs libanais. Il donne de l'argent, envoie des étudiants à l'étranger, a construit un hôpital dans la banlieue.

— Il connaît Hassan Nasrallah ?

— Évidemment, ce dernier le reçoit régulièrement, mais on ne sait jamais où. Il est très lié, aussi, avec le Cheikh Fadlalah, mais, comme celui-ci est très âgé, il le voit moins.

Le général libanais se tut et avala son quatrième café. Pourtant, son

œil frémissait encore et Malko se dit qu'il n'avait pas vidé son sac. Effectivement, Mourad Trabulsi se pencha vers lui et chuchota :

— On dit, chez les Chiïtes, que Bassam Hamyneh est la voix officieuse de Hassan Nasrallah. Ce dernier a rencontré très peu de gens, en dehors des politiques, mais il utilise Bassam comme « porte-parole » officieux.

Donc, se dit Malko, il allait peut-être recueillir un message « semi-officiel » du chef du Hezbollah, niant toute participation à l'attentat contre le Président Obama.

Sa rencontre du lendemain n'en était que plus justifiée.

Une fois de plus, l'homme aux dix-sept oreilles avait mérité sa réputation.

Malko trépignait, pris dans les embouteillages monstrueux de la corniche. Il avait mal calculé le temps nécessaire pour rejoindre le Fantasia, dans la banlieue sud. Il était neuf heures vingt-cinq lorsqu'il pénétra dans le parking du Fantasia. Son stress tomba d'un coup. Une Mercedes grise était stationnée en face du restaurant.

Il vérifia d'un coup d'œil la plaque d'immatriculation. C'était bien le numéro communiqué par Mourad Trabulsi.

Il continua dans le parking presque vide pour se garer et revint à pied vers la Mercedes grise.

Au moment où il contournait un gros 4 × 4 en stationnement, une voiture de police surgit dans le parking, gyrophare allumé et se gara à côté de la Mercedes.

Deux policiers en descendirent. Ils tournèrent d'abord autour de la voiture, puis l'un d'eux saisit la poignée, côté passager, et l'ouvrit.

Instantanément, la Mercedes grise se transforma en une boule de feu, qui avala les deux policiers. Le souffle de l'explosion fit dégringoler toutes les vitres du Fantasia et Malko, pourtant protégé par le 4 × 4, fut enveloppé par le souffle brûlant.

Lorsque le silence retomba, il aperçut à terre les corps des deux policiers qui brûlaient. De la Mercedes grise, il ne restait qu'un brasier dont les flammes noires montaient à plusieurs mètres de hauteur.

La voiture de police avait été projetée à plusieurs mètres par le souffle.

Malko regarda ce qui restait de la Mercedes et les deux cadavres en train de brûler. Si c'est lui qui avait ouvert la portière, il serait mort.

Des gens jaillissaient du Fantasia, affolés. L'un d'eux tenta d'éteindre l'incendie avec un extincteur.

En vain.

Malko dut reculer, à cause de la chaleur. Tétanisé.

Son regard ne pouvait se détacher des deux formes noirâtres allongées à côté de la Mercedes en flammes. S'il y avait eu moins de circulation, c'est lui qui aurait ouvert la portière.

Les policiers grouillaient autour de la Mercedes encore fumante. Des hommes du FSI et de la « Générale », en civil et en uniforme, étaient arrivés à leur tour. Prévenu, Ray Syracuse avait établi une liaison avec les FSI, dont un représentant venait d'arriver.

Il y avait déjà vingt minutes que l'explosion avait eu lieu. Par précaution, le restaurant avait été évacué et l'entrée du parking interdite.

Un capitaine des FSI s'approcha de Malko.

— Nous venons de comprendre ce qui s'est produit. Cette Mercedes est arrivée avant l'ouverture du restaurant. On n'a pas vu l'homme qui la conduisait.

» C'est un employé du restaurant qui, avant neuf heures, a remarqué un homme couché en travers de la banquette. Blessé ou mort. C'est alors qu'ils ont appelé la police. Le reste, vous le savez.

— À qui appartient le véhicule ?

— Nous n'en savons encore rien. Les plaques sont fausses. Il va falloir mener une enquête à partir des numéros de moteur. Elle a sûrement été volée.

Malko contempla longuement le tas de ferraille. On avait évacué les deux policiers tués. Il n'y avait plus rien à faire. Sauf appeler Mourad Trabulsi.

C'est lui qui lui avait transmis ce rendez-vous, d'où il n'aurait pas dû revenir.

— Je ne comprends pas, marmonna Mourad Trabulsi, assis à l'arrière de sa Cherokee, à côté de Malko. Je n'ai pas pensé à vérifier le numéro d'où est parti le SMS. Je viens de le faire : il ne répond pas.

— En tout cas, quelqu'un a voulu me tuer, conclut Malko.

Son regard croisa celui de Mourad Trabulsi, qui le soutint. Sans que Malko ouvre la bouche, il proposa.

— Donnez-moi jusqu'à cet après-midi, je vais trouver le numéro de Bassam Hamyneh.

Ils venaient de partir du Fantasia et remontaient vers le centre.

— Si on allait voir cette Safira Koussa ? suggéra Malko.

— Dès que vous m'avez téléphoné, je l'ai appelée, fit Mourad

Trabulsi. Elle était déjà à l'aéroport, en route pour Tripoli. Elle est tombée des nues, ignorant tout de ce rendez-vous. Elle m'a seulement dit que Bassam Hamyneh était incapable d'avoir fait une chose pareille.

— Qui était au courant de ce rendez-vous ?

Mourad Trabulsi eut une mimique désabusée.

— En principe, Bassam Hamyneh, vous et moi. Sauf si c'est quelqu'un d'autre qui m'a envoyé ce SMS.

— Il fallait connaître votre numéro et savoir que j'avais rendez-vous avec Hamyneh... Cela renvoie au Hezbollah. La branche « militaire » n'a peut-être pas apprécié ce contact.

— Je ne sais pas, avoua le général libanais. Mais je vais le savoir.

Ils étaient arrivés au Phoenicia.

— Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau, promet Mourad Trabulsi.

Visiblement déstabilisé.

— Je ne sais plus que penser, avoua Ray Syracuse, qui avait rejoint Malko pour déjeuner au Phoenicia. Nous sommes en train de découvrir une face cachée du Hezbollah. J'ai regardé dans les dossiers : le nom de Bassam Hamyneh n'apparaît nulle part.

— C'est ce qui est inquiétant, releva Malko, légèrement caustique. Il y a eu pourtant des tonnes d'enquêtes sur Imad Mugniyeh et son entourage...

— Oui, reconnut l'Américain, mais le monde chiite est imperméable. Qu'en pense Mourad ?

— Pas grand-chose. Lui aussi, va de découvertes en découvertes. Il ne voit pas qui a voulu me tuer.

L'Américain haussa les épaules.

— Le Hezbollah, évidemment ! Ils veulent arrêter votre enquête. Ils ont dû être furieux de voir que vous étiez remonté jusqu'à ce Bassam.

— Pourtant, objecta Malko, il les avait plutôt dédouanés. Il y a quelque chose d'incompréhensible dans cette affaire.

— Moi, je suis sûr que tous ces types mentent, conclut le chef de Station. Les « Iraniens » comme le Hezbollah d'ici ; il y a eu une connerie de faite, dans leur système intérieur, et, maintenant, ils cherchent à en effacer les traces.

— C'est curieux, objecta Malko, si Mourad ne m'avait pas transmis cette offre de rendez-vous, je repartais de Beyrouth, sans en savoir plus.

— Il faut croire que vous en savez déjà trop, conclut l'Américain. Et,

ils ont peur que vous continuiez à creuser.

» Tout cela ne nous donne pas ce que nous cherchons. Une preuve de la responsabilité du Hezbollah.

— C'était pourtant un cas limpide au départ, remarqua Malko. Un attentat revendiqué et commis par des membres identifiés du Hezbollah.

Cela faisait seize jours que les Kamikazes s'étaient jetés sur la pelouse de la Maison Blanche.

— Si ces cons de « gumshoes » n'avaient pas tué Abi Chehab lors de son arrestation, on en saurait plus aujourd'hui, répliqua Ray Syracuse. Lui *savait*.

— Bizarrement, remarqua Malko, j'ai l'impression d'un dysfonctionnement au sein du Hezbollah. Quelqu'un qui a appuyé sur le mauvais bouton. On dirait que les responsables veulent, eux aussi, trouver la vérité.

— Ça va être difficile à vendre, à la Maison Blanche ! rétorqua Ray Syracuse. Eux, ils voient surtout une bande d'assassins qui nous haïssent.

» Ils n'ont que le choix pour taper. Evidemment, c'est plus facile de vitrifier Téhéran que Beyrouth.

— Cela aurait aussi d'autres conséquences politiques, nota Malko. Quelque chose comme un embrasement total de la région.

Ray Syracuse n'eut pas le temps de répondre à cette prévision apocalyptique.

Le portable de Malko sonnait.

C'était Mourad Trabulsi.

— Bassam Hamyneh nous attend à trois heures au Summerland, annonça-t-il. C'est lui qui m'a appelé. Il a l'air très perturbé.

Malko transmit ce message à Ray Syracuse qui ne montra pas une émotion excessive.

— Nous avons rendez-vous au Summerland, compléta Malko. Bassam Hamyneh sait que nous l'avons identifié. Je ne pense pas courir de risque.

— Je vais quand même vous donner des « baby-sitters », trancha l'Américain. J'ai l'impression qu'il y a des gens qui vous en veulent vraiment, à Beyrouth.

Malko revit la silhouette des hommes qui le suivaient à Hamra, et se dit que c'était un *understatement*.

Cette fois, Bassam Hamyneh ne fumait pas de narguileh. Rencogné sur une banquette du bar donnant sur la plage déserte, il semblait nerveux et tendu. À une table peu éloignée, quatre barbus les

observaient : ses gardes du corps.

Le Libanais laissa à peine à Mourad Trabulsi et à Malko le temps de s'asseoir avant de lancer, en arba :

— Je ne vous ai jamais fixé de rendez-vous ! Pour moi, cette affaire était close !

Mourad traduisit.

Malko ne fut pas surpris par cette réponse.

— Je vous crois, dit-il. Alors, qui m'a donné ce rendez-vous d'où je ne devais pas revenir vivant ?

— Je n'en sais rien et ce n'est pas à moi de le découvrir, répliqua Bassam Hamyneh. Je ne suis pas un terroriste, je suis un businessman et tout le monde vous dira que je ne fais pas de politique.

— Vous êtes pourtant lié à Hassan Nasrallah, remarqua Malko.

Le Libanais lui jeta un regard peu amène.

— Bien sûr. Je respecte le *Sayyed*, je respecte le Hezbollah qui aide notre communauté, mais je ne suis pas un assassin. D'ailleurs, le service de sécurité du Hezbollah a lancé sa propre enquête. Je pense qu'ils auront des résultats.

Bassam Hamyneh semblait furieux et prêt à se lever.

Malko affronta son regard et dit, par l'intermédiaire de Mourad Trabulsi.

— Monsieur Hamyneh, je vous crois. Je voudrais quand même vous poser une question, maintenant que je vous connais mieux. Pouvez-vous me confirmer qu'Hassan Nasrallah vous a déclaré que le Hezbollah libanais n'était pour rien dans l'attentat de Washington.

Mourad traduisit la question et la réponse jaillit :

— *Aiwa* !⁽⁵²⁾

Il ajouta une phrase, traduite aussitôt par Mourad.

— Il ne comprend pas, n'a jamais donné l'ordre de s'attaquer au président américain. Une enquête interne est en cours.

Tout cela sonnait juste, et pourtant...

— Dans ce cas, qui a monté cet attentat contre moi ce matin ? Si ce n'est le Hezbollah ? objecta Malko. La voiture piégée, c'est leur méthode.

Le Libanais répondit avec un sourire froid.

— C'est aussi celle des Syriens, des Palestiniens, des Phalangistes et des Sionistes... Vous devriez plutôt regarder de ce côté-là.

Malko se fit l'avocat du Diable.

— Pourquoi les Israéliens s'attaqueraient-ils à leur meilleur allié, les États-Unis ?

— Je n'en sais rien, avoua Bassam Hamyneh et cela n'est pas mon problème. En tout cas, je peux vous jurer que cette action ne vient pas du Hezbollah. J'en ai parlé au *Sayyed* avant de vous rencontrer et il me l'a formellement assuré.

— Il peut mentir ?

Le gros Libanais le foudroya du regard, quand Mourad eut traduit.

— Pas à moi ! fit-il sèchement. Maintenant, je vais vous laisser et je vous demande de ne pas me recontacter. Je n'aurai plus jamais rien à vous dire. Les Américains cherchent à nous détruire, alors que nous voulons la paix.

Il se leva, laissant un café turc vide derrière lui, et s'éloigna vers la porte, encadré de ses quatre gardes du corps.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Malko à Mourad Trabulsi, lorsqu'ils furent seuls.

Le général libanais semblait embarrassé.

— Je crois qu'il dit la vérité, conclut-il. Je crois aussi que le Hezbollah n'est pas responsable de l'attentat de ce matin. Nasrallah ne cherche pas la guerre avec les États-Unis. Bien au contraire.

— Quelqu'un a bien piégé cette voiture.

— Ici, la main-d'œuvre ne manque pas, remarqua Mourad Trabulsi. Tout le monde sait piéger une voiture. Cela ressemble plutôt à Al Qaida.

Là, on parlait n'importe où... Malko aussi était perdu. Sa conviction était qu'une organisation puissante le surveillait, Hezbollah ou pas.

— Peut-il y avoir une faction, au sein du Hezbollah, qui agisse en toute indépendance ?

Mourad Trabulsi secoua la tête.

— Pas pour ce genre d'action. Ils tiennent leurs militants d'une main de fer.

— Les Syriens, alors ?

— Oui, mais pourquoi ? Eux aussi, cherchent à se rapprocher des Américains.

— En somme, conclut Malko, avec une certaine ironie, il n'y a que des innocents, de ce côté. Et pourtant, le Président Obama a bien failli être assassiné...

Ray Syracuse brandit un message juste décrypté, en provenance de Langley.

— Ted Boteler est persuadé que le Hezbollah vous enfume ! Qu'ils sont mouillés jusqu'au cou dans l'attentat contre le Président. Peut-être réalisent-ils qu'ils ont fait une connerie et veulent faire machine arrière.

— Et l'attentat contre moi ?

— Je ne sais pas. Ils trouvent que vous rôdez trop près d'eux. Ils ne se mouillent pas. Ils ont pu sous-traiter avec des Palestiniens du sud,

qui travaillent souvent pour eux. Cela ne laisse aucune trace.

Malko but un peu de café tiède et immonde.

— Ray, dit-il, quelque chose ne colle pas. Les « martyrs » ont revendiqué leur action au nom d'Imad Mugniyeh. Cela indique plutôt l'Iran.

— Alors, ce sont les Iraniens qui essaient de vous éliminer en faisant porter le chapeau aux gens d'ici.

» Tout est possible.

— Donc, vous ne croyez pas à ce que nous a dit Ali Mugniyeh ?

— Les Iraniens sont de formidables joueurs d'échecs ; ils ont exploité la connerie d'avoir voulu faire sauter l'ambassade pour avoir le beau rôle, se contenter de vous faire peur au lieu de vous transformer en chaleur et en lumière. Mais, croyez-moi, c'est beaucoup plus important à leurs yeux de vous convaincre de leur bonne foi que de vous tuer.

» Même s'ils vous haïssent, ce sont des gens pragmatiques. Eux aussi, ont peut-être laissé agir des « chiens fous ». Si cela se trouve c'est peut-être une nouvelle tentative d'Ali Mugniyeh de venger son oncle...

Malko s'ébroua : ils tournaient en rond.

— On en a assez vu pour aujourd'hui ! conclut-il. On fera le point demain.

Malko était encore somnolent, après une longue nuit, lorsqu'il entendit son portable couiner.

Il passa sur « messages » et ouvrit « messages reçus ». C'était très court.

« Revenez à Washington le plus vite possible ; il y a du nouveau. John. »

John, ce ne pouvait être que John Mulligan. Le *Special Advisor for Security* de la Maison Blanche. Malko se demanda à quel « nouveau » il faisait allusion. De toute façon, il n'avait plus rien à faire à Beyrouth.

Quel pouvait être le nouvel élément qui exigeait son retour immédiat à « Washington » sans que son enquête soit terminée ?

CHAPITRE XX

Comme d'habitude, une des secrétaires de John Mulligan était venue accueillir Malko à la *Northwest Gate* de la Maison Blanche, pour le conduire à la *West Wing*, siège du bureau de John Mulligan, le *Special Advisor for Security* de la Maison Blanche.

Arrivé la veille de Beyrouth, après un passage éclair à Liezen où il avait changé sa garde-robe et rendu hommage à Alexandra, Malko était reparti la veille au soir pour Washington et combattait encore le décalage horaire.

Le meeting se tenait dans la petite salle de conférence attenante au bureau de John Mulligan. Ce dernier, après avoir accueilli Malko chaleureusement, fit les présentations. Pour Ted Boteler, directeur de la Division des Plans, c'était inutile, mais Malko n'avait encore jamais rencontré Robert Mueller, directeur du FBI. Un homme austère, lunettes, cheveux rejetés en arrière, un peu épaissi. C'est lui qui avait le dossier le plus épais, posé à côté de lui. Plusieurs chemises de couleurs différentes. Malko, intrigué par sa présence, s'assit en face de lui, et c'est John Mulligan qui ouvrit la séance, après qu'une secrétaire muette eut versé du café dans des tasses en épaisse porcelaine, laissant la cafetière posée sur un réchaud.

Il régnait dans cette réunion un sérieux inaccoutumé. Peut-être à cause de la présence de Robert Mueller.

— Mon cher Malko, attaqua John Mulligan, nous avons été tenus au courant de votre activité au Liban par Ray Syracuse, mais je souhaite avoir de votre part plus de précisions.

» D'abord, votre impression *personnelle*, après votre rencontre avec Ali Mugniyeh et ce Libanais proche d'Hassan Nasrallah, Bassam Hamyneh.

» Tous les deux vous ont transmis des messages officiels, mais provenant d'autorités officielles, selon lesquels ni l'Iran, ni le Hezbollah libanais, ne sont responsables de l'attentat du 15 mars. À votre avis, ces messages sont-ils crédibles ?

C'était la question à 100 000 dollars ! Un peu stressé, Malko s'adressa d'abord au *Special Advisor for Security*, qui posait sur lui un regard particulièrement concentré.

— Ce n'est qu'une opinion personnelle, prévint-il, mais mon sentiment est que ces deux « porte-parole » convoiaient un message venant des plus hautes autorités et que ce message était sincère.

— Ce qui laverait le Hezbollah et le gouvernement iranien de tout soupçon, insista John Mulligan.

— C'est la conclusion qu'on peut en tirer ! fit prudemment Malko.

Un ange passa, volant majestueusement. Le chef du FBI regardait fixement sa pile de dossiers. On aurait entendu voler un moustique.

— Dans ce cas, continua John Mulligan, à qui attribuent-ils cet attentat, signé Hezbollah ?

— Ils ne me l'ont pas dit, à part la rituelle allusion aux Sionistes, sans plus de détails.

— Et comment expliquent-ils, s'ils sont innocents, que cet attentat ait été commis par des membres de la structure militaire clandestine du parti aux États-Unis, et revendiqué au nom d'une cellule dont on n'avait jamais entendu parler, mais qui évoque le meurtre d'Imad Mugniyeh, à Damas, le 12 février 2008 ?

— Ils ne l'expliquent pas. D'après Bassam Hamyneh, Hassan Nasrallah, le patron du Hezbollah, a demandé une enquête interne. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'homme qui assurait l'interface avec le Hezbollah « extérieur », Mustapha Shahabé a été tué durant mon séjour, à l'aide d'une charge explosive posée sur sa voiture.

— Les Libanais n'ont rien découvert à ce sujet ? demanda John Mulligan.

Malko se permit d'esquisser un sourire.

— On ne découvre *jamais* rien sur ce genre d'attaque ciblée. Ou alors, des années plus tard. Les Services libanais disent que cet homme était ciblé depuis longtemps par les Israéliens, qui cherchent à éliminer systématiquement tous les cadres de la branche militaire du Hezbollah. Il avait déjà échappé à un attentat, dans le sud du Liban, où son chauffeur avait été tué, attribué à des membres de l'action armée du Sud-Liban, formée par les Israéliens.

John Mulligan se tourna vers Ted Boteler.

— Vous en avez parlé à vos homologues israéliens ?

Le responsable de la Division des Opérations approuva de la tête.

— Bien sûr. Ils n'ont pas pris position, confirmant simplement que cet homme était sur la liste de leurs ennemis. Ils revendiquent rarement leurs actions « homo ».

— On peut donc dire, conclut John Mulligan, que ce meurtre n'a aucun lien avec votre enquête.

Re-silence.

— En dehors de ces événements, avez-vous autre chose à dire sur votre séjour ?

— Il m'a semblé être l'objet d'une filature. Mais ce n'est qu'une

impression.

— Vous n'avez rencontré personne qui cherche à vous « tamponner » ?

— Non. Personne.

— À qui attribuez-vous l'attentat à la voiture piégée auquel vous avez échappé, à la suite d'un faux rendez-vous donné par Bassam Hamyneh ?

— Je n'ai pas de réponse argumentée, avoua Malko. Je pense qu'on peut mettre Bassam Hamyneh hors de cause. Cela peut être une faction du Hezbollah mécontente que j'aie pris contact avec lui, et, en même temps, voulant se venger de mon rôle dans l'affaire Hariri.

» Une action « opportuniste » en quelque sorte. Mais, encore une fois, je n'ai aucune certitude. Les choses ne sont jamais simples, au Liban.

» Bien entendu, la voiture avait été volée et le corps laissé à l'intérieur, brûlé par l'incendie de la voiture, n'a pas pu être identifié.

Il se tut et un épais silence retomba dans la petite salle de conférence.

Rompu de nouveau par John Mulligan.

— En conclusion, votre impression personnelle serait que l'attentat du 15 mars n'a pas impliqué les dirigeants du Hezbollah ?

Malko tourna sept fois sa langue dans sa bouche avant de répondre.

— C'est ce que je ressens, conclut-il.

Nouveau silence. Rompu par John Mulligan.

— Mr Linge, je vous remercie de votre conscience professionnelle et des risques que vous prenez pour l'Agence. Les informations que vous nous ramenez sont précieuses.

— Merci, fit Malko.

Il ne voyait pas en quoi sa dissertation était si précieuse.

— Je vais donner la parole à Robert Mueller, enchaîna John Mulligan. Je pense qu'il a réuni des éléments très intéressants sur cette affaire.

Le directeur du FBI ouvrit le premier de ses dossiers, à la couverture aubergine, et chaussa ses lunettes à monture transparente.

— Nous avons trouvé sur Abi Charla, le militant hezbollah que nous avons été obligés d'abattre lors de son arrestation, un portable dont nous avons analysé le contenu, commença-t-il. En dehors de certains appels que nous sommes encore en train d'étudier, un appel nous a particulièrement interpellés.

» Celui-ci, destiné au portable d'Abi Charla, a été donné d'une cabine publique d'Union Station, qui a pour numéro (202)8331818. Bien entendu, nous ne connaissons pas son contenu qui n'a pas été enregistré. C'est l'heure à laquelle il a été donné qui est intéressante : 3.38 PM. Abi Charla se trouvait alors sur le terrain de *Freeway*

Airport.

Malko écoutait, cherchant à comprendre où il voulait en venir. Jusque-là, ce n'était que du travail de police classique. Robert Mueller enchaîna de la même voix monocorde.

— D'après les déclarations du gardien de *Freeway Airport*, le Cessna 150 des terroristes a décollé aux alentours de 3.42 PM.

— Quelle est votre conclusion ? demanda John Mulligan.

— Que cet appel était lié à l'action qui se préparait. Car le Cessna attendait en bout de piste depuis déjà quarante-cinq minutes. C'est cet appel qui a déclenché l'action des terroristes.

— Cela semble logique, reconnut Malko. Quelle autre conclusion en tirez-vous ?

— Le Président est sorti sur la South Lawn pour retrouver ses invités à 3.42 PM. Pratiquement à l'heure du décollage du Cessna.

— Autrement dit, conclut Malko, un informateur présent à la Maison Blanche, aurait communiqué ce timing aux terroristes...

— Absolument. C'est ce que je crois, fit Robert Mueller, avec une voix de guillotine.

— Avez-vous pu identifier la personne qui a donné cet appel d'Union Station ?

— Non, en dépit de nos efforts. Le grand hall d'Union Station est toujours très animé. Il y a une douzaine de cabines téléphoniques que personne ne surveille particulièrement. Il y a tout le temps des gens qui téléphonent.

» Donc, une information intéressante mais inexploitable...

John Mulligan, qui semblait connaître le dossier par cœur, lança :

— Continuez. Robert a autre chose à dire...

Posément, le directeur du FBI ouvrit un second dossier, vert celui-là.

— D'après les déclarations de Mrs Amanda Delmonico, la maîtresse de Ronald Taylor, elle se trouvait à Union Station, dans cette tranche horaire, pour venir accueillir un collectionneur en provenance de New-York. Information que nous avons vérifiée et qui s'est révélée exacte...

— Quelques centaines de personnes sont passées dans cette zone également, dans ce créneau horaire, précisa d'un ton à peine sarcastique Ted Boteler.

L'Agence détestait le FBI.

Robert Mueller ne releva pas et continua :

— Cet appel a donc été donné d'une cabine à 3.38 PM et n'a duré que 18 secondes. D'après le relevé du portable de Mrs Delmonico, elle a reçu un appel à 3.35 PM en provenance d'un autre portable : le (202)752 9812. La durée de la conversation a été d'une minute et 23 secondes. Cet appel provenait du portable de M. Ronald Taylor qui se trouvait alors à la Maison Blanche, et qui, violant les consignes de

sécurité, avait donné ce coup de téléphone personnel.

— Je crois qu'il l'a reconnu, remarqua John Mulligan d'une voix égale.

À la Maison Blanche, on n'aimait pas que le *Secret Service* soit attaqué.

— Parfaitement, reconnut Robert Mueller. Il a déclaré sur procès-verbal qu'il s'agissait d'une conversation de caractère privé comme il avait l'habitude d'en avoir plusieurs fois par jour avec Mrs Delmonico.

» Il a également déclaré, ajouta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus, qu'il lui semblait avoir précisé à Mrs Delmonico que l'arrivée du président Obama sur la *South Lawn* était imminente.

Un silence glacial s'abattit sur la *conference room*.

John Mulligan fixait Malko. Ce dernier se permit d'intervenir.

— En quelque sorte, conclut-il, vous soupçonnez Ronald Taylor d'avoir communiqué, involontairement, une information cruciale pour l'action terroriste en préparation. Et Mrs Delmonico de l'avoir transmise aux terroristes ?

Robert Mueller répondit à John Mulligan. La présence d'un non Américain à cette conférence ultra-secrète le dérangeait visiblement...

— Je n'accuse personne, protesta-t-il, et surtout pas Mr Ronald Taylor, qui est au-dessus de tout soupçons. J'expose seulement une juxtaposition de faits troublants.

Ted Boteler vola au secours du *Secret Service*.

— Mrs Delmonico et, a fortiori, les terroristes ne pouvaient pas prévoir ce coup de téléphone.

Froid comme une chaise électrique, Robert Mueller replongea dans son dossier et précisa : Mr Ronald Taylor a déclaré sur procès-verbal que Mrs Delmonico lui avait demandé de l'appeler vers cette heure-là, afin de lui décrire la réception. Elle voulait également savoir quand ils se retrouveraient. Taylor étant encore marié, cela demandait certains arrangements, compléta-t-il d'un air dégoûté.

Visiblement, à ses yeux, l'adultère était un crime contre la Constitution.

Malko commençait à comprendre l'importance de cette réunion. Finalement, le FBI avait *beaucoup* travaillé.

— C'est en effet troublant, admit-il, mais à moins d'admettre que Ronald Taylor et Amanda Delmonico sont liés au Hezbollah, cela pose plus de questions que cela n'en résoud. Avez-vous interrogé Mr Ronald Taylor à propos de votre hypothèse ?

Robert Mueller releva la tête et, fixant cette fois Malko, annonça de la même voix d'iceberg.

— J'avais programmé un interrogatoire pour cette semaine, malheureusement il ne pourra avoir lieu. Comme vous le savez Mr Ronald Taylor est mort.

— Ray Syracuse me l’a appris en effet.

Le regard de Robert Mueller demeurant fixe sur lui. De sa voix sépulcrale, il laissa tomber.

— Non seulement il est mort, mais il a été assassiné.

CHAPITRE XXI

Un ange passa, battant très lentement des ailes afin de ne pas troubler le silence pesant qui venait de s'abattre sur la *conference room*. Cependant, seul Malko, manifestait de l'étonnement. Les trois autres savaient de toute évidence que Ronald Taylor avait été assassiné.

Rober Mueller parcourut la salle du regard. Visiblement, il considérait qu'à part les membres du FBI, tous les citoyens américains étaient des suspects en puissance. C'était le fils naturel de Félix Dzersinski, créateur de la Tchéka, qui, lui, était certain qu'il n'y avait pas d'innocents, mais seulement de mauvais enquêteurs...

— Comment Ronald Taylor a-t-il été assassiné ? demanda Malko, plutôt furieux de ne pas avoir été tenu au courant.

C'est Ted Boteler qui répondit, ouvrant lui aussi un dossier rose.

— Voici le rapport de Scotland Yard, qui m'a été transmis par nos homologues du MI 6 :

» Scotland Yard a été appelé par le service de sécurité du métro londonien, samedi dernier, vers 10 h 04 AM, pour annoncer qu'un passager était tombé accidentellement sur les voies à la station Oxford Circus de la Central Line. Grâce à son passeport, on l'avait identifié comme Ronald Taylor, *deputy director du Secret Service*.

» Étant donné le profil du mort, Scotland Yard avait dépêché des enquêteurs à Oxford Circus, et demandé la saisie des films caméras de télé-surveillance. Mesure de routine.

» C'est le MI 5 qui les a exploités. Voici le résultat.

Il sortit de son dossier plusieurs photos en noir et blanc, extraites d'un film de video-surveillance. Il y en avait une demi-douzaine. La tête d'un homme était entourée d'un cercle rouge, sur cinq d'entre elles. Cet homme ne se trouvait plus sur la sixième... Il avait déjà basculé sur les rails...

Tout autour de lui, on distinguait une foule compacte. Malko n'était pas assez expert en décryptage pour comprendre le sens des photos.

— Je ne vois rien d'anormal, avoua-t-il.

Ted Boteler, comme un prestigitateur, sortit un nouveau jeu de photos de sa serviette. Cette fois, en sus du cercle rouge désignant

Ronald Taylor, deux cercles jaunes entouraient les têtes de deux voyageurs. Grâce aux images de la caméra, on pouvait très bien suivre leur cheminement...

Au début, ils étaient à l'arrière de la foule, puis se rapprochaient, de cliché en cliché. Jusqu'à se trouver juste derrière Ronald Taylor, qui ne se doutait visiblement de rien.

Une vue plus générale montrait la rame de métro entrer en gare. Puis, quelques secondes plus tard, un des deux hommes se retournait brusquement, projetant d'un coup d'épaule puissant et précis, Ronald Taylor sur la voie.

La dernière image les montrait se fondant dans la foule comme s'ils avaient renoncé à monter dans la rame.

— Le MI 6 a conclu sans aucun doute à un meurtre prémédité commis par des professionnels, conclut Ted Boteler.

— Ces hommes ont été identifiés ? demanda Malko, encore sous le choc.

— Pas encore, répondit Ted Boteler. Voici leurs photos.

L'un était jeune, la trentaine, un visage banal, un imperméable, costaud. C'est lui qui avait poussé Ronald Taylor sur la voie.

L'autre était plus âgé, entre quarante et cinquante ans, des lunettes, un manteau, le front dégarni.

— Ces photos ont été diffusées à toutes les stations de Scotland Yard, annonça Ted Boteler, à tous les postes d'immigration et montrées à un grand nombre de témoins.

» Sans aucun résultat.

Encore une fois, se dit Malko, la piste s'arrêtait net. Il allait ouvrir la bouche lorsque Ted Boteler reprit la parole, sortant de son dossier deux photocopies de passeport.

— J'ai reçu ceci hier, annonça-t-il, et John est au courant. Ce sont les services de l'immigration britanniques qui ont communiqué ces photos à Scotland Yard.

» Les photos correspondent parfaitement aux deux individus qui ont commis ce meurtre.

» Ils ont quitté la Grande-Bretagne le jour du crime. L'un à destination d'Amsterdam, l'autre de Rome.

» Le plus jeune de ces individus se nomme Gerd Bresen. Il possède un passeport hollandais. Le plus âgé s'appelle, lui, Hamid Gul, et possède un passeport pakistanais.

» Bien entendu, après vérification, nous avons découvert que les deux passeports étaient faux. Bien que parfaitement imités.

— Les autorités néerlandaises et pakistanaises n'ont pas pu vous aider ? interrogea Malko.

— Les Néerlandais ne demandent pas de visas à leurs citoyens. Ce passeport a été tamponné parmi des milliers d'autres sans attirer

l'attention. Les Pakistanais n'ont jamais vu « Hamid Gul » et ce dernier s'est volatilisé après son arrivée à Rome.

» Tout laisse à penser qu'ils ont continué aussitôt leur voyage en repartant sous d'autres noms, pour une autre destination. C'est presque impossible de savoir où.

Le « crime parfait » pensa Malko. Cela évoquait l'équipe du FSB venue assassiner Alexandre Litvinenko à Londres. Arrivés eux aussi avec un passeport et repartis avec un autre. On n'avait jamais pu reconstituer leur trajet.

Il était encore plongé dans sa méditation lorsque John Mulligan demanda à la cantonade.

— Qu'est-ce que cela vous évoque, messieurs ?

Robert Mueller baissa prudemment la tête, et Ted Boteler se contenta de ranger ses photos.

— Cela ressemble à l'opération du FSB contre Litvinenko, dit Malko.

Le regard de John Mulligan s'éclaira.

— C'est-à-dire à une opération menée par un « grand » Service. Car il a fallu d'autres équipes en plus de ces deux tueurs pour « traiter » Ronald Taylor. Il a sûrement été pris en charge à son arrivée à l'aéroport.

— Exact, approuva Malko. Mais comment ont-ils appris son arrivée à Londres ? Qui était au courant ?

— Certains membres du Secret Service, annonça John Mulligan et, d'après l'examen du portable de Ronald, la personne qu'il allait retrouver à Londres, Mrs Amanda Delmonico.

Cette fois, l'ange repassa en se voilant la face et Robert Mueller afficha un sourire presque triomphant.

— Vous avez pu la contacter ? demanda Malko.

— Oui. Apparemment, elle n'était pas au courant de la mort de Ronald Taylor. Elle nous a dit avoir été étonnée de ne pas le voir débarquer, pensant qu'il avait raté son avion ou eu un empêchement. D'ailleurs, elle a appelé son portable au début d'après-midi samedi. Sans-obtenir de réponse.

Et pour cause, Ronald Taylor était mort.

— Cette mort a donné lieu à beaucoup de publicité ? demanda Malko.

— Non, un simple entrefilet. La thèse du meurtre n'a pas été rendue publique. Seuls le MI 6 et le « 5 » sont au courant. Par miracle, le portable de Ronald Taylor n'a pas été détruit dans sa chute. Il fonctionne toujours et n'a enregistré aucun appel, sauf celui d'Amanda Delmonico.

Malko s'ébroua mentalement. Il ne s'attendait pas à trouver un tel rebondissement à Washington, même s'il n'arrivait pas encore à relier ce qui s'était passé à Beyrouth à l'étrange meurtre de Londres.

La voix de John Mulligan le fit sursauter.

— Maintenant que nous avons réuni vos éléments et les nôtres, quelle conclusion en tirez-vous, monsieur Linge ?

— Aucune, reconnut Malko. Sinon que cette opération a été très bien préparée. Mais il y a quelqu'un qui peut certainement apporter des éclaircissements : Amanda Delmonico.

Une lueur d'ironie passa dans les yeux de John Mulligan.

— Il faudrait mieux dire « pourrait » corrigea-t-il. Car, à la lueur de ce que nous savons, elle a participé *activement* à cette attaque terroriste. Je pense qu'il s'agit d'une opération de longue haleine. Lorsqu'elle a rencontré et séduit Ronald Taylor à un vernissage, il y a quatre mois, elle l'a tamponné...

— Vous avez des éléments là-dessus ? demanda Malko.

— Notre ami Robert en a quelques-uns.

Robert Mueller ouvrit un quatrième dossier, bleu celui-là.

— Voici tout ce que nous savons sur Amanda Delmonico. Elle est de nationalité britannique, naturalisée et d'origine argentine, experte en Art Déco et a travaillé déjà dans plusieurs galeries dans le monde. À Londres, à Paris, à Buenos Aires, à Jérusalem.

» D'après les employés de la galerie de M Street, Ronald Taylor a été aperçu pour la première fois à une exposition du dessinateur Erte. Sur invitation. Il en avait donc reçu une. Nous ignorons qui la lui a envoyée.

— Si votre hypothèse est exacte, probablement par Amanda Delmonico, se permit de dire Malko.

— Nous n'en avons pas la preuve absolue, soutint Robert Mueller, mais c'est probable. Ensuite, il semble que Ronald Taylor soit tombé très amoureux, au point d'entretenir une relation suivie et même, d'après ses amis, de penser à épouser cette femme.

— Il n'avait pas fait d'enquête sur elle ?

— Le *Secret Service* n'est pas habilité à faire des enquêtes, expliqua John Mulligan. Et je pense qu'il n'y a pas pensé. Mrs Amanda Delmonico paraissait parfaitement « claire ».

— C'est un cas classique, remarqua Malko. Tous les Services utilisent des femmes comme appât.

— Exact ! confirma Ted Boteler, qui avait envie de se mettre en avant. Mais maintenant que nous avons tous les éléments, quelque chose me frappe. Pourquoi a-t-on essayé de vous éliminer à Beyrouth ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko.

— Parce qu'aux yeux de ceux qui ont monté ce complot, vous représentez un risque.

— Lequel ? Je n'ai rien trouvé de compromettant à Beyrouth. Même si on m'avait éliminé, je pense que le Hezbollah comme les Iraniens, auraient trouvé un moyen de transmettre leurs protestations

d'innocence. Il y a sûrement autre chose.

Ted Boteler reprit la parole.

— Nous avons d'abord pensé que l'on a tenté de vous éliminer pour éviter que vous ne fassiez une découverte sur le Hezbollah. Je me demande maintenant si on ne vous a pas tendu un piège qui n'avait rien à voir avec Bassam Hamyneh et ce qu'il pouvait vous dire. « On » vous surveillait et « on » savait que vous iriez à ce rendez-vous. Sans le coup de téléphone du restaurant à la police, c'est vous qui auriez ouvert la portière de cette voiture.

Ce qu'il disait avait de quoi glacer le sang de Malko.

— Autrement dit, conclut-il, je suis en danger de mort pour une raison que j'ignore.

John Mulligan inclina la tête affirmativement.

— C'est la raison pour laquelle vous êtes ici. Nous pensons, à tort ou à raison, que vous pouvez faire progresser l'enquête de façon décisive. C'est la raison pour laquelle on veut vous éliminer.

» Nous ne vous l'avons pas dit, mais depuis que vous avez mis le pied sur le sol américain, Mr Mueller vous a donné une protection extrêmement efficace.

— Ce n'était pas le FBI qui me suivait à Beyrouth ?

— Non, c'est ce qui nous inquiète.

Un nouveau silence. Malko ne voyait pas trop pourquoi on jouait à se faire peur. Ce n'était pas la première fois qu'il risquait sa vie pour la CIA. Évidemment, cette fois, c'était différent puisqu'il ignorait *pourquoi* on voulait le tuer.

— Bien, conclut-il, nous en sommes au même point. Sauf si vous avez une idée sur les commanditaires de l'attentat du 15 mars.

John Mulligan le fixa avec une gravité non dissimulée.

— Nous en avons une, dit-il d'une voix mesurée et basse. Hélas, nous n'avons absolument rien pour l'étayer. Et, comme vous le savez, le Président a besoin de *hard evidence*⁽⁵³⁾ pour réagir.

» Avez-vous une idée vous-même ?

Malko parcourut des yeux le visage des trois hommes. Il avait une impression bizarre. Que tous *savaient*, mais qu'aucun n'osait le dire, comme s'il s'agissait de briser un tabou dangereux.

À Beyrouth aussi, il avait eu la même impression. Ni les Iraniens, ni le Hezbollah n'étaient idiots. Or, c'était la première question qu'ils avaient dû se poser, si aucun des deux n'était coupable.

Autour de lui, les trois Américains retenaient leur souffle. Il comprit soudain pourquoi.

— Nous avons tous la conviction qu'il s'agit d'une opération sophistiquée, avança-t-il. Donc, d'une organisation puissante. Ce n'est pas le FSB, ni la Corée du Nord. Si nous éliminons l'Iran, il ne reste plus grand-chose.

» La façon dont le Hezbollah a été utilisé – s'il n'est pas coupable – indique un Service ayant des liens avec le Moyen Orient...

Il se tut, réalisant que les trois hommes buvaient ses paroles. C'était un peu grisant.

— Je ne vois donc que les Services israéliens, conclut-il.

Au silence de plomb qui accueillit ses derniers mots, il comprit pourquoi on l'avait laissé briser le tabou : accuser l'allié le plus proche des États-Unis d'avoir voulu assassiner le Président.

À regarder les visages des trois hommes, il devina qu'ils étaient sur la même longueur d'onde. Mais il avait été le seul à dire l'indicible.

Du coup, la menace qui planait sur lui devint encore plus pesante. À de rares exceptions près, les Israéliens finissaient toujours par tuer ceux qu'ils voulaient éliminer.

CHAPITRE XXII

Une sorte de soulagement flottait désormais dans la *conference room*, le tabou ayant été brisé. C'est John Mulligan qui répondit à Malko.

— Mon cher Malko, je dois, hélas, reconnaître que nous partageons votre analyse. Même si cela doit poser des problèmes d'une amplitude extrême. Ted et moi, assistés de Robert, avons analysé depuis votre départ, tous les éléments en notre possession.

» Sur le plan opérationnel, il n'y a rien qui accuse particulièrement Israël, au contraire, puisque cet attentat a été revendiqué par le Hezbollah.

» Sur un plan plus général, c'est différent. Il est certain, qu'objectivement, c'est l'État hébreu qui tire le plus de bénéfice de cet attentat. Les Israéliens savent parfaitement que le Président Obama cherche à obtenir un accord avec l'Iran et souhaite éviter toute confrontation armée.

— De plus, le Hezbollah a déjà cherché à assassiner un président américain, George W. Bush. Certes, dans un contexte différent, mais il n'y a pas si longtemps.

— Ils connaissent aussi les conséquences pour eux d'une enquête qui démontrerait leur implication, répondit Malko. Sans parler de renversement d'alliance, le tollé serait unanime, même venant des soutiens les plus fidèles d'Israël, dont beaucoup se trouvent proches du président Obama.

— L'affaire Pollard avait durablement gâté nos relations et certains chez nous, ne l'ont pas oublié, renchérit John Mulligan.

Pollard était un analyste juif de l'US Navy qui avait trahi au profit d'Israël, communiquant au Mossad des documents d'une importance extrême. Arrêté et condamné, il purgeait dans un pénitencier américain, une peine de prison à vie, mais les Israéliens ne rataient aucune occasion d'essayer de le faire sortir. Lors de la fin du mandat de Bill Clinton, ce dernier avait été approché par des personnalités juives américaines qui réclamaient la grâce de Pollard.

Il avait failli céder, mais le directeur de la CIA du moment, Georges Tenet, avait menacé de démissionner s'il signait la grâce de Pollard.

Ce dernier était donc resté en prison...

Ted Boteler intervint.

— Depuis le 15 mars, nous sommes assaillis à l'Agence, par des messages du Mossad, apportant des « preuves » de l'implication de l'Iran dans cette affaire et nous pressant de réagir.

» Ils seraient même prêts à nous venger par procuration.

John Mulligan hocha la tête avec gravité.

— Au niveau politique, c'est la même chose. Le Président Obama est littéralement *cerné* par ce que nous appelons les « likoudniks⁽⁵⁴⁾ » qui le poussent à réagir militairement à cet affront.

» C'est le vieux rêve israélien. Ils avaient déjà réussi à nous faire éliminer *leur* principal ennemi, l'Irak, en manipulant George W. Bush. S'ils parvenaient au même résultat avec l'Iran, ce serait, pour eux, une victoire absolue. Jusqu'ici, le Président résiste. Il a du bon sens et de la prudence, mais il est obligé de faire quelque chose avant l'été. Sinon, l'Amérique perd la face...

— Quelqu'un lui a-t-il parlé de cette hypothèse ? osa demander Malko.

John Mulligan soutint son regard.

— Non. Toutes les informations passent par moi et j'ai réussi à le convaincre que, tant que nous n'aurons pas de *certitudes*, nous sommes condamnés à l'inertie.

— Ce que j'ai recueilli au Liban peut-il être utile ?

Le *Special Advisor for Security* secoua la tête.

— Non. Son entourage lui fera remarquer que les Iraniens et le Hezbollah ont *toujours* menti. Je vous le répète, il nous faut des *preuves*.

— Je ne vois pas où vous allez les chercher, releva Malko.

— Il nous reste une piste, une seule, conclut John Mulligan, cette mystérieuse femme, Amanda Delmonico. Pour ne pas alerter les Britanniques, nous ne leur avons rien demandé. La seule information en notre possession, c'est qu'elle se trouve en principe à Londres.

— Vous savez où elle habite, où elle travaille ?

— Oui, grâce aux papiers trouvés sur le corps de Ronald Taylor. Il y avait son adresse personnelle dans le West End et même la façon d'y parvenir en métro, ainsi que celle de la galerie où elle travaille, à Soho.

— Nous n'avons encore rien vérifié par prudence...

Ted Boteler reprit la parole.

— Nous sommes persuadés à 99 % que cette femme a joué un rôle important dans ce complot. Qu'elle a manipulé Ronald Taylor en se jetant à sa tête, uniquement pour approcher quelqu'un travaillant à la Maison Blanche. Nous ne nous expliquons pas le meurtre de Ronald Taylor, qui nous a mis la puce à l'oreille. Pourquoi le liquider ? Il ne venait que pour le week-end et ne soupçonnait absolument rien.

— « On » ne pensait pas que ce meurtre serait découvert, objecta Malko.

— Probablement, mais, quand même, c'était inutile à mes yeux.

Malko esquissa un pâle sourire.

— Même les Israéliens ne tuent pas par plaisir. Ceux qui ont commis ce meurtre avaient une raison *majeure*.

Il se tut quelques instants et ajouta :

— En dépit de mes doutes et du raisonnement qui conduit à soupçonner les Israéliens, je ne vois pas un gouvernement *ami* se lancer dans une histoire pareille, avec des conséquences incalculables.

John Mulligan hocha la tête.

— J'aurais tendance à penser comme vous. Mais nous avons aussi envisagé une hypothèse : il se trouve en Israël des extrémistes religieux qui considèrent que tous ceux qui essaient d'arracher à Israël les territoires occupés, c'est-à-dire la Judée et la Samarie, méritent de mourir.

» Ils ne s'en cachent pas.

» Ce sont eux qui ont fait assassiner Yitzhak Rabin. Le premier ministre *juif* de l'État d'Israël. Pour empêcher la paix avec les Palestiniens.

— Ils y sont arrivés, remarqua Malko.

Évidemment, des juifs qui avaient assassiné un autre juif, unanimement respecté, ne devaient pas avoir beaucoup de scrupules à tuer un président américain, non juif, et « presque » musulman, selon ses détracteurs.

Robert Mueller, qui était demeuré silencieux depuis un moment, retrouva la voix.

— *Gentlemen*, remarqua-t-il, tant que vous n'aurez pas expliqué *comment* les Israéliens se sont débrouillés pour que le Hezbollah revendique cette action, vous n'aurez pas avancé d'un millimètre.

— Évidemment, approuva John Mulligan, c'est le nœud du problème.

» En admettant que nous y parvenions, il faudra ensuite déterminer quels sont les responsables, en Israël, de cette action abominable.

Ted Boteler soupira.

— On n'y est pas encore !

Silence. Malko avait l'impression que tous les regards étaient tournés vers lui. C'en était gênant. Il prit les devants.

— Si votre hypothèse est exacte, nous avons en face de nous un des Services les plus retors, avec des métastases partout, qui doit se savoir soupçonné, et qui est prêt à se défendre. Il faut un autre Grand Service en face.

John Mulligan esquissa un sourire.

— C'est vrai, mais vous oubliez un problème. À ce stade de l'enquête,

il est hors de question de pointer le doigt vers les Israéliens. Les journalistes du Washington Post ou du New-York Times le sauraient très vite. Et alors, bonjour les dégâts... L'enquête serait morte avant d'avoir commencé et les Israéliens hurleraient à l'antisémitisme...

» À ce stade, seuls ceux qui sont dans cette pièce sont au fait du problème. Même le DG de l'Agence n'est pas au courant. Il irait en parler immédiatement au Président.

» Nous ne pouvons donc compter que sur deux éléments : vous, Malko, et les Services britanniques. Eux, cherchent à identifier les assassins de Ronald Taylor, sans savoir qui nous soupçonnons.

» Vous pouvez donc parfaitement coopérer avec eux – je crois que vous les connaissez bien – sans leur confier trop de choses. Et même demander leur protection. Ils n'ont pas aimé du tout ce meurtre. Les Britanniques ont toujours eu horreur qu'on vienne assassiner les gens chez eux.

» Surtout un membre éminent du *Secret Service*.

— Si vous ne leur avez pas parlé d'Amanda Delmonico, que peuvent-ils faire ?

— Un travail de fourmis pour tenter d'identifier les deux assassins de Ronald Taylor. Ceux-ci sont repartis de Grande-Bretagne avec leurs faux passeports. Mais, ils ont peut-être été repérés dans un autre pays, sous un autre nom. Je sais que le MI 6 a communiqué leur photo à toutes les Stations.

» C'est un « long shot », mais cela peut, un jour, nous mettre sur une piste.

— Et moi ? interrogea Malko, quel est mon rôle ?

John Mulligan ne se troubla pas.

— Tirer le seul fil que nous possédons : Amanda Delmonico. Déjà, identifier son environnement. Si possible, faire sa connaissance mais nous sommes en terrain piégé... Si vous trouvez assez de choses, vous pouvez demander la coopération technique du MI 5, pour des écoutes ou des filatures.

Malko regarda bien en face le *Special Advisor*.

— John, dit-il, il y a un petit « *snag* ». Apparemment, ceux qui sont derrière cet attentat ont déjà tenté de me tuer à Beyrouth. Ils semblent très bien renseignés sur mes faits et gestes. Si je suis la piste que vous m'indiquez, et je n'en vois pas d'autres, ils vont récidiver. Or, ils semblent avoir beaucoup d'imagination.

— « Un homme prévenu en vaut deux » dit en français, avec un sourire un peu forcé, John Mulligan.

— Il en faudrait vingt, commenta, acerbe, Malko. Même si j'ai sept vies comme les chats.

Ted Boteler intervint.

— Malko, nous tenons à vous comme à la prune de nos yeux.

Nous sommes prêts à vous attribuer tous les « baby-sitters » dont vous aurez besoin. D'autre part, si je demande au MI 5 d'assurer discrètement votre protection à Londres, ils le feront. Or, ils sont chez eux et savent travailler.

— Les autres aussi, si ce sont ceux à qui nous pensons...

John Mulligan se tourna vers lui.

— Nous sommes à la croisée des chemins. Acceptez-vous cette mission, ou non ? Vous avez parfaitement le droit de refuser.

Aimable clause de style : privé des subsides de la CIA, Malko n'avait plus qu'à faire des hold-up pour pouvoir conserver son château.

— Je pense que je n'ai pas vraiment le choix, admit-il. De plus, cette affaire me passionne.

John Mulligan ne dissimula pas son soulagement.

— Si vous la tirez au clair, dans quelque sens que ce soit, vous aurez droit à la reconnaissance de ce pays.

Personne ne sourit.

— Quand pouvez-vous partir pour Londres ? demanda d'une voix neutre Ted Boteler.

— Demain, fit Malko, qui ne tenait pas à s'éterniser à Washington.

Tout le monde parut soulagé de sa détermination. Ted Boteler lui adressa un large sourire.

— Jusqu'à votre départ, les « *special agents* » de Robert veillent sur vous. Ensuite, ce seront nos « *field officers* » de la Station de Grosvenor Square. Je vais prévenir moi-même Sir Dearlove, le patron du MI 5, pour qu'il vous prenne en charge dès votre arrivée. En lui soulignant que vous vous considérez en danger. Ils feront le nécessaire. Côté armement, la Station de Londres vous fournira ce dont vous avez besoin. À quel hôtel souhaitez-vous descendre ?

— Au Lanesborough.

Un des hôtels les plus chers de Londres. Mais, tant qu'à être assassiné, autant l'être dans le luxe. Brusquement, Malko se rendit compte qu'il avait hâte de partir : l'instinct du chasseur reprenait le dessus. Déjà, ses artères charriaient un peu plus d'adrénaline que d'habitude.

John Mulligan se gratta la gorge.

— Malko, je me demande si vous ne devriez pas commencer par une visite à Mrs Delmonico. Vous pouvez présenter cette démarche comme une mesure de routine du *Secret Service*.

— C'est une bonne idée, approuva Malko, impassible.

Se disant que cela revenait à se coller une cible dans le dos. Si ceux qui avaient déjà voulu le liquider à Beyrouth et avaient poussé Ronald Taylor sous le métro londonien avaient perdu sa trace, c'était une façon élégante de les aider à la retrouver.

Malko regarda la campagne anglaise couverte de brouillard. Même début avril, ce n'était pas le mois idéal pour visiter Londres.

Les « *gumshoes* » du FBI l'avaient accompagné jusqu'à la passerelle du 777 pour Londres. On prenait très au sérieux les menaces pesant sur Malko.

Celui-ci, durant une partie du vol, avait essayé de se mettre à la place de ses adversaires. En admettant que les Israéliens soient derrière l'attentat du 15 mars, que savaient-ils de lui ? Avaient-ils pu le suivre depuis Beyrouth ? Comment allaient-ils réagir en le voyant débarquer à Londres ?

À son avis, ils avaient prévu une telle intervention et il ne trouverait rien.

C'est là que les choses se compliquaient.

Il n'avait pas encore de plan précis lorsque les roues du 777 touchèrent le sol.

Sorti parmi les premiers, il découvrit en bas de la passerelle une silhouette connue, Gwyneth Robertson, ex « *field officer* » de la CIA reconvertie dans le privé, mais toujours très liée à l'Agence de Londres. Ses courts cheveux blonds émergeant d'un long manteau de cuir noir porté avec des bottes.

Derrière elle, se trouvaient deux hommes, des clones, en imperméables.

— *Welcome back* ! fit-elle gaiement. Ces messieurs sont chargés de te faire passer l'Immigration sans perdre de temps.

Une Austin noire attendait au pied de l'avion, conduite par un chauffeur. Ils y prirent place et filèrent vers le terminal 4. Arrivé devant, un des hommes du MI 5 se tourna vers Malko.

— Votre passeport, sir, et votre ticket de bagage.

Il s'engouffra ensuite dans l'aéroport et Malko remarqua que le long manteau de cuir de Gwyneth Robertson, modèle Gestapo 1941, mais bordé de fourrure, s'était entr'ouvert, montrant les longues cuisses de la jeune Américaine. Dessous, elle ne portait qu'une micro jupe noire.

Toujours aussi salope.

Elle prit la main de Malko et la serra dans l'ombre.

— Cela fait plaisir de te revoir. Il paraît que tu enquêtes sur la mort de ce type du Secret Service ?

— Oui.

— Il a été assassiné ?

— Oui.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire plus. L'homme du MI 5 revenait, traînant la valise de Malko. Il lui rendit son passeport et la limousine fila vers la sortie du tarmac.

Si des malfaisants attendaient Malko à la sortie, ils en seraient pour leurs frais...

— Le chauffeur se retourna.

— Nous allons au Lanesborough, sir, n'est-ce pas ?

— Absolument, confirma Malko.

Pendant le trajet, il laissa errer sa main dans l'échancrure du manteau de cuir noir ; Gwyneth Robertson était toujours aussi sexy. Elle glissa un peu sur le siège, de façon à ce que Malko puisse monter plus haut, et, lorsqu'il arriva à Hyde Park, le niveau de sa libido avait considérablement monté.

Juste après sa descente de voiture, un des hommes du MI 5 s'approcha de lui et lui tendit un « beeper ».

— Ceci vous permet d'entrer en contact avec l'équipe de surveillance, sir. Ils ne seront jamais loin. *Have a good day.*

Bien qu'il soit presque midi, le *Library*, le bar du Lanesborough, était presque vide.

— Je t'attends là, annonça Gwyneth Robertson.

Le temps de prendre une douche et de se changer, Malko retrouva la jeune Britannique en grande conversation avec un Noir de trois mètres de haut avec des yeux saillants et une pochette rose.

Une bouteille de champagne Taittinger encore non entamée était posée devant Gwyneth Robertson.

— Ce gentleman arrive du Nigeria, annonça Gwyneth. Il est dans le pétrole et me proposait de l'accompagner pour l'aider à choisir la couleur d'une Ferrari.

— C'est très délicat, reconnut Malko, mais je crois que nous devons déjeuner ensemble...

Gwyneth Robertson, plus allumeuse que jamais, ouvrit légèrement les jambes en se levant, afin que le « Roi Nègre » puisse apercevoir la plus grande partie de ses cuisses et se leva.

— *Have a good day*, sir, lui lança-t-elle avec une politesse exquise.

Dans le hall, elle dit brusquement.

— Avant d'aller déjeuner, j'ai des papiers à te montrer. On peut aller chez toi ?

La chambre de Malko était au rez-de-chaussée. À peine Gwyneth eut-elle enlevé son long manteau noir que Malko se sentit flamber. Debout, appuyée au guéridon, elle lui expédia un regard qu'elle n'avait pas appris dans une « *finishing school* ».

— Tu as l'air en forme ! fit-elle.

Il s'approcha, effleurant sa poitrine, à travers le chemisier. Le regard de la jeune femme s'assombrit légèrement.

— Tu as envie de me baiser ? demanda-t-elle d'un ton mondain. On a le temps, j'ai retenu au restaurant à une heure.

Il était en train déjà de glisser une main sous la micro-jupe,

attrapant un string qui ne demandait qu'à quitter son nid douillet.

Gwyneth ouvrit un peu les jambes pour faciliter la tâche de Malko. Ses bas « stay-up » gris montaient très haut. Déjà, ses mains s'affairaient sur lui. Il était déjà très convenable, mais, visiblement, cela n'était pas suffisant pour son fantasme et elle se laissa tomber à genoux devant lui pour une fellation délicieuse et efficace.

Là, on sentait l'influence de la « *finishing school* »...

D'elle-même, elle se releva et s'appuya à la table. Impudique et moqueuse, la micro-jupe relevée au-dessus de sa toison blonde.

— Imagine que c'est la fille qui vient faire la couverture ! dit-elle espièglement. Ce serait excitant, non ?

Hélas, désormais, dans les hôtels britanniques, c'étaient des Pakistanaïses noiraudes et mafflues, pas des blondes pulpeuses comme Gwyneth.

Lorsque Malko s'enfonça dans son ventre, elle eut une grimace amusante.

— Le voyage te va bien ! fit-elle.

En dépit de son ton léger, il voyait que son regard avait changé et que sa respiration était nettement accélérée. Ses jambes décollèrent du sol et Malko put s'enfoncer encore plus loin dans son ventre. Accrochée des deux mains au rebord du guéridon, Gwyneth subissait vaillamment son assaut.

Ce fut rapide. Après plusieurs jours d'abstention, Malko se laissa aller.

Gwyneth Robertson laissa retomber ses jambes et lança, mutine.

— Tu ne t'es pas conduit comme un gentleman...

Autrement dit, elle n'avait pas eu le temps de jouir.

— Je suis désolé, assura Malko. C'est de ta faute ! J'ai failli jouir dans ta bouche.

— Il faudra que je te donne une seconde chance, fit la jeune femme, mais maintenant, il faut travailler.

Après un séjour éclair dans la salle de bains, elle ouvrit sa serviette et tendit à Malko une note.

— Voilà les fondamentaux sur Amanda Delmonico. Elle habite un studio au 6 Allen street, deuxième étage. C'est *off* Kensington. Nos amis du « 5 » n'ont pas osé s'y introduire, au cas où il serait « défendu ». Quant à la galerie où elle travaille, le « Modern Art Program », elle est sur Bayswater road, au numéro 136.

» Il y a pas mal de galeries dans ce coin.

— OK, remercia Malko. Allons déjeuner.

— J'ai réservé au *Dorchester*.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Deux heures et demie. Il était temps de se mettre au travail.

— Tu peux me prêter ta voiture ? demanda-t-il.

Gwyneth conduisait une Mini Cooper verte aux vitres fumées.

— Si tu ne la plantes pas, sûrement. Pourquoi ?

Il le lui expliqua et elle sourit.

— C'est malin. On y va.

Un valet en haut-de-forme amena la petite voiture et Malko se mit au volant. Un peu perdu pour gagner Bayswater road. La conduite à gauche, ce n'était pas évident. Dans la dernière partie du trajet, il ralentit et se gara finalement devant la galerie d'art où travaillait Amanda Delmonico.

Il aperçut à travers la vitrine, de l'autre côté du trottoir, l'employée de la galerie. En train de deviser avec un couple.

Il appela alors Gwyneth Robertson.

— Vas-y ! fit-il simplement.

Il attendit, faisant semblant de consulter un plan de Londres, mais ne quittant pas la galerie des yeux.

Soudain, il vit la vendeuse, se diriger vers le téléphone, décrocher, écouter quelques instants, avant de raccrocher.

Malko avait l'impression d'avoir reçu une décharge électrique. En un éclair, il venait de comprendre pourquoi, il représentait un danger mortel pour ceux qui avaient organisé l'attentat du 15 mars contre le Président Obama trois semaines plus tôt.

Désormais, il était plus que jamais certain d'avoir la mort aux trousses.

- (1) Artiste des années 1920, très prisé au États-Unis.
- (2) Bienvenue au Temple de l'Art.
- (3) Rendez-vous galant.
- (4) La pelouse sud.
- (5) 33 cms.
- (6) À l'épreuve des balles.
- (7) Martyrs.
- (8) Permis de travail.
- (9) On y va.
- (10) Salut.
- (11) Bar à huîtres.
- (12) « Renaissance » – Michelle Obama – a demandé l'addition.
- (13) Les Trois Hussards.
- (14) Affreux.
- (15) Ne le laissez pas entrer.
- (16) Oui.
- (17) Vol d'essai.
- (18) 2 000 pieds. Environ 700 mètres.
- (19) Environ 100 mètres.
- (20) Zone interdite de vol.
- (21) Descendant du Prophète.
- (22) États voyous.
- (23) Old Headquarter Building.
- (24) Directeur du FBI.
- (25) Désolé d'être en retard.
- (26) Il est fou furieux.
- (27) Saignant.
- (28) La Colère de Dieu.
- (29) On reste en contact.
- (30) Israéliens.
- (31) Papa gâteau.
- (32) Je le jure.
- (33) Vous vous moquez de moi.
- (34) Chaussures à clous.
- (35) Tuyau.
- (36) Chéri.
- (37) Monsieur, vous êtes en état d'arrestation.
- (38) Suspects habituels.
- (39) Et comment !
- (40) Honoraires.
- (41) Services Britanniques.
- (42) Voir SAS n° 160. Aurore Noire.
- (43) Voir « La liste Hariri » – SAS n° 181.
- (44) Surnom du général Trabulsi, qui a toujours des oreilles traînant

partout.

(45) Ne bougez plus ! F.B.I.

(46) Voir SAS n° 181 – « La liste Hariri ».

(47) Chéri.

(48) Pas de lézard.

(49) S'il vous plaît.

(50) Banlieue.

(51) Non.

(52) Oui.

(53) Preuves concrètes.

(54) Partisans du Likoud, parti de droite israélien.